

Le Décaméron DE IEAN BOCACE

TRADUICT D'ITALIEN EN FRANÇOYS

Par maistre

ANTOINE LE MAÇON

Avec Notice, Notes et Glossaire

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

TOME TROISIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXII

Le Décaméron

DE JEAN BOCACE

TRADUICT D'ITALIEN E.N FRANÇOYS

Par maistre

ANTOINE LE MAÇON

Avec Notice, Notes et Glossaire

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

TOME TROISIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXII

NOUVELLE SIXIESME.

*Denotant les accidens de fortune, & les
puissances d'amour aussi*

*Une jeune fille nommee Andre ayment vu
tenue homme nommé Gabriel, luy raconta un
songe qu'elle avoit fait, & luy un autre a elle,
& mourant soudainement Gabriel entre ses bras,
elle & sa chambriere fu furent prises ainsi
qu'elles le portoient devant sa maison par les
ministre de de la siegneurie, où elle dist comme
le faict estoit allé, & voulant le Potestat la
prendre à force, elle ne le voulut souffrir, dont
son pere qui en ouyt les nouvelles, monsta son
innocence, & la fit delivrer. Et elle refusant
après cela de plus vivre au monde, se rendit
religieuse.*

A nouvelle que madame Philomene venoit de conter, fut tresaggreable aux Dames : par ce qu'elle avoit ouy chanter plusieurs fois la chanson, sans avoir jamais peu sçavoir pour demande qu'elles en fissent, à quelle occasion elle avoit esté saicte. Mais quand le Roy eut ouy la fin d'icelle, il commanda à Pamphile que il suyist son ordre. Alors Pamphile dist : Le



songe qui a esté raconté en la precedente nouvelle, me donne matiere pour en conter une en laquelle est faicte mention de deux songes. Lesquelz devinerent aussi bien ce qui estoit à advenir, comme en l'autre ce qui estoit advenu, & à peine furent ilz achevez de dire, de ceux qui les avoient songez, que les effectz de tous deux s'en ensuyurent. Or vous devez sçavoir (gracieuses Dames) que c'est une generale passion à chacun qui vit, de voir plusieurs & diverses choses en dormant, lesquelles combien qu'elles semblent à celuy qui dort, toutes tres-veritables, & que quand il est esveillé, il juge les aucunes vrayes, les autres vray-semblables, & partie d'icelles hors de toute verité, neantmoins il s'en trouve plusieurs qui sont advenues, qui est la cause que beaucoup de personnes adjoustent autant de soy à chacun songe qu'ilz sont comme ilz feroient à la chose qu'ilz verroient en veillant tellement que par leurs songes, ilz se contristent ou resjouissent, selon que par iceux ilz craignent ou esperent, & au contraire il en y a qui n'en croient pas un, sinon apres que ilz se voyent cheuz au danger et peril qui leur avoit esté premonstré. Dont je ne loue ne les uns ne les autres : parce qu'ilz ne sont tousjours veritables, ne pareillement tousjours mensongiers. Et qu'ilz ne soient tous veritables, chacun de nous le peut avoir congneu bien souvent. Aussi qu'ilz ne soient tous mensongiers, il s'est desia congneu cy dessus en la nouvelle de madame Philomene : & encor le vous veux je monstrier en la mienne, comme je vous ay dict cy devant. Parquoy je suis d'opinion qu'ès choses de bien vivre, & bien faire, on ne doit craindre aucun songe qui y soit contraire, ne pour cela delaisser les bonnes œuvres & bonnes deliberations. Et choses aussi peruerses & mauvaises, encores que les songes semblent favorables à icelles, & qu'ils confortent par leur prospere vision ceux qui les songent, si n'en doit on pourtant croire pas un : aussi es choses contraires, ajouter à tous entiere soy. Mais venons à la nouvelle.

Il y eut jadis en la cité de Bresse un gentilhomme nommé messire Negro de Ponte Cararo : lequel entre plusieurs ses enfans avoit une fille nommee Andree jeune & fort belle qui encor n'estoit mariee. Laquelle par fortune

devint amoureuse d'un sien voisin qui se nommoit Gabriel, homme de basse condition : mais au demourant plein de louables complexions, & si estoit beau & gracieux personnage. Si fit si bien ceste jeune fille par le moyen & ayde de la chambriere de la maison, que Gabriel non seulement sceut qu'il estoit aymé d'Andree : ains outre ce fut mené par plusieurs fois en un jardin du pere d'elle prendre plaisir l'un de l'autre, & afin qu'aucune occasion (sinon la mort) ne peut jamais separer ceste leur delectable amitié, ils se marierent secrettement par parolles de present, & continuans ainsi à la desrobee leur jouyssance, il avint que la jeune fille songea une nuict quelle estoit en son jardin avec Gabriel, & qu'elle le tenoit entre ses bras avec tresgrand plaisir de tous deux : & que ce pendant qu'ils estoient ainsi, luy sembloit qu'elle voyoit sortir de son corps une chose obscure & terrible : la forme de laquelle elle ne pouvoit cognoistre, luy estant pareillement advis, que ceste chose noire prenoit Gabriel & que malgré elle le luy arrachoit d'une merueilleusemerveilleuse force d'entre les bras : puis se mussoit avecques luy en terre, & jamais plus ne pouvoit veoir ne l'un ne l'autre, dont elle souffroit fort grande & inestimable douleur, qui la feit esveiller. Et quand elle fut esveillée, combien qu'elle fut soyeuse de veoir qu'il n'estoit rien de ce qu'elle avoit songé, il luy entra neantmoins en l'entendement une grande paour de ce songe. Au moyen dequoy, voulant Gabriel la venir veoir la nuict ensuyvant elle s'essaya le plus qu'il luy fut possible de faire tant qu'il n'y vint point. Et toutesfois voyant son affection, & aussi de peur qu'il eust soupçon de quelque autre chose, elle le receut en son jardin, où ayant cueilli plusieurs roses blanches & vermeilles (pource qu'il en estoit la saison) elle s'en alla asseoir avec luy au pied d'une tresbelle & claire fontaine qui estoit au jardin. Et là apres qu'ils eurent longuement fait grand chere ensemble, Gabriel luy demanda pour quelle occasion elle luy avoit deffendu le jour precedent qu'il ne vint point. La jeune fille le luy dist, en luy faisant le conte du songe qu'elle avoit songé la nuict precedente, & le soupçon qu'elle en avoit prins. Gabriel oyant cecy, se meit à rire & luy dist que c'estoit une grande sottise d'ajouter aucune chose aux songes : pource qu'ilz aviennent le plus souvent, ou de trop ou de peu manger : & voyt l'on à toute heure, qu'ilz sont tous mensongiers : & apres luy dist : Si j'eusse

voulu croire aux songes : je ne fusse venu icy, non pas tant pour le tien, comme pour un que j'ay fait pareillement celle nuict passee : lequel fut, qu'il me sembloit que j'estoye en une belle & delectable forest, où j'alloye chassant : & avoye une biche, la plus belle & la plus plaisante belle que je vey iamais : me semblant qu'elle estoit plus blanche que neige : & qu'en peu de temps elle devint si privee de moy qu'elle ne m'abandonnoit point : toutesfois il me fut avis que je l'aymoye tant que de paour qu'elle s'en allast d'avec moy, je luy avoye mis un collier d'or au col, attaché à une chaine d'or, que je te-noye en la main, & apres cecy que se reposant une fois ceste biche, & tenant la telle sur mon giron, il sortit je ne scay d'où, une lionnesse noire comme charbon, affamee & fort espouventable à voir qui s'en vint vers moy : à laquelle me sembloit que je ne faisoye aucune resistance : ains m'estoit avis qu'elle me mettoit le museau dedans le sein du costé gauche, & qu'elle le rongeoit si fort qu'elle paruenoit jusques au cœur : lequel me sembloit qu'elle m'arrachoit par force pour l'emporter : dont je fentoye telle anguousse, que mon songe se rompit : & aussi tost que je fus efueillé je courus mettre la main à mon costé, s'il y avoit rien : mais n'y trouvant aucun mal, je me moquay de moy mesmes de ce que j'y avoye cerché. Que penses tu donques que celui vueille dire ? certes j'en ay long temps a songé de semblables & de plus espouventables : toutesfois il ne m'en est jamais venu, pour cela ne plus ne moins : & par-ainsi laisse les courir, & pensons seulement à faire grand chere. La jeune fille qui estoit assez espouventee de son songe, le devint encores davantage quand elle ouit cestui-cy : mais pour ne donner occasion d'aucune marrisson à Gabriel, elle dissimula sa peur tant qu'il luy fut possible. Et combien qu'elle passast le temps avec luy le baisant & embrassant & pareillement estant embrassee & baisée de luy, elle soupçonnant & ne sachant quoy, le regardoit au visage plus souvent qu'elle n'avoit accoustumé : & pareillement si par le jardin elle voyoit point venir de quelque lieu aucune chose noire. Et estant en ce pancement, il avint que Gabriel, jettant un grand souspir l'embrassa : & luy dist : Helas m'amie ayde moy : car je me meurs. Et cecy dict tumba en terre sur l'herbe du preau. Ce que voyant la jeune fille & l'ayant tiré sur son giron, luy dist en plourant : Las mon doux amy qu'est ce que tu sens ?

Gabriel ne respondit rien : mais estant ainsi en une grande sueur, sans pouvoir avoir son aleine : rendit l'esprit bien peu de temps apres. Combien cecy fut grief & ennuyeux à la jeune fille, qui plus l'aymoit que soyemesmes, chacun le peut penser. Elle le ploura beaucoup & l'apella plusieurs fois en vain : mais s'aperceuant finablement qu'il estoit mort du tout l'ayant tasté par tous les endroitz de sa personne, & le trouvant froit par tout (dont elle ne favoit que faire ne que dire) s'en alla ainsi exploree comme elle estoit & pleine d'angoisse, appeller sa chambriere qui favoit toute ceste amitié, & luy fit entendre l'occasion de sa douleur & misere. Et apres que toutes deux ensemble, eurent pleuré amerement quelque espace de temps sur la face morte de Gabriel, la fille dist à la chambriere. Puis que nostre Seigneur m'a osté cestui cy, je n'ay plus deliberé de demourer en vie, mais premier que je vienne à me tuer je voudrois bien que nous prinssions quelque convenable moyen pour garder mon honneur, & l'amitié secrette qui a esté entre nous deux : & que le corps, duquel la gracieuse ame s'est separee fust enterré. A qui la chambriere dist. Ne parle point ma fille de te vouloir tuer : pource que si tu l'as perdu icy, tu le perdroyz pareillement en l'autre monde, si tu te tuois : car tu t'en irois en enfert, où je suis certaine que son ame n'est point allee : d'autant qu'il estoit trop honneste jeune homme : mais il est beaucoup meilleur que tu te reconfortes, & penses d'ayder à son ame, avec oraisons, ou quelque autre bien : si par fortune il en avoit besoing, pour aucun peché qu'il eust commis. Quant est de l'enterrer, le moyen est tout préparé icy dedans ce jardin : ce que personne ne saura jamais : parce que nul ne sait qu'il y soit onques venu : & si tu ne veux qu'ainsi soit, mettons le icy hors du jardin, & le laissons là où il sera trouvé demain matin, & emporté en sa maison : puis ses parens le seront bien enterrer. La jeune fille, combien qu'elle fust pleine de tresgrande douleur & pleurast continuellement, si escoutoit elle pourtant le conseil de la chambriere : & ne luy semblant la premiere opinion bonne, respondit à la seconde en disant : la à Dieu ne plaise, que je souffre qu'un amy si cher comme cestui-cy, qui a esté tant aimé de moy (& qui plus est mon mary) soit enterré comme un chien : ou jetté en la rue sur le pavé : il a eu mes larmes, & si je puis il aura celles de ses parens, & desia m'est tombé sur le

cœur, ce que nous avons affaire en cecy. Parquoy elle envoya querir soudainement par la chambriere, une piece de drap de soye qu'elle avoit en un sien coffre : & quand elle l'eut apportee elles l'estendirent en terre, & mirent sur icelle le corps de Gabriel : puis luy ayans mis la teste sur un oreiller, & avec plusieurs larmes clos les yeux & la bouche, & fait un chapeau de roses, le couvrant presque tout de celle qu'elles deux cueillirent, la fille dist à la chambriere : Il n'y a gueres loin dicy à la porte de sa maison, où toy & moy le porterons aysément ainsi accoustré comme il est : & le mettrons devant icelle, puis il ne tardera gueres apres qu'il ne soit jour : & lors il sera recueilly : & combien que cecy ne soit aucune consolation à ses parens, toutesfois se sera à moy (entre les bras de qui il est mort) grand plaisir. Et cecy dit, elle se jetta de rechef avec tresabondantes larmes, sur sa face, plorant longuement sur icelle. Puis estant fort sollicitée de sa chambriere, par ce que le jour s'aprochoit elle se dressa & tira de son doigt le mesme anneau, avec lequel Gabriel l'avoit espousee par parolles de present, & le mit en celui de son amy en disant. Mon cher Seigneur, si ton ame voit maintenant mes larmes, ou que quelque cognoissance ou sentiment reste és corps apres qu'elle en est partie, reçois benignement le dernier present de celle là que tu as aymee si cherement. Et cecy dit, retomba toute esuanouie sur son corps. Mais apres qu'elle fut revenue, elle se leva, & prenant avec la chambriere le drap sur quoy le corps estoit estendu, sortirent du jardin, & prindrent leur chemin vers la maison du mort. Où allans, advint par fortune qu'elles furent rencontrees & prinses avec le corps mort par les gens de la garde du Potestat, qui estoient à celle heure par pais pour quelque accident qui estoit survenu. La jeune fille desirant plus la mort que la vie, ayant cogneu les gens du Guet, leur dist franchement, le cognoy qui vous estes : & say bien qu'il ne me serviroit rien de suyr, je suis toute preste de m'en aller avec vous & devant la Seigneurie, & luy conter la verité du fait. Mais que nul de vous soit si hardy de me toucher, puis que je vous suis ainsi obeissante, ne pareillement d'oster rien de chose qui soit sur ce corps, si vous ne voulez que je vous en accuse. Au moyen dequoy sans que personne luy touchast elle s'en alla à tout le corps mort devers sa seigneurie. Ce que ayant entendu le Potestat il se leva & informa d'elle (qui

avoit esté menee en sa chambre) de qui estoit interuenue : puis fit regarder par certains Medecins si le jeune homme avoit point esté empoisonné, ou autrement tué. Mais tous affermerent que non, ains que quelque apostume qu'il devoit avoir pres du cœur s'estoit crevee qui l'avoit estouffé. Le Potestast oyant cecy, & cognoissant que la fille n'estoit point ou bien peu coupable, se parsorça de monstrier & luy faire entendre qu'il luy vouloit donner ce qu'il ne luy pouvoit vendre, & dist que si elle luy vouloit faire un bon tour, il la delivreroit, mais voyant que ses parolles ne servoient de rien, il voulut contre toute raison user de force, toutesfois la fille enflambee de desdain & luy augmentant la force, se deffendit virillement, le repoussant avec 'parolles iniurieufes & hautaines, puis quand le jour fut venu estant ces choses racontees au pere d'elle, il s'en alla dolent jusques au mourir, avec plusieurs de ses amis au palais. Où estant arrivé & informé de tout le faict par le Potestat, il demanda que sa fille luy fut renduë. Le Potestat se voulant plustost accuser de la force qui luy avoit voulu faire, que d'attendre qu'elle mesmes l'accufast, louant premierement la jeune fille & sa constance, vint à dire (pour icelle approuver) ce qu'il avoit fait : parquoy la voyant r. de si grande & bonne fermeté, il avoit mis si fort son amour en elle que là où il plairoit à Messire Noir (qu'estoit son pere) & à elle, encores que son premier mary eust esté de basse condition, qu'il la prendroit volontiers pour sa femme. Ce pendant que ceux-cy parloient ainsi, Andree vint en la presence de son pere & en plorant se jetta à ses piedz, & luy dist : le croy mon pere qu'il n'est point besoin que je vous raconte l'histoire de ma hardiesse & de mon malheur : car vous l'avez ouy dire & le savez, & par ainsi je vous demande pardon de ma faute le plus humblement qu'il m'est possible, c'est à savoir d'avoir sans vostre sceu & congé, pris pour mary celuy que plus j'amoye, & le pardon que je vous en demande, n'est pas à fin que la vie me soit pardonnee, mais pour mourir vostre fille & en vostre bonne grace, & cecy dit luy tomba sur les pieds. Messire Noir qui estoit desia vieil & homme naturellement bening & gracieux : oyant ces parolles commença à plorer : & en plorant leva sa fille tout doucetttement, luy disant : Ma fille j'eusse beaucoup mieux aimé que tu eusses eu tel mary comme il m'eust semblé t'estre convenable & encores que tu en ayes pris

un comme il t'a pleu, ne pour cela m'en doit il desplaire : mais bien me plains-ie grandement que tu le m'aies celé, & du peu de fiance que tu as eu en moy-mesmes, voyant que tu las perdu premier que je l'aie sceu, toutesfois puis que les choses sont telle je vueil que tout ainsi que pour le contenter je luy eusse fait autant d'honneur s'il vivoit, comme à mon gendre, que en semblable il luy soit maintenant fait à la mort, & se retourna devers ses enfans & parens, ausquelz il commanda qu'on preparast grandes & honorables obseques à Gabriel. Durant toutes ces choses les parens & parentes du trespasé, qui en avoient esté advertis, y arriverent & pareillement presque tous les hommes & femmes qui estoient en la ville, parquoy le corps mis au milieu de la court, sur le drap d'Andree, avec toutes ses roses, il ne fut seulement plouré d'elle & des parens de luy mais quasi publiquement de toutes les femmes de la ville, & aussi de plusieurs hommes. Et apres cela le mettant hors de la court ouverte à un chacun, fut porté en sepulture (non pas à la mode d'un Bourgeois seulement, mais d'un Seigneur) sur les espauls de plusieurs nobles citoyens avec tresgrand honneur & reverence. De là à quelques jours apres poursuyuant le Potestat sa demande, & le pere en voulant parler à sa fille, elle n'y voulut entendre aucunement : dont desirant son pere luy complaire, il la rendit avec sa chambriere en une Religion fort renommee de sainteté & devotion : où elles vesquirent longs temps après en grande honnesteté.



NOUVELLE SEPTIESME

Qui fait entendre qu'amour & mort usent également de leur force tant contre pauvres & roturiers que contre riches & nobles.

Simonne aimant Pasquin estant avecque luy en un jardin : advint que Pasquin se frotta les dents d'une feuille de sauge : dont il mourut : icelle Simonne fut prise de la Justice, & se frotta pareillement d'une de ces feuilles de fauge les dents dont semblablement elle mourut.



AMPHILE avoit achevé sa nouvelle, quand le Roy, monstrant avoir eu aucune compassion d'Andree, regarda ma-dame Emilie, luy faisant signe qu'il luy pleust en disant la sienne de continuer apres les autres : laquelle sans faire aucune demeure, commença ainsi : Mes cheres compagnes, la nouvelle qu'a dite Pamphile me fait venir la volonté d'en dire une autre, qui ressemble la sienne en aucune chose, sinon que tout ainsi comme Andree perdit son amy en un jardin, aussi fit celle de qui je vueil parler, laquelle estant apres pareillement prinse

comme Andree fut, se delivra des mains de Justice, non par force ne par sa vertu, mais avec mort inopinee. Et combien qu'amour (ainsi que nous avons autresfois dit) face volontiers son habitation és maisons des personnes nobles si ne refuse il pourtant l'empire sur celles des pauvres : Ains monstre en icelles mesmes quelquesfois ses forces tout ainsi comme (puissant Seigneur qu'il est) il se fait faire craindre des plus riches. Ce que je vous feray cognoistre en tout ou en grand partie par ma nouvelle : avec laquelle je vueil rentrer en nostre cité, de laquelle en parlant diversement de plusieurs & diverses choses & tournoyant par diverses parties du monde, nous nous sommes tant esloignez.

Il n'y a pas encor long temps qu'il y eut à Florence une jeune fille fort belle & gracieuse selon sa qualité : de qui le pere estoit pauvre, laquelle se nommoit Simonne : & combien qu'il luy convint gagner sa vie au travail de ses bras en filant de la layne, pour qui luy en vouloit bailler à filler, elle ne fut pourtant de si peu de cœur, qu'elle ne print la hardiesse de recevoir amour en son entendement : lequel avoit long temps fait semblant d'y vouloir entrer par le moyen des actes & paroles gracieuses d'un jeune garçonneau, non point de plus grande estoffe qu'elle qui s'en alloit baillant de la layne à filler pour un faiseur de draps son maistre. L'ayant doncques receu en soy, par les regards gracieux du jeune garçon qui l'aymoit (lequel se nommoit Pasquin) elle fort desireuse, & ne taschant point de faire rien davantage, jettoit en fillant (à chacun tour de layne sillee qu'elle entortilloit à son fuseau) mille souspirs plus cuisans que feu : se souvenant de celui qui la luy avoit baillé à filler, Pasquin de l'autre part devenu fort soigneux & diligent à solliciter que la laisne de son maistre fust bien sillee, sollicitoit plus souvent celle que Simonne filloit que nulle autre : quasi comme si elle seule & non aucune autre deust sournir toute la piece. Parquoy sollicitant l'un & prenant l'autre plaisir d'estre sollicitée, il advint que l'un prenant plus de hardiesse qu'il ne souloit avoir, & l'autre chassant beaucoup de la peur & honte qu'elle souloit avoir il firent si bien qu'ilz mirent leurs fuseaux enemble. A quoy l'un & l'autre prindrent si grand plaisir que non seulement l'un n'attendoit à y estre inuité par l'autre : ains qui plus ell pour s'y devoir entre iniurier, alloient l'un au devant de l'autre en

s'invitant : & en continuant ainsi leur plaisir d'un jour à autre, & s'embrafans tousjours plus en ceste continuation, Pasquin dist un jour à Simonne, qu'il desiroit sur toute chose qu'elle trovast moien de venir en un jardin, où il la vouloit mener, afin qu'ilz peussent estre là ensemble, plus à leur ayse & avec moins de soupçon, Simonne dist qu'elle en estoit contente : & ayant donné à entendre à son pere un dimenche après disner, qu'elle vouloit aller gagner les pardons à sainés Gal s'en alla avec une sienne compagne, nommee Lagine au jardin que Pasquin luy avoit enseigné, où elle le trouva avec un sien compagnon, qui se nommoit Puccin : toutesfois on l'appeloit le Strambe. Et là s'estant forgee une autre nouvelle amitié, entre le Strambe & Lagine, Pasquin & Simonne se retirerent en un endroit du jardin pour prendre leur plaisir, & laisserent Strambe & Lagine en un autre. Or y avoit à l'endroit du jardin où Pasquin & Simonne estoient, une belle & forte grande plante de sauge, au pied de laquelle s'estans assis, & ayans bonne piece passé le temps ensemble, & deussé longuement d'un gouter qu'ilz deliberoient faire une autrefois en ce jardin à leur beau loisir, Pasquin se retournant devers la plante de sauge en cueillit une suille, & commença à se frotter les dents, & les gencives avec icelle, disant qu'il n'y avoit chose meilleure au monde pour mieux les nettoyer de toute ordure, apres le past. Et quand il les eut ainsi frotees quelque temps il retourna sur son propos du gouter dont il avoit parlé au paravant : mais il ne continua gueres en devisant que tout le visage luy commença à changer, & apres ce changement, il perdit aussi tost la veuë & la parolle, & en brief mourut. Ce que voyant Simonne commença à pleurer & à crier & appella Strambe & Lagine, qui y coururent promptement. Et voyant Pasquin non seulement mort, mais desia tout enflé, & que le visage & tout le corps estoient pleins de taches noires, Strambe commença soudainement à crier : Ha. meschante garce tu l'as empoisonné. Et faisans ainsi grand bruit furent ouyz de plusieurs voisins, qui habitoient pres de ce jardin : lesquelz y estant accouruz & trovans cestui-cy mort & enflé, & oyans que Strambe s'en plaignoit & accusoit Simonne de l'avoir empoisonné & que elle quasi hors du sens pour douleur du soudain accident que luy avoit osté, son amy, ne se favoit excuser, il fut creu de tous

qu'il estoit ainsi comme Strambe le disoit. Au moyen dequoy ceste pauvre dolente fut prinse, & menee tousjours pleurant tressors, au palais du Potestat : là où. estant accusee de Strambe & de deux autres, nommez l'un l'Attitiato, & l'autre le Malaisé, compagnons de Pasquin, qui y estoient survenuz, le juge sans donner intermission à l'affaire, se mit à l'examiner du cas : & ne pouvant aucunement comprendre qu'elle eust usé en ceste chose d'aucune malice, ne que elle en fust coupable : il voulut veoir en la presence d'elle le corps mort & le lieu où il estoit trespasé : & qu'elle luy racontast la maniere comment il estoit mort : par ce qu'il ne pouvoit par ses parolles le comprendre assez bien. L'ayant doncques sans grand bruit fait mener là où le corps de Pasquin gisoit encores enflé, comme un crapaut, & l'ayant suiue apres, luy s'esmerveillant du mort, luy demanda comment cela avoit esté fait. Ceste-cy s'estant aprochee de la plante de sauge, & luy ayant raconté toute l'histoire predecante, d'un bout à l'autre, pour mieux luy donner à entendre le cas advenu, fit ne plus ne moins comme avoit fait Pasquin & se frotta les dents d'une des fueilles d'icelle sauge. Regardant les quelles choses, Strambe & les autres amys & compagnons de Pasquin, comme par moquerie en la presence du luge, & comme vaines & friuoles, ilz accusoient avec plus grand instance sa meschanceté, & ne demandoient autre chose sinon que le feu en fist la punition dont la pauvette qui du dueil d'avoir perdu son amy, & aussi de la peine requise par Strambe, demouroit sans sonner mot, tomba pour s'estre frotté les dents de celle sauge, en ce mesme accident où premierement estoit tombé Pasquin : qui ne fut sans grand esbahissement de tous ceux qui estoient presens. O heureuses ames, ausquelles il advint tant d'heur que de mettre fin tout en un jour, à leur servente amour, & à ceste vie mortelle : & plus heureuses, si vous vous en estes alees ensemble en un mesme lieu : & encor tresheureuses, si l'on s'aime en l'autre vie, & que vous vous ayez comme vous vous aimastes par deça. Mais trop plus heureuse est l'ame de Simonne au jugement de nous autres vivants, que nous qui sommes demourez en vie après elle, l'innocence de laquelle la fortune ne voulut pas laisser cheoir souz le tesmoignage de Strambe, de l'Atticiato, & de Malaisé, qui par adventure estoient Cardeurs de layne, ou

peut estre plus vile condition : ains luy trouva plus honneste voye pour se desueloper de l'infamie d'eux, & pour suyure l'ame de son amy, tant aymé d'elle, la faisant mourir d'une semblable mort à celle de Pasquin. Le luge quasi tout estonné & pareillement tous ceux qui y estoient, de l'accident advenu, ne sachant que dire, demoura longuement sans parler. Et après qu'il fut revenu en meilleur sens, dist : Cest inconvenient demonstre assez que ceste sauge est venimeuse ce que toutesfois on n'a accoustumé de veoir avenir de sauge : mais à celle fin qu'elle ne puisse plus offencer personne en ceste maniere, il faut qu'elle soit coupee jusques aux racines, & jettee dedans le feu. Ce que faisant celuy qui estoit gardien du jardin en la presence du juge, il n'eut jamais si tost abbatu ceste grande plante de sauge enterree, que l'occasion de la mort des deux miserables amants apparut : car on trouva dessouz la plante de ce faugier un crapaut d'une merueilleuse grandeur : du vent mortisere duquel on juge que celle sauge devoit estre devenue enuenimee. Et n'ayant aucun la hardiesse de s'approcher de ce crapaut on fit faire un fort grand cerne, & là le bruslerent avec ladite sauge. Et lors fut achevé le proces de monsieur le juge sur la mort du pauvre Pasquin lequel, ensemble sa Simonne, furent portez en terre ainsi enflez qu'ilz estoient par Strambe & ses compagnons dessus nommez, en l'eglise de saint Paul : dont paradvventure ilz estoient paroissiens.



NOUVELLE HUICTIESME

*Monstrant en encores la sotise de qui pense
esteindre l'amour de celuy qui ayme ardamment,
avec /es inestimables puissances d'amour.*

*Hierosme aymant une jeune fille nommee
Siluestre s'en alla contrainct par les prieres de
sa mere à Paris : retournant duquel il trouva
s'amie mariee : en la maison de laquelle il entra
secretement, & mourut auprès d'elle dedans le
lict puis estans porté en une eglise pour estre
enterré, elle mourut semblablement sur luy.*



A nouvelle de ma-dame Emilie estoit achevee, quand ma-dame Neiphile par le commandement du Roy, commença à dire ainsi : Il me semble (dames de valleur) au'il le trouve assez de gens, qui pensent savoir plus que tous les autres, & toutesfois ilz sçavent moins : presumans par cecy d'employer & opposer leur sens & entendement à entreprendre, non seulement contre le conseil & opinion des hommes, mais encor contre la nature des choses. De laquelle presumption il en est desia venu de tresgrands maux : & n'a l'on jamais veu qu'il en soit sorty aucun

bien. Et pource qu'entre les choses naturelles celle qui moins reçoit conseil ou operation au contraire, c'est amour : la nature duquel est telle, qu'il se peut plustost consommer par soy-mesmes qu'estre chassé par admonnestement d'autrui, il m'est venu en l'entendement de vous raconter une nouvelle d'une femme laquelle voulant aparostre plus sage qu'il ne luy appartenait, & qu'elle n'estoit, & qu'aussi la chose en quoyelle estudioit de monstrier son sens ne le meritoit, fit tant qu'en une mesme heure, elle tira l'amour & l'ame du corps de son filz, pensant chasser amour hors d'un cœur amoureux, où paraventure la faueur du ciel l'avoit mis.

Il y eut donc en nostre cité (selon que les anciens racontent) un tresgrand & riche marchand, qui se nomma Leonard Segulier : lequel eut de sa femme un filz nommé Hierosme : apres la natiuité duquel ayant mis tous ses affaires en bon ordre, il passa de ceste vie en l'autre. Les tuteurs de l'enfant gouvernerent avec la mere, bien & loyaument tous ses affaires : & devenant l'enfant grand, il s'apriuoifa avec les autres enfans ses voisins, plus d'une petite garce de son aage, fille d'un cousturier que nulle autre de son quartier : & croissant tous les jours plus grand, là frequentation se convertit en si grande & ardente amytié, que Hierosme n'avoit aucun bien, sinon quand il voyoit ceste fille : & certainement elle ne l'aymoit moins que luy elle. La mere de l'enfant s'estant aperceüe de cecy, l'en tença, & chastia plusieurs fois : mais voyant qu'il ne s'en abstenoit point, s'en plaignit à ses tuteurs : & comme celle qui pensoit pour la grande richesse de son filz, faire d'une espine un orenger, dist ainsi : Ce garçon icy (lequel n'a pas encores quatorze ans) est si fort amoureux d'une fille d'un cousturier nostre voisin, nommé Silvestre, que si nous ne l'ostons de sa presence, il la prendra paraventure un jour pour femme, sans que personne en sache rien : dont je mourroye de dueil : ou bien il se consommera pour elle, s'il voit qu'on la marie à un autre : & par ainsi il me sembleroit bon, que pour y obuier, vous le deuriiez envoyer quelque part loin d'icy pour servir en quelque boutique : par ce que quand il ne la verra plus, elle luy sortira de l'entendement, & apres nous le pourrons marier à quelque jeune fille de bonne maison. Les tuteurs dirent qu'elle parloit tresbien, & qu'ilz le feroient, s'il leur estoit possible. Parquoy faisans appeler le garçon en la

boutique, l'un d'eux luy commença à dire fort amyablement : Mon filz tu es desormais grandet, ce sera bien fait que tu commences à veoir toy-mesmes tes affaires : & à ceste cause nous ferions fort contans que tu t'en allasses demourer quelque temps à Paris, où tu verras une grande partie de ta richesse comme elle se traffique : & outre ce tu deviendras là beaucoup mieux conditionné & plus honneste homme que tu ne ferois icy : en voyant ces seigneurs, ces Barons, & ces gentilshommes : dont il y a grand nombre : & apprendras leurs meurs & conditions : puis apres tu t'en pourras retourner icy. Le garçon les escouta ententivement, & en peu de parolles leur respondit qu'il n'en vouloit rien faire : parce qu'il pensoit avoir aussi bien dequoy demourer à Florence comme un autre. Ces gens de bien oyans cecy, le reprindrent encor avec plusieurs parolles : mais voyans qu'ilz n'en pouvoient tirer autre responce, le dirent à sa mere. Laquelle courrousee desesperément de cecy, non pas de ne vouloir aller à Paris : mais de ce qu'il estoit ainsi amoureux, luy dist toutes les injures du monde, & apres par douces parolles l'apaisant, commença à le flatter & le prier doucement, pour le persuader de faire ce que ses tuteurs vouloient : & tellement le sceut prescher qu'il accorda d'aller demourer un an à Paris, & non plus : & ainsi fut fait. Estant donques Hierosme allé demourer à Paris, & tousjours amoureux plus que jamais de sa Silvestre, on le l'y tint sous promesse de l'envoyer querir d'un jour à l'autre deux ans entiers : & luy retournant de là plus amoureux que jamais, trouva s'amie mariee à un bon jeune filz tentier : dequoy il fut dolent outre mesure, toutesfois voyant qu'il n'en pouvoit estre autrement, s'essaya de le porter patiemment. Et ayant sceu le lieu où elle se tenoit, il commença (comme la coustume des jeunes amoureux est) à passer & se promener devant elle : pensant qu'elle ne l'avoait non plus oublié que luy elle : mais le cas alloit bien autrement : car elle ne se souvenoit de luy, non plus que si elle ne l'eust jamais veu : ou bien si elle s'en souvenoit quelque peu, son semblant monstroait tout le contraire : dequoy le jeune garçon s'aperceut bien tost, & non sans grande melancolie : neantmoins il faisoit tout ce qu'il luy estoit possible pour r'entrer en sa grace. Mais luy estant avis que tout ce qu'il faisoit ne luy servoit de rien, il se delibera quand bien il devoit mourir, de parler luy mesmes à elle. Et

s'estant informé de quelques voisins des estres de sa maison, entra secrettement dedans, un soir que son mary & elle estoient allez vueiller avec leurs voisins : & se cacha en sa chambre derriere les rideaux d'un lict de camp, qui y estoit tendu : où il attendit tant qu'après que ceux-cy furent retournez & couchez, & que le mary fut endormy, il s'en alla tout droit au lieu où il avoit veu que Silvestre s'estoit couchee : & luy ayant mis la main sur son estomach, luy dist tout bellement, Helas m'amie dors tu desia ? La jeune femme qui ne dormoit point, voulut crier : mais Hierosme luy dist soudainement : pour Dieu ne crie point : car je suis ton Hierosme. Ce qu'oyant ceste-cy luy dist tout en tremblant, He pour l'amour de Dieu Hierosme vaten, ce temps est passé auquel il n'estoit point mal seant à nostre grande jeunesse de s'entraimer, je suis maintenant comme tu vois mariee, au moyen dequoy il ne me siet plus bien de penser à autre homme qu'à mon mary : parquoy je te prie pour Dieu que tu t'en voisies : car si mon mary te sentoît (encores qu'autre mal n'en avint) si en aviendroit-il toutesfois que je ne pourroye jamais vivre en paix, ne en repos avec luy : là où il m'aime maintenant, & vivons paisiblement ensemble. Le jeune filz oyant ces parolles sentit une douleur inestimable : & combien qu'il luy ramentust le temps passé, & comment son amitié n'estoit pour aucune distance jamais diminuee, y entremenant plusieurs prieres & promesses tresgrandes, il ne sceut pourtant obtenir jamais aucune chose d'elle. Parquoy desirant de mourir, la pria à la fin que pour toute recompense de tant d'amitié qui luy avoit porté & portoit, elle souffrist qu'il se couchast au pres d'elle tant qu'il se fust rechauffé : par ce qu'il s'estoit tout gelé en l'attendant, luy promettant qu'il ne luy diroit ne feroit aucune chose : & que aussi tost qu'il seroit un peu rechauffé il s'en iroit. La jeune femme ayant quelque compassion de luy, l'accorda avec les conditions dessusdictes. Hierosme se coucha aupres d'elle sans. point la toucher : & se souvenant de la longue amitié qu'il luy avoit portee, & de la presente cruauté qu'il voyoit en elle, cognoissant aussi que toute son esperance estoit perdue, delibera de ne vivre plus en ce monde : & s'estans retirez en luy ses esprits sans dire aucune parolle, il ferra les poings, & mourut aupres d'elle. Laquelle apres quelque espace de temps s'esmerveillant de sa contenance, & craignant que

son mary s'esveillast, commença à dire : He Hierosme que ne t'en vas tu, mais sentant qu'il ne respondit rien, elle pensa qu'il fust endormy. Parquoy ayant estendu sa main jusques à luy, afin qu'il s'esveillast, elle commença à le pousser, & en le touchant le trouva plus froid que glace, dont elle s'esmerveilla fort : & le touchant plus fort, & sentant qu'il ne se mouvoit point, apres l'avoir retouché plusieurs fois elle cogneut qu'il estoit mort : dequoy dolente outre mesure, elle fut grand piece sans sçavoir qu'elle devoit faire. A la fin elle print pour conseil de vouloir esprouver (parlant en la personne d'autrui) ce que son mary diroit, qu'il en seroit de faire : & l'ayant esveillé, elle feignit d'estre venu à un autre, ce que presentement luy estoit venu, luy demandant si cela luy avenoit quel conseil il luy en donneroit. Le bon homme respondit qu'il luy sembleroit qu'on deust porter secretement à sa maison celuy qui seroit ainsi mort, & le laisser là, sans en porter aucune malueillance à la femme, qui ne luy sembloit avoir aucunement failly. Alors la jeune femme dist : Ainsi donc nous faut-il faire. Et luy ayant prids la main, luy fit toucher le jeune homme mort : dont tout marry, il se leva incontinent debout : puis allumant de la chandelle, sans entrer autrement en parolles avec sa femme, il chargea sur ses espauls le corps mort, revestu de ses mesmes habillemens & sans y songer autrement, se confiant de son innocence, le porta à l'huys de sa maison, où il le posa : puis s'en retourna. Or le jour venu qu'on trouva cestuy-cy mort & estendu devant sa porte, il en sut fait un grand bruit : & mesmement par la mere, laquelle cercha & regarda par toute sa personne, ne luy trouvant ne coup ne playe, si fut generalement creu par les medecins qu'il estoit mort de dueil, comme la verité estoit. Ce corps donques fut porté à l'Eglise : & là vint la dolente mere avec plusieurs autres parens & voysines, & commencerent à plorer tresamerement sur luy, comme est nostre coustume & à mener grand dueil, & ce pendant qu'on menoit ce grand dueil, le bon homme en la maison duquel il estoit mort, dist à sa femme, metz quelque cappe sur ta teste, & va t'en à l'Eglise où Ton a porté Hierosme, & fourre toy entre les femmes, & escoute de ce qu'on dit de ce cas : & je feray le semblable entre les hommes, à fin que nous sachons si on en dit quelque chose contre nous. La jeune femme qui devenoit trop

tard pitoyable en fut contente : comme celle qui desiroit voir mort celuy auquel quand il vivoit elle n'avoit voulu complaire seulement d'un baiser, & s'y en alla : c'est chose merueilleuse à penser combien les forces d'amour sont difficiles à retrouver : car le cœur de ceste femme, lequel la prospere fortune de Hierosme n'avoit peu ouvrir, fut ouvert par la miserable : & s'estans là resuscitees les anciennes flammes, elles se muerent soudainement en une si grande compassion, qu'aussi tost qu'elle vit le visage mort, elle se mit (estant ainsi cachee de sa cappe) au travers toutes les femmes, & ne cessa susque à ce qu'elle fut arrivee au corps mort. Et là ayant jetté un treshaut cry, elle jetta son visage sur le jeune homme mort, lequel elle ne baigna gueres de larmes : par ce qu'elle ne l'eut si tost touché, que tout ainsi comme la douleur avoit osté la vie au jeune homme, ainsi l'osta elle à la jeune femme. Mais apres que les femmes la voulurent reconforter, luy disans que elle se levast un peu, ne la cognoissans encores & la voulans lever, puis qu'elle ne se leuoit, aussi qu'elle ne se remuoit en façon que ce fust, elles la voulurent aucunement souzlever : mais en une mesme heure elles cognurent qu'elle estoit morte, & que c'estoit la pauvre Silvestre. Dequoy toutes les dames qui estoient là, vaincues de double compassion, recommencerent leurs pleurs plus grans qu'auparavant. Le bruit s'espandit hors de l'Eglise entre les hommes, lequel venu aux oreilles du mari (qui estoit parmy eux) il plora longuement sans vouloir ouir consolation ou confort de personne. Et apres ayant raconté à plusieurs de ceux qui y estoient l'histoire qui avoit esté la nuict precedente entre le jeune homme & sa femme, chacun sceut manisestement l'occasion de la mort de tous deux, dont tous furent desplaisans. Ayant donques prins la jeune femme morte, & accoustumé comme on accoustre les corps mortz, on la coucha sur ce mesme lit, aupres du corps du jeune homme. Puis quand ilz furent longuement plorez, on les enterra tous deux en une mesme sepulture. Et ceux qu'amour (quand ilz vivoient) n'avoit peu conjoindre ensemble, la mort assembla en inseparable assemblee.



NOUVELLE NEUFVIESME.

Pour fignifier en quelle fin peuvent encourir ceux qui ayme contre raison faisant tort à l'amitié & au mariage ensemble.

Messire Guillaume de Rossillon donne a manger à sa femme le cœur de messire Guillaume Gardastain qu'il avoit tué & qu'elle aimoit. Ce qu'elle sachant par apres se jetta d'une haute fenestre en bas, & mourut, puis fut enterree avec son amy.



UANT la nouvelle de ma-Dame Neiphile fut finie, non sans avoir meu à grande compassion toutes ses compagnes, le Roy qui ne vouloit enfraindre le privilege donné à Dioneo (ne restant plus autres qu'eux à parler) commença ainsi : Il me vient au devant (pitoyables Dames) une nouvelle, laquelle (puis que vous estes ainsi dolentes des malheureux accidens d'amour) il vous conviendra avoir non moins de compassion, que de la precedente par ce que ceux ausquelz avint ce que je diray estoient de plus grosse estoffe, & si fut l'accident plus cruel que ceux dont on a parlé.

Vous devez doncques sçavoir (ainsi que racontent les Prouenceaux) qu'il y eut autresfois en Prouence, deux nobles chevaliers, ayans chacun chasteaux & vassaux, dont l'un se nommoit messire Guillaume de Rossillon, & l'autre messire Guillaume Gardastain. Et pource que l'un & l'autre estoient vaillans en faits d'armes, ilz s'aimoient tressors, & avoient de coustume d'aller tousjours ensemble à tous les tournois, joustes, ou autres faits d'armes qui se faisoient, & se vestoient de mesme parure. Et combien que chacun demourast en un sien chateau distant l'un de l'autre bien cinq lieuës, il adviaduint toutesfois qu'ayant messire Guillaume de Rossillon une tresbelle & desirable dame pour femme, messire Guillaume Gardastain en devindeuint demesurément amoureux, nonobstant l'amitié & la confraternité qui estoit entr'eux : & fit tant par un moyen & par autre, que la dame s'en aperceut : dont elle fut tresaise, le cognoissant tres-vertueux chevalier, & commença à mettre son amour en luy, de sorte qu'elle n'aymoit ne desiroit rien de ce monde, sinon luy & n'attendoit autre chose, sinon qu'il la priast, ce qui ne tarda gueres, & furent ensemble, non seulement une fois, mais aussi plusieurs. Donques s'entr'aymans fort & frequentans indiscrettement ensemble, avint que le mary s'en apperceut, dont il fut tellement indigné, que la grande amitié qu'il portoit à messire Guillaume Gardastain, se convertit en haine mortelle : mais il sceut mieux celer qu'eux n'avoient fait leur amytié, & delibera de tout en soy-mesme de le tuer. Parquoy estant messire Guillaume de Rossillon en ceste deliberation, il survint qu'on publia à son de trompe un grand tournoy qu'on devoit faire en France, ce que messire Guillaume de Rossillon envoya incontinent faire savoir à messire Guillaume Gardastain, le priant de le venir voir, si c'estoit son plaisir, & qu'ilz delibereroient ensemble s'ilz y yroient, & comment. Messire Gardastain tresouyeux de cecy respondit, qu'il s'en yroit soupper sans aucune faute le lendemain avecques luy, dont messire Guillaume de Rossillon (oyant la response) pensa en soy-mesmes que l'heure estoit venue qu'il le pourroit tuer. Et s'estant armé, le jour ensuyvant, monta à cheval avec quelques serviteurs siens, & se mit en embusche demye lieuë par adventure de sa maison en un bois par où devoit passer messire

Gardastain & apres l'avoir attendu une bonne espace de temps, il le vit venir, avec deux serviteurs apres luy tous desarmez, comme celuy qui ne se doutoit de rien, & aussi tost qu'il le vit au lieu où il le desiroit, il luy courut sus, tout selon & plein de mauvaise volonté, avec une lance au poing en luy escriant, Traistre meschant tu és mort, & disant ces parolles le frapa de sa lance en l'estomach : dont ne pouvant le Gardastain se deffendre aucunement, ne dire seulement une parolle, estant percé d'outre en outre du coup de lance il tomba par terre, & peu apres mourut, & ses serviteurs tournerent bride, & s'ensuirent le plustost qu'ilz peurent vers le chasteau de leur seigneur, sans cognoistre celuy qui avoit commis le meurtre, & messire Guillaume de Roussillon descendit de cheval ouvrant avecquesun couteau, l'estomach du trespasé, & de ses propres mains luy arracha le cœur : puis l'ayant fait enveloper en une banderolle de lance, commanda à un de ses serviteurs qu'on l'emportait, & qu'il n'y eut si hardy d'eux de jamais parler de ce fait : puis remonta à cheval, estant desia nuict, & s'en retourna en son chasteau. La dame qui avoit entendu que messire Gardastain devoit venir à soupper, & qui l'attendoit avec grand desir, ne le voyant venir s'esmerveilla fort & dist à son mary : Comment est il possible que messire Guillaume Gardastain n'est point venu ? à qui le mary respondit : j'ay eu nouvelles de luy, qu'il ne peut venir jusques à demain. Dequoy la Dame estant un peu marrie n'en parla plus. Le mary, quand il fut descendu de cheval fit apeller son cuysinier, & luy dist prend ce cœur de sanglier & l'apreste en la meilleure & plus plaisante forte pour manger que tu sauras, & quand je seray à table, envoie le moy en un plat d'argent. Le cuysinier le print, & ayant mis toute sa science pour le bien accoustrer : en fait un hachis le meilleur du monde. Messire Guillaume quand l'heure du ouper fut venuë se mit à table avec sa femme, & la viande fut servie : mais il mangea peu, à cause du malefice qu'il avoit commis, & ne faisoit que penser. Le cuysinier luy fit porter le hachiz qu'il fit servir devant sa femme, & faisant semblant d'estre ce soir tout desgouté, le luy loua grandement. La dame qui n'estoit point desgoutee en commença à manger & luy sembla bien bon : parquoy elle le mangea tout. Quand le chevalier vit qu'elle l'avoit tout mangé, il luy dist : Comment vous a semblé bonne ceste viande ? En bonne soy monsieur

respondit la dame, elle m'a pleu merueilleusement. Si m'aide Dieu (dist le chevalier) je vous en croy, & ne m'esbahy point si vous avez trouvé bon mort, ce qui vous a tant pleu vif. La dame oyant cecy fut quelque temps sans parler, puis luy dist : Comment ? Qu'est-ce que vous m'avez fait manger ? Le chevalier respondit, ce que vous avez mangé est pour certain le cœur de messire Guillaume Gardastain, que vous meschante aimiez tant, & sachez pour vray que c'est luy mesmes, parce que je le luy arrachay de la poitrine avec ces propres mains, un peu avant que je retournasse. Si la dame fut dolente oyant dire cecy de celui qu'elle aymoit sur toute autre chose, il ne faut point demander. Et quelque peu apres elle dist : Vous avez fait ce qu'un desloyal & meschant Chevalier doit faire : car si je l'avois fait Seigneur de mon amour, sans qu'il m'eust fait aucune force, & vous estiez en cecy outragé, j'en devois porter la peine & non luy. Mais j'a à Dieu ne plaise que sur une si noble viande comme a esté celle du cœur d'un si vaillant & courtois Chevalier tel que fut messire Guillaume Gardastain, jamais y entre nulle autre viandes. Et s'estant levee de table se jetta du haut en bas sans autre deliberation par une fenestre qui estoit derriere elle, laquelle estoit fort haute de terre. Dont en tombant elle non seulement se tua : mais aussi se meit quasi toute en pieces. Ce que voyant messire Guillaume fut fort estonné, & cogneut bien qu'il avoit mal fait. Parquoy craignant les païsans & les gens du Comte de Prouence, il fit seller ses cheuaux & s'ensuyt, laquelle chose fut sceuë le lendemain par toute la contree, ainsi comme elle avoit esté faicte. Au moyen dequoy les deux corps recueilliz tant par les gens de messire Guillaume Gardastain, que par ceux de la Dame, avec tres-grandes doleances & pleurs furent mis ensemble en l'Eglise du Chasteau de la Dame en une mesme sepulture sur laquelle furent escritz certains vers signifiants, qui furent ceux qui estoient enterrez là dedans, & l'occasion & maniere de leur mort.

NOUVELLE DIXIESME

Comprenant qu'aucunes fois adventure, plustost que raison jecte l'homme hors de divers perilz, & principalement en cas d'amour.

La femme d'un Chirurgien mit pour mort en une huche un sien amy, qui avoit beu d'une eau qui faict endormir les gens, dedans laquelle huche deux larrons usuriers l'emporterent en leur maison, puis se resveillant cest amy, & estant prins pour larron, la chambriere de la Dame s'alla accuser à la justice de l'avoir mis en ceste huche & par ce moyen il eschappa d'estre pendu, & les larrons pour l'avoir desrobé furent condamnez en amende pecuniaire.



PRES que le Roy eut mis fin à son dire, il rstoit seulement à Dioneo dire la sienne. Ce que luy cognoissant, & aussi que le Roy le luy avoit desia commandé, commença ainsi : Les miseres qu'on a racontees des amitez malheureuses, ont faict devenir tout tristes les yeux & les cœurs, non seulement de vous autres (mes Dames) mais aussi

de moy-mesmes. Parquoy j'ay grandement souhaitté que la fin en- fust venue. Or loué soit Dieu qu'elles sont finies, si ce n'estoit que je voulusse faire à ceste mauvaise denree, une mauuaise adition, dont Dieu me garde, si commenceray sans plus suyure une si douloureuse matiere, une nouvelle qui sera quelque peu plus soyeuse & meilleure. Laquelle donnera par aventure bon argument, à ce que on devra raconter la journee ensuyuant.

Vous devez sçavoir (mes belles jeunes Dames) qu'il n'y a pas encor long temps, qu'il y eut à Salerne un Chirurgien fort renommé, qu'on appelloit maistre Mazzeo de la montaigne, lequel estant desia venu sur la fin de son aage, espousa une belle & gentille fille de sa ville, qu'il contentoit de riches & triomphans habillemens, de bagues, & de tout ce qui pouvoit plaire à une femme, mieux que nulle autre de la ville. Il est vray qu'elle estoit le plus du temps morsondue comme celle que le maistre couvroit tres-mal dedans le lict, lequel (tout ainsi comme messire Richard de Quinzica dont nous avons cy devant parlé¹, enseignoit les estes à la sienne) monstroït pareillement à ceste-cy, que pour avoir couché seulement une fois avecque une femme, il falloit se reposer plusieurs journees apres pour se mettre en nature, & mille autres semblables follies, dont elle vivoit tresmal contente. Toutesfois comme fage & de bon esprit qu'elle estoit, delibera pour soulager le maistre de la maison de se jecter à l'escarmouche, & user du - bien d'autrui. Au moyen dequoy ayant veu plusieurs jeunes hommes, il y en eut finalement un qui luy entra en l'entendement, auquel elle mit toute son esperance, tout son cœur, & tout son bien. Dequoy s'estant le jeune homme apperceu, il tourna toute son amitié vers elle. Cestuy-cy estoit nommé Roger de Ieroli, de noble parenté : mais de si mauuaise & vituperable vie, qu'il n'avoit parent ne amy qui l'aymast, ou qui le voulut voir tellement qu'il estoit réputé par tout le pays de Salerne pour un larronneau & mauuais garçon : dont la Dame ne se soucia gueres, luy plaisant pour autre occasion. Et de faict elle sceut ordonner son cas de sorte, que par le moien d'une sienne chambriere, ilz se trouverent ensemble seul à seul, & apres qu'ilz eurent prins quelque plaisir l'un avec l'autre, la Dame luy commença à blasmer la vie qu'il avoit tenue par le passé, & à le prier que pour l'amour d'elle il se chastiast de telles choses, & pour luy en

donner le moyen elle le secourut quelque fois d'une somme d'argent, & quelque fois d'une autre. Or perseuerans en ceste maniere ensemble fort discrettement, advint que le Chirurgien eut entre mains un patient qui avoit une des iambes toute gastee, & congnoissant d'où procedoit le mal, dict à ses parens, que si on ne luy ostoit un oz pourry en la iambe, il la luy faudroit couper, ou qu'il mourust : mais luy tirant l'oz qu'il pourroit guerir : toutesfois ne l'entreprendroit sinon le tenant desia pour mort. A quoy s'estans accordez ceux de qui il estoit allié, ilz le luy baillerent pour tel. Le Chirurgien pançant que si le patient n'estoit endormy, il ne sçauroit endurer la peine, & ne se voudroit laisser pançer, fit son conte de recommencer à faire ceste œuvre jusques au soir ensuyuant, si fit distiller au matin eau d'une sienne certaine composition, laquelle (quand le patient en auroit beu) le feroit dormir autant de temps comme il mettroit à le pançer : puis la faisant apporter en sa maison, la mit en une fenestre d'icelle sans dire à personne ce que c'estoit. Quand la nuict approcha que le maistre Chirurgien devoit aller voir cestuy-cy, il vint devers luy un messagier d'aucuns de ses plus grandz amys de Melse qui le prioient tresinstamment qu'il ne faillist incontinent de venir, parce qu'il y avoit eu une grande batterie, où plusieurs personnes avoient esté bleçees. Parquoy prolongeant la cure de ceste iambe jusques au lendemain matin, il monta sur une barquette, & s'en alla à Melse. Au moyen dequoy la Dame sçachant que son mary ne reviendrait ce soir au logis, envoya secrettement querir (comme elle avoit accoustumé) son amy Roger, & l'enferma dedans sa chambre, jusques à ce que certaines autres personnes de la maison s'en fussent allees coucher. Estant doncques Roger en la chambre en attendant la Dame, & ayant pour la peine qu'il avoit eüe le jour (ou bien qu'il avoit mangé sallé, ou paraveaumenture par une longue accoustumance) tresgrand soif, il luy advint par fortune, de trouver en la senestre la fiole d'eau que le Chirurgien avoit saicte pour le patient, & croyant qu'elle fust bonne à boire, la mit à la bouche & la beut toute. Parquoy il n'arresta gueres qu'un grand sommeil le print, & s'endormit. La Dame s'en vint le plustost que il luy fut possible, & trouvant Roger qui dormoit le commença à pousser, & à luy dire tout bas qu'il se levast debout : mais tout cela ne servoit de rien : car il

ne respondoit, & ne se remuoit aucunement, dont la Dame estant quelque peu courroucée le poussa plus fort en disant : Or fus dormart lieue toy, si tu avois talent de dormir tu t'en devois aller en ton logis, non pas venir icy. Roger estant ainsi poussé tomba à terre de dessus un coffre sur lequel il estoit, & ne fit aucun semblant de s'en ressentir, ne plus ne moins qu'eust faict un corps mort. Dequoy la Dame se trouvant aucunement estonnée, commença à le vouloir relever, & à le remuer plus fort qu'au paravant, puis à le prendre par le nez, & luy arracher la barbe : mais tout ce la ne servoit pareillement de rien, car il avoit attaché son Asne à trop bonne cheuille. Parquoy la Dame entra en soupçon qu'il estoit mort, toutesfois elle commença à pincer plus aigrement qu'elle n'avoit faict, & à le brusler avec une chandelle allumée encor tout cela n'estoit rien. Au moyen dequoy elle qui n'estoit point medecine, combien que son mary le fust, creut que sans point de faute il estoit mort. Dont il ne faut demander (l'aymant sur toute autre chose comme elle faisoit) si elle en fut dolente. Et n'osant en faire aucun bruit, commença sans crier à pleurer sur luy, & à se douloir d'une telle malencontre : mais apres quelque temps, craignant d'adjouster honte à sa perte, elle pensa qu'il falloit trouver moyen sans y songer plus longuement comme on le pourroit (estant ainsi mort) mettre hors de la maison. Et ne sçachant conseiller en cecy elle appela tout bellement sa chambriere, à laquelle elle remontra sa defortune, & luy demanda conseil. La chambriere s'esmerveillant fort le voulut elle mesme tirer & le pincer, & congnoissant qu'il n'avoit aucun sentiment dist ce que la dame disoit : c'est asçavoir qu'il estoit pour certain mort, & fut d'avis qu'on le devoit mettre hors de la maison. Et où le pourrons nous mettre (dist la Dame) qu'on ne soupçonne au matin (quand on le trouvera) qu'il n'ayt esté tiré de ceans ? A qui la chambriere respondit : Madame j'ay veu ce soir qu'il estoit encores tard, devant la boutique de ce menuisier nostre voisin une huche qui n'est pas trop grande laquelle (si le maistre ne l'a ferree). viendra le mieux à propos du monde pour faire ce que nous voulons, parce que nous le pourrons mettre dedans, & luy donner deux ou trois coups de cousteau & le laisser là. le ne sçay pas pourquoy celui qui le trouvera en celle huche, croira plustost qu'on le y ayt mis de ceans que d'ailleurs. Et

suis certaine qu'on croira plustost (parce qu'il a esté mauvais garçon) qu'il ayt esté tué d'aucun sien mal-veillant, en allant faire quelque meschanceté, & puis apres mis dedans ce coffre, que d'estre party de ceans. Le conseil de la chambriere fut trouvé bon du tout par la maistresse, fors que de luy donner .aucuns coups de cousteau : en disant qu'elle ne pourroit souffrir cela pour chose du monde. Et envoya la chambriere voir si la huche estoit là où elle l'avoit veue, laquelle retourna, & dist qu'ouy, puis chargea, elle qui estoit jeune & forte, Roger sur ses espauls, avec l'ayde de la Dame, qui marchoit devant pour voir si personne venoit, & quand elles eurent trouvé la huche, elles le mirent dedans, & le laisserent là. Ce mesme jour deux jeunes hommes s'estoient allez loger en celle rue un peu plus haut que le logis du menuysier, lesquelz prestoient de l'argent à interest, & desirans de gagner beaucoup, & despendre peu, ayans besoin de meubles, avoient veu le jour precedent ceste huche, & avoient faict leur complot de l'emporter en leur logis, si elle y demouroit la nuict, laquelle venue ilz sortirent hors, & ayans trouvé la huche, l'emporterent incontinent en leur logis, sans entrer en autre dispute : encore qu'elle leur semblast un peu pesante, & la mirent aupres d'une chambre où leurs femmes couchoient, sans se soucier pour l'heure de la ranger mieux, & la laissant là s'en allerent dormir. Roger qui avoit dormy tresgrande piece, & avoit digeré desia son breuvage, aussi que la vertu d'iceluy estoit consommee, s'esveilla un peu devant jour. Et combien que son sommeil fust rompu, & que les sens eussent recouvré leur vertu, si est-ce qu'il luy demoura vu estonnement au cerueau qui le tint tout estourdy, non seulement celle nuict : mais plusieurs autres apres : puis ayant ouvert les yeux, & ne voyant chose qui fust, il estendit ses mains çà & là, & se trouvant en ceste huche commença à resuer, & à dire en soy mesme : Qu'est cecy ? où suis-ie ? dors je, ou si je veille ? Si me souvient il bien que je vins arsoir en la chambre de m'amie, & maintenant il me semble que je suis en une huche. Que veut dire cecy ? Le chirurgien seroit-il point retourné ? ou quelque inconvenient survenu, pour lequel elle me voyant endormy m'eust icy caché ? le le croy, & que certainement il sera ainsi. Parquoy il pensa à demourer coy, & escouter s'il orroit quelque chose. Et ayant demouré ainsi assez long

temps plus mal à son ayse qu'autrement, en celle huche qui estoit petite, & luy faisant douleur le costé sur lequel il estoit couché, & luy se voulant tourner sur l'autre, il le fait si dextrement, que donnant des rains à l'un des costez de la huche, laquelle n'avoit esté mise sur lieu qui fust uny, il la fait pancher & après tomber, & en tombant fait un si grand bruit, que les femmes qui estoient couchees là auprès s'esveillerent, & eurent paour, toutesfois qu'elles n'oserent sonner mot. Roger doutant fort, pour la cheute de la huche, & sentant que par ce moyen elle s'estoit ouverte ayma mieux (si autre chose luy survenoit de fortune) estre dehors que demourer dedans, & tant pour ne scavoir où il estoit, que pour une chose & autre, il commença à s'en aller chancelant par la maison, pour sçavoir s'il trouveroit degré ou porte par où sortir. Ce qu'oyant les femmes qui estoient efueillées commencerent à dire : Qui est là ? Roger ne congnoissant point leurs voix, ne leur respondit rien. Parquoy les femmes commencerent à appeller leurs maris lesquelz dormoient fort, parce qu'ilz avoient veillé beaucoup, & n'ouyrent chose que ce fust de tout cecy. Au moyen dequoy estans les femmes devenues plus paoureufes que devant se leverent, & se mettant aux fenestres se prindrent à crier au larron, au larron. Au cry desquelles plusieurs des voisins accoururent, les uns par dessus les maisons, les autres par un endroit, & autres par divers lieux & entrèrent en la maison. Les marys pareillement s'esveillerent à ce grand bruit, & prindrent ce pauvre Roger, lequel estoit presque hors de son sens, de grande merueille, de se voir là, sans sçavoir par quel endroit il devoit ou pouvoit eschapper. Et quand il fut prins ilz le mirent és mains des sergens du gouverneur de la ville, qui estoient couruz à ce bruit. Et estant amené devers le gouverneur fut mis incontinent (d'autant qu'il avoit reputation d'estre tresmauvais garçon) à la question, sur laquelle il confessa, que voirement il estoit entré en la maison de ces presseurs pour les desrober, par quoy le gouverneur delibera sans trop songer de le faire pendre par la gorge. La nouvelle courut la mesme matinee, par tout Salerne, que Roger avoit esté prins, en voulant desrober la maison des presseurs. Ce qu'oyans la Dame & la chambriere, elles s'en esmerveillerent si fort, qu'elles se vouloient quasi faire accroire n'avoir point faict ce que toutesfois elles avoient faict la nuict precedente,

ains plustost avoir seulement songé de le faire. Et outre cecy, la Dame congnoissant le peril enquoy estoit Roger, s'en trouvoit tellement troublee, qu'elle estoit en danger d'en devenir folle. Vn peu apres huict heures du matin, le Chirurgien retourna de Melfe, & demanda son eau, pour ce qu'il vouloit aller pançer son patient, & trouvant la fiolle vuide, fit un tel bruit au logis, que rien ne s'osoit trouver devant luy. La Dame qui estoit bien tourmentee d'autre chose respondit tout en courroux. Vrayement nostre Maistre, vous feriez beau bruit d'une grande chose, quand pour une fiolle d'eau seulement qui a esté versee vous criez tant : ne s'en trouve il plus au monde ? A qui le maistre Phisicien dist : Ma femme tu as peut estre pensé que ce fust eau claire : mais il n'est pas ainsi, ains est une eau composee pour faire dormir, & luy conta pour quelle occasion il avoit faicte. Incontinent que la Dame eut ouy cecy elle s'advisa que Roger l'avoit beue, & que c'estoit la cause qui leur avoit faict croire qu'il estoit mort, & dist : Nostre maistre nous n'en sçavions rien, & par ainsi, refaictes en une autre si vous voulez. Peu de temps apres la chambriere qui par le commandement de la Dame estoit allé sçavoir qu'il aviendroit de Roger, retourna & dist : Madame tout le monde parle en mauvaise forte de Roger, & à ce que j'ay entendu, il n'a parent n'amy qui se soit remué pour luy vouloir ayder, & tient Ion pour certain que le Preuost le fera demain pendre, & outre ce je vous veux bien dire une chose, qu'il me semble avoir compris en mon entendement, comment il arriva à la mai son des Presseurs, & oyez la maniere. Vous congnoissez bien le menuysier devant lequel estoit la huche où nous le mismes, il estoit tout à ceste heure avec un homme auquel ceste huche ce semble appartient, dont ilz ont eu le plus gros debat du monde ensemble, de ce que cestuy là demande, que le menuysier luy paye sa huche, & le menuisier respond qu'il ne l'a point vendue : mais qu'elle luy a esté desrobee, & l'autre luy disoit, il n'est pas vray : ains tu l'as vendue à ces deux jeunes Presteurs d'argent, comme eux-mesmes m'ont dict ce matin, quand je l'ay veue en leur maison à l'heure que Roger a esté pris. A qui le Menuisier dist, ils mentent par la gorge : par ce que jamais je ne la leur vendy : mais trouverez qu'ilz me l'auront ceste nuict desrobee, allons vers eux. Et ainsi s'en sont allez tous d'un accord en la

maison des Presseurs, & je m'en suis retournée. Parquoy (comme vous pouvez voir) je comprends que Roger a esté transporté en ceste forte, au lieu où il a esté trouvé : mais de sçavoir comment il est ressuscité je ne le puis penser. La Dame comprenant lors tresbien comment le cas estoit allé, dist à la chambriere, ce qu'elle avoit ouy dire à son mary, & la pria que elle voulust faire tout son possible, pour fauver Roger, comme celle qui en une mesme heure le pouvoit faire & garder l'honneur d'elle. La chambriere dist : Madame enfeignez moy comment, & je seray volontiers tout ce que je pourray. La Dame (comme celle à qui le faict touchoit de bien près) pensa soudainement ce que estoit de faire, & en informa la chambriere de point en point, laquelle s'en alla premierement au Chirurgien, & en plorant luy commença à dire : Monsieur il fault que je vous demande pardon d'une grand faute que j'ay commise envers vous. Son maistre luy dist, & dequoy ? Lors elle luy dist en pleurant : Monsieur vous cognoissez bien quel homme c'est que Roger de Ieroli : auquel luy venant volonté de m'aymer, il fallut moitié par force, moitié par requeste, que je l'aymasse, il y a environ un an. Et luy sçachant hier au soir que vous n'estiez point ceans, il me flatta tant que je le menay en vostre maison dedans une chambre, coucher avec moy, où il luy print une grande soif, & pource que je ne sceu lors à quoy recourir plustost ou à l'eau ou au vin, moy ne voulant que ma maistresse qui estoit en la salle, me vist, me va souvenir que j'avoye veu en vostre chambre une fiole d'eau que je couruz prendre, & la luy donnay à boire : puis je remis la fiole où je l'avoye prise, dont je voy que vous avez fait un si grand bruit par la maison, & certes je confesse que j'ay mal fait : mais qui est celui qui quelquesfois ne faille ? Il me desplaist grandement de l'avoir fait, non tant seulement pour l'eau comme pour ce qui s'en ensuiuit depuis : car Roger est pour en perdre la vie. Parquoy je vous supplie tant que je puis, qu'il vous plaise me pardonner, & me donner permission que je m'en voise le secourir en ce qu'il me sera possible. Le Chirurgien oyant ceste-cy (encore qu'il fut tout courroucé) luy respondit en la gaudissant : Il est bien employé si tu en portes la penitence toy-mesmes : parce que là où tu pensois avoir ceste nuict un gentil galant qui te deust bien secouer le pelisson, tu as eu un grand dormart. Et par ainsi va & pourchasse la

delivrance de ton amy si tu peux, & garde toy bien doresnavant de l'amener jamais ceans : car je te payeroye de ceste fois & de l'autre. Oyant laquelle responce, il sembla bien à la chambriere qu'elle avoit tresbien commencé son entreprinse, & s'en alla le plustost qu'elle peut à la prison où estoit Roger, où elle flatta tant le Geollier que il la laissa parler à Roger, & après qu'elle l'eut instruit de ce qu'il avoit à respondre au Preuost s'il vouloit eschapper, fit tant qu'elle s'en alla devant luy. Lequel Preuost premier que luy vouloir donner audience, voulut (pource qu'elle estoit fresche & rebondie) attacher son croq à la pauvreté de Dieu. A quoy elle, pour estre ouye de meilleur cœur, ne fit point de refus, & après qu'elle se fut levee de la besongne luy dist, Monsieur, vous avez icy Roger de leroli, qui a esté prins pour larron : mais la verité n'est pas ainsi. Et commençant l'histoire, la luy conta toute de fil en esguille & luy dist, comme estant s'amie elle l'avoit mené en la maison du Chirurgien, & comme elle luy avoit donné à boire l'eau composee pour faire dormir, ne congnoissant quelle eau c'estoit, pareillement elle luy conta en quelle maniere elle l'avoit porté pour mort dedans la huche, & apres cecy, luy dist les parolles qu'elle avoit ouyes entre le menuisier & celuy à qui la huche appartenoit, luy faisant entendre par cela, comment Roger avoit peu estre trouvé en la maison des Presseurs. Le Preuost voyant que c'estoit chose facile à s'enquerir si cecy estoit vray ou non, envoya premierement querir le Chirurgien, pour sçavoir s'il estoit vray qu'il eust faict ceste eau : duquel il trouva qu'il estoit ainsi, & apres fit venir le menuisier, & celuy à qui la huche appartenoit, & pareillement les Presseurs, & apres plusieurs parolles, il trouva que les Presteurs avoient la nuict passee desrobé la huche, & portee en leur maison. A la fin il se fit amener Roger, & luy demanda où il avoit couché la nuict precedente. Lequel respondit qu'il ne sçavoit où : mais qu'il se souvenoit bien qu'il estoit allé pour coucher avec la chambriere de maistre Mazzeo de la montaigne, en la chambre de laquelle il avoit beu de l'eau par grande soif qu'il avoit : mais qu'il devint depuis (sinon quand il se trouva dedans une huche en la maison des Presseurs, apres que il fut esveillé) il n'en sçavoit rien. Le Preuost oyant toutes ces choses, & y prenant grand plaisir, le leur fit redire à tous

plusieurs fois. A la fin congnoissant que Roger estoit innocent, il condamna les Presseurs qui avoient desrobé la huche, à dix onces d'argent, & delivra Roger. Dont il ne faut demander s'il en fut joyeux, & encores plus sa chere amie. Laquelle avec luy & la chambriere qui luy avoit voulu donner les coups de cousteau, en rit & eut son pasetemps par plusieurs fois depuis : continuant tousjours leur amitié & plaisir de bien en mieux. le voudroye bien (mes Dames) qu'il m'en advint ainsi. Mais non pas d'estre mis dedans la huche. Si les premieres nouvelles avoient contristé le cœur des Dames, cette derniere de Dioneo les fit tant rire (& mesmement quand il dist que le Preuost avoit attaché son croq) qu'elles se peurent bien restaurer de la compassion qu'elles avoient eu des autres. Mais voyant le Roy que le Soleil commençoit à se coucher, & que la fin de son gouvernement estoit venue, il s'excusa envers les Dames avec plusieurs parolles gracieuses de ce qu'il avoit faict. C'est à sçavoir d'avoir faict deviser d'une si cruelle matiere comme des malheurs des pauvres amoureux. Et quand il eut faict son excuse il se leva debout : & osta de dessus sa tesse la couronne de Laurier : & attendans les Dames à qui il la voudroit poser, il la mit courtoisement sur la telle blonde de madame Flammette, en disant : le te metz ceste couronne comme a celle qui sçaura mieux que nulle autre con foler demain ceste compagnie de ladure journee d'aujourd'huy. Madame Flammette de qui les cheveux estoient crespeluz, longs & dorez, tombans un peu sur ses blanches & delicates espauls, ayant un visage rondelet, & une vraye couleur de lis blancz, entremeslez de roses vermeilles, tout resplendissant, avec deux yeux en la teste qui sembloient d'un Faucon passager, & une petite bouchette, dont les leures ressembloient deux petits rubis, respondit en souzriant : Philostrate je la prens volontiers : & (a fin qu'il te souvienne mieux de ce que tu as faict jusques à present) je vueil & commande que chacun se preparé de deviser demain de ce qu'est advenu heureusement à quelque amoureux, apres certains cruels & malheureux accidens. Laquelle proposition pleut à tous. Et apres qu'elle eut fait appeller le maistre d'hostel, & ordonné avec luy de ce qu'estoit necessaire de faire, elle donna congé à toute la compagnie (qui s'estoit levee) de s'en aller esbatre jusques à l'heure de souper, dont les uns s'en allerent par le jardin,

la beauté duquel ne meritoit point qu'on s'en deust bien tost sascher, les autres vers les moulins, qui estoient hors d'iceluy, prenans jusques à l'heure de souper divers plaisirs, selon leurs divers appetitz. Laquelle venue & tous assemblez, ilz souperent comme ilz avoient de coustume aupres de la belle fontaine avec tresgrand plaisir & bien servis. Puis quand ilz se furent levez, se prindrent comme ilz souloient à dancer & à chanter. Et menant ma-dame Philomene la dance, la Royne dist : Philostrate je n'entends point me souruoyer de ce qu'ont faict mes predecesseurs : mais tout ainsi qu'ilz ont faict je veux que par mon commandement on die une chanson : & pource que je suis asseuree que telles sont tes chansons comme ont esté tes nouvelles, je veux, afin que doresnavant nous ne soyons plus ennuyees de tes malheurs, que tu en dies celle qui plus te plaira. Philostrate respondit que volontiers le feroit, & sans autre ceremonie commença à chanter ainsi.

Mes pleurs sont signifiante

Qu'à bon droict se deult le cœur
Subiect à autrui fiance.

Lors que premier celle pour qui souspire,
De desespoir m'entra en la pensee,
Tant de vertus en elle vey reluire,
Que j'estimay legier tout le martire
De toy receu Amour, quoy qu'offensee,
En eut esté ma liberté laissee,
Mais maintenant je congnois mon erreur,
Et non sans grand'douleur.

Car moy lassé par l'orde tromperie
De celle-là en qui seul esperoye, l'ay apperceu sa fausse piperie
Lors que sa grace est de moy plus chérie,
Et. lors que plus sans craincte au mal tiroye
De mon ennuy suiuy ou j'aspiroye, l'ay veu qu'elle a receu autrui
valeur,
Me chassant de tel heur.

Dont vint au cœur le regret douloureux
Que porte encor, maudissant l'heure & jour
Que premier vy son visage amoureux

De grand'beauté enrichy & heureux,
Et ce qui plus m'enflambe tout autour
L'esprit mourant en desplaisant autour
Va maudissant aigrement mon malheur,
Foy, espoir & chaleur.

Parquoy tu peux Seigneur, Amour sentir
Quel est mon dueil despourueu de confort : le te dy tel est il sans en
mentir,
Que pour souffrir par moy moindre martir
Inuoque &. quiers une cruelle mort :
Vienne donc tost, &. d'un coup fier & fort
Face finir ma vie & ma fureur
Qui fera moindre ailleur.

Nulle autre voye ou confort me demeure,
Pour de l'ennuy où suis me dessaisir,
Sinon la mort, say doue tant que je meure :
Que dueil je perde, & la vie en mesme heure
Puis qu'à tort vis privee de tout plaisir,
L'ayse qu'elle a de tel amy saisir
Donne luy telle en ma mort : ô Seigneur
De tous les Dieux maieur.

Bien peu me chaut piteuse chansonnette
S'autre que moy n'apprend à te chanter,
Car nul te peut comme moy faire feste,
Mais bien te veux charger de choie honneste,
C'est qu'à Amour te voise presenter,
Pour à luy seul mon piteux cas conter,
Et le priant que luy pour son honneur
Me mette à port meilleur.

Les parolles de ceste chanson demonstroient assez clairement ce que vouloit Philofirate, & plus encor l'auroit paraventure déclaré le regard de la Dame dont il parloit, qu'estoit en la dance, si l'obscurité de la nuict survenue n'eust caché la rougeur qui luy estoit montee au visage : mais apres qu'il eut achevé celle-là, Ion en chanta plusieurs autres jusques à ce que l'heure de s'aller coucher fut venue, parquoy chacun se retira en sa chambre comme il pleut à la Royne.



CINQUIESME JOURNÉE.

La cinquieme journee du decameron, En laquelle on deusse souz le gouvernement de ma-Dame Flammette de ce qu'est advenu heureusement à quelque amoureux apres plusieurs grandes mal-adventures.



E Soleil commençoit desia à se lever, quand madame Flamette incitee du doux chant des oyseaux qui au poinct du jour chantoient gayement sur les petitz arbres, se leva du lict. Et ensemble fit lever toutes les autres Dames, & pareillement les trois jeunes gentilzhommes avec lesquelz elle descendit aux champs, & s'en alla tout le petit pas à l'esbat par une grande plaine, marchant sur la rosee jusques à ce que le Soleil fut un peu haussé, deuifant d'une chose & d'autre, avec sa compagnie : mais sentant que les rays du Soleil se commençoient à eschauffer, elle reprint son

chemin vers le logis, auquel quand ilz furent arrivez, elle fit restaurer le peu de travail qu'on avoit eu avecque vins excellens, & confitures de massepans, puis s'en allerent promener par le jardin, jusques à l'heure de disner, laquelle venue & toute chose appareillée par le maistre d'hostel, apres avoir dict quelque petit mot de chanson, chacun se mit volontiers à table, ainsi pleut à la Royne. Et quand ilz eurent disné avec bon ordre & plaisir, ilz commencerent (pour ne desaccoustumer l'ordre encommencé) quelques petites dances, avec les instrumens & chansons. Apres lesquelles la Royne donna congé à un chacun, jusques à ce que l'heure du dormir fust passee : desquelz les uns s'en allerent dormir : & les autres demourerent à soulas au beau jardin : mais un peu apres que midy fut passé, chacun s'assembla à la mode accoustumee au pres de la belle fontaine, ainsi qu'il pleut à la Royne de commander, laquelle s'estant assise en son siege Royal, & jectant son regard vers Pamphile, luy commanda en fouzriant qu'il commençast à reciter les heureuses nouvelles, lequel tresuolontiers se disposa, & dist ainsi : Plusieurs nouvelles (gracieuses Dames) se presentent en mon entendement, pour donner commencement à une si plaisante journee, comme fera ceste-cy, desquelz il y en a une qui me plaist plus que toutes les autres, par ce que vous pourrez comprendre par elle, non seulement l'heureuse fin, pour laquelle nous commençons nostre journee, mais aussi combien les forces d'amour sont pleines de grand bien, dignes d'estre reverees, & de toute autorité, lesquelles plusieurs sans sçavoir qu'ilz veulent dire, blasment & damnent à grand tort ce que si je ne faux (vous croyant toutes amoureuses) vous devra plaire grandement.



NOUVELLE PREMIERE

*En laquelle est démontré que souventes fois
l'amour faict l'homme sage & vaillant.*

*Chymon devint sage par estre
amoureux, & conquist par force s'amy
Ephigene sur la mer, dont il fut mis en prison a
Rhodes, & un nommé Lysimaque l'en tira hors,
avec lequel il print de rechef
Ephigene & Cassandre au milieu de leurs
nopces, & s'enfuyrent avec elles en Candie, dont
apres les avoir espousees ilz furent rappelez en
leurs maisons.*



L y eut au Royaume de Cypre (comme nous
avons long temps a leu és histoires anciennes des
Cypriens) un gentilhomme nommé Aristippe, qui
fut plus riche en tous biens terriens que nul autre
du pays, & si la fortune ne l'eust faict dolent d'une
chose, il se pouvoit contenter plus que nul autre.
C'est qu'entre ses enfans il avoit un filz qui
surpassoit en grandeur & beauté de corsage, tous les autres jeunes enfans
qu'on eust sceu voir : mais il estoit presque tout fol, & tel qu'il n'en falloit

rien esperer de bon : le nom duquel estoit Gallois : toutesfois pource que jamais pour aucun travail de precepteur, ne pour flaterie ou baterie que luy fist son pere, ou par industrie d'autrui, on ne luy avoit peu mettre en la teste lettres, ne aucune ciuilité, ains avecques une voix grosse & difforme, avoit les gestes & façons de faire beaucoup plus convenables à beste brute que à homme, il estoit appelé d'un chacun comme par mocquerie, Chymon : qui vaut autant à dire en leur langue, comme il faict aussi en la nostre, grosse beste. La perdition de la vie duquel le pere supportoit avec grand ennuy, & desia ayant du tout perdu l'esperance qu'on pouvoit avoir de luy, il commanda (pour n'avoir tousjours devant ses yeux l'occasion de son dueil) qu'il s'en allast à un sien village aux champs, & qu'il demourast là avec ces paysans. Ce qui fut fort agreable à Chymon, par ce que les façons de faire & conditions des grosses gens & ruraux luy plaisoient plus que celles de la ville. Estant doncques Chymon allé au village de son pere, & s'exercitant aux choses appartenantes à rusticité, il advint un jour, passee l'heure de midy, qu'en traversant d'un champ en autre, avecque un baston qu'il portoit sur son col, il entra en un petit bois lequel estoit reputé en ce quartier là pour tresbeau, & pource que c'estoit au mois de May, il estoit tout sueillu. En cheminant par lequel il se trouva (comme fortune le guida) en un preau environné de tresbeaux arbres, en l'un des coins duquel il y avoit une fort belle fontaine, & froide : auprès de laquelle il veid sur l'herbe verte, une tresbelle jeune fille, qui dormoit, vestue d'un tant deslié accoustrement qu'il ne cachoit quasi rien de sa blanche charneure, & estoit seulement couverte depuis la ceinture en bas, d'une cotte picquée, tresblanche & desliee & à ses piedz dormoient pareillement deux femmes, & un sien serviteur. Ayant Chymon apperceu laquelle, il commença incontinent à la regarder tresententivement, estant appuyé sur son baston, sans sonner un seul mot, avec tresgrande admiration : comme si jamais au paravant il n'eust veu forme de femme. Si sentit lors qu'en son dur & rural entendement (auquel jamais au paravant n'estoit peu entrer, ne par doctrine, ne par enseignemens que on luy eust peu faire aucune impression d'honneste ciuilité) s'esveilla un pen fer, qui luy dist en son gros & materiel esprit, que ceste fille estoit la plus belle chose que jamais

vist homme vivant. Et lors il commença à distinguer les parties d'elle, en louant ses cheveux, qu'il estimoit estre d'or, le front, le nez, la bouche, la gorge & les bras, & sur tout son sein, qui commençoit seulement à poindre : tellement que d'homme champestre, il devint soudainement juge de beauté : desirant singulierement en soy-mesmes, de veoir les yeux qu'elle appesantie de fort sommeil, tenoit clos & fermez : & pour les veoir, il eut plusieurs fois volonté de l'esveiller : mais luy semblant plus belle sans comparaison, que toutes les autres femmes qu'il eust jamais veu, il doutoit que ce fust quelque Déesse. Et en cela il avoit encor tant de congnoissance qu'il jugeoit que les choses divines doivent estre plus reverees que les humaines : parquoy il se contenoit, attendant qu'elle s'esveillast de soy-mesmes. Et combien que le tarder luy semblast trop long, toutesfois surprins d'un plaisir non accoustumé il ne pouvoit partir de là. Advint doncques qu'après longue espace de temps, la jeune fille (qui avoit nom Ephigene) s'esveilla premier que personne des siens : & ayant levé la teste, & ouvert les yeux, veid Chymon tout au devant d'elle, appuyé sur son baston, dont elle se esmerveilla fort, & luy dist, Chymon que vas tu cherchant à ceste heure par ce bois. Chymon (qui tant par sa contenance que par sa lourderie, & aussi par sa noblesse & richesse de son pere, estoit quasi congneu de tous ceux du pays) ne respondit aucune chose aux parolles d'Ephigene. Mais tout aussi tost qu'il veid ses yeux ouvers, il commença à les regarder fermement, luy estant advis en soymesmes que d'iceux partoît une douceur qui le remplissoit d'un plaisir, non encor jamais esprouvé par luy. Ce que voyant la jeune fille, elle commença à avoir peur que ce regard ainsi ferme, n'incitast sa rusticité à deshonneur : parquoy ayant appelé ses femmes, & s'estant levee debout, elle luy dist : Chymon à Dieu te command. A qui Chymon respondit lors : le m'en yray avec toy. Et combien que la jeune fille refusast qu'il l'accompaignast, ayant tousjours peur de luy, elle ne sceut toutesfois jamais tant faire qu'il abandonnast sa compagnie jusques à tant qu'il l'eust conduite à sa maison : & de là il s'en alla à celle de son pere, disant qu'il ne vouloit plus pour chose que ce fust retourner au village. Et combien que le pere en fust fort marry, & pareillement ses parens, toutesfois ilz le laisserent à la fin au logis, attendans de voir quelle

occasion estoit celle qui luy avoit faict changer d'avis. Estant doncques entré à Chymon jusques au cœur (où jamais aucune doctrine n'estoit peu entrer) une fagette d'amour pour la beauté d'Ephigene, il fit esmerveiller en peu de temps (paruenant d'un penser en autre son pere & ses parens, & tous ceux qui le cognoissoient :) car il requist premierement à son pere qu'il le fist habiller & mettre en ordre de mesmes ses autres freres : ce que le pere fit tresuolontiers : en apres frequentant avec les honnestes jeunes hommes, voyant les façons de faire propres à gentilzhommes, mesmement à ceux qui estoient amoureux, il apprint au commencement, & en bien peu de temps (avec grand estonnement d'un chacun) non seulement les premieres lettres, mais aussi devint tresscavant entre les scavans en philosophie : & apres cela, estant l'amour qu'il portoit à Ephigene occasion de tout cecy, il ne changea pas tant seulement sa voix grosse & rustique en douce & consonante, mais devint musicien parfaict, & bon joueur d'instrumens : encores devint il tresexpert à bien piquer & voltiger cheuaux : & robuste en tous exercices de guerre, tant par mer que par terre, & pour le faire court (afin que je ne m'amuse à raconter toutes les particularitez de ses vertus) jamais la quatriesme annee depuis qu'il devint amoureux, ne fut accomplie qu'il ne se fist congnoistre pour le plus honneste, le mieux conditionné & ayant plus de vertus & graces particulieres que nul autre gentilhomme qui fust en tout le royaume de Cypre. Que dirons nous doncques, mes gracieuses Dames de Chymon ? Certes autre chose sinon que les vertus humaines du Ciel infuses dedans son gentil cœur, estoient par envieuse fortune liees & enfermees de tresforts liens en quelque petit coing de son cœur, lesquelz furent tous brisez & dessirez par Amour, comme trop plus puissant Seigneur que fortune, lequel comme excitateur des espritz endormis poussa de toute sa force icelles vertus hors des cruelles tenebres, où elles estoient offusquees, & les mit en claire lumiere : monstrant apertement de quel lieu il tire les espritz subiectz à soy, & où il les conduit avec ses traictz, Combien doncques que Chymon en aymant Ephigene se souruoyast en aucunes choses, toutesfois Aristippe son pere considerant qu'Amour l'avoit faict de mouton retourner homme, non seulement le supportoit patiemment,

mais aussi il luy suadoit de faire en cecy ce qui luy viendroit plus à plaisir : toutesfois Chymon (qui refusoit d'estre nommé Gallois, se souvenant qu'il avoit esté nommé Chymon par Ephigene) desirant mettre une fin honneste à son desir, fit plusieurs fois prier Chipsee pere d'Ephigene qu'il luy pleust de la luy donner en mariage. A quoy Chipsee respondit tousjours qu'il l'avoit promise à un gentilhomme Rhodien nommé Pasimonde, auquel il ne vouloit faillir de promesse. Parquoy estant venu le temps qui avoit esté accordé pour les nopces d'Ephigene, & que le mary l'avoit envoyé querir, Chymon dist en soy-mesmes, il est temps maintenant que je te monstre (ô mamye) combien je t'ayme : je suis devenu homme pour toy : mais si je te puis avoir une fois, je ne fais doute que je ne deuienne plus glorieux que tous les Dieux vivans, & pour certain je t'auray, ou je mourray en la peine. Cecy dict, il pria certains jeunes gentilzhommes qui estoient ses amys, & fit armer secrettement (sans que personne en sceust rien) un vaisseau avec toutes choses necessaires pour faire la guerre nauale, puis se mit en mer attendant le vaisseau sur lequel s'amyne Ephigene devoit estre menee à Rhodes à son mary, laquelle apres plusieurs honneurs qui furent faictz par le pere d'elle aux parens du mary, entra avecques eux en mer : puis dresserent la prouë vers Rhodes, & s'en allerent leur voye : Chymon qui ne dormoit pas, les atteignit le jour ensuyuant avecque son vaisseau, & estant sur la prouë d'iceluy, il cria à haute voix à ceux qui estoient sur le vaisseau d'Ephigene : Demourez. abaissez les voyles : ou vous deliberez d'estre prins & submergez en mer. Les ennemis de Chymon avoient les armes toutes tirees sur le tillac, & se preparoient pour se deffendre, pourquoy Chymon après les parolles dictes ayant prins un harpic de fer le jecta de grande force sur la poupe des Rhodiens qui gaignoient pays vistement, & la joignit par force à la prouë de son vaisseau, & fier comme un Lyon, sans attendre qu'il fust suiuy d'aucun des siens, faillit sur la nef des Rhodiens comme s'il n'eust faict conte d'eux tous, & esguillonné d'amour, se jecta l'espee au poing avec une force esmerveillable entre les ennemis, & frappant ores l'un, & tantost l'autre, les abbatoit comme brebis. Ce que voyant les Rhodiens & jectant les armes en terre, quasi tous d'une voix se rendirent ses prisonniers, ausquelz Chymon dist : Mes amys le desir

de gagner butin ne hayne que j'aye contre vous autres ne m'ont faict partir de Cypre, pour vous venir assaillir en mer les armes au poing : mais ce qui m'a meu m'est tresgrande chose, si je puis dire que je l'aye conquise par armes, & à vous aysee à la me donner avec paix. C'est que je demande Ephigene, que j'ayme sur toute autre chose, n'ayant peu avoir laquelle de son pere comme amy & en mariage. Amour m'a contraint de la conquerir de vous autres comme ennemy, & avec les armes en main. A ceste cause je delibere de luy estre ce que luy devoit estre vostre Pasimonde : pource donnez la moy & vous en allez en la bonne heure. Les jeunes gens plus contraints de force que de liberalité baillerent avec les larmes aux yeux, Ephigene à Chymon. Lequel voyant qu'elle ploroit, luy dist : Noble dame, ne te desconforte point, je suis ton Chymon : qui ay plus merité de t'avoir pour la longue amitié que je t'ay portee, que n'a Pasimonde : à qui tu n'as seulement esté que promise : puis la fit monter sur sa nef : & s'en retourna vers ses compagnons, sans prendre ne toucher aucune chose des Rhodiens, & les en laissa aller. Estant ainsi content Chymon plus que nul autre de la conquete d'une si chere proye, apres qu'il eust consommé quelque peu de temps pour rappaiser Ephigene qui pleuroit, il avisa avec ses compagnons qui ne seroit bon de s'en retourner pour lors en Cypre, parquoy tous d'une mesme deliberation dresserent la prouë de leur nef vers Candie, là où chacun & mesmement Chymon pensa que tant pour les anciennes & nouvelles parentez, comme pour les grandes amytiez qu'il y avoit, ilz pourroient demourer seurement avec Ephigene. Mais fortune laquelle avoit donné à Chymon avec grande joye la conquete de la belle dame, changea soudainement (comme inconstante) en triste & amer pleur, la joye inestimable du jeune amant par ce qu'il n'y avoit point encores quatre heures complettes depuis le congé donné par Chymon aux Rhodiens : que survenant la nuict, laquelle (estant avec s'amy) il esperoit devoir estre la plus heureuse que nul autre qu'il eust jamais sentie, il se leva un temps tresdivers & plein d'orage qui remplit le ciel de nuees, & la mer de vents tempestueux, dont il n'y avoit personne qui sceust veoir ce qu'il devoit faire, ne où se mettre : ne encor qui se peust tenir fus la nef pour faire quelque devoir. Combien cecy estoit desplaisant à Chymon il ne faut

point demander : car il luy sembloit que les dieux luy eussent ottroyé son desir afin que le mourir luy suit plus ennuyeux, duquel sans iceluy desir il ne s'en seroit gueres soucié au paravant. Ses compagnons estoient pareillement tous dolens mais sur tout Ephigene, qui ne cessoit de plorer & se tourmenter merueilleusement, ayant peur de chacune vague qui donnoit contre la nef, & en ces doleances elle maudissoit tant qu'elle pouvoit l'amour de Chymon, & blasmoit grandement sa hardiesse, affermant que telle fortune de tempeste n'estoit venue d'autre chose, sinon pource que les dieux ne vouloient pas que luy, qui la vouloit avoir pour femme contre leur volonté, peust jouyr de son desir presumptueux : ains que la voyant premierement mourir il mourut apres miserablement. Et avec telles & semblables lamentations, & encor plus grandes ne sçachans les mariniers que faire, & devenant à toute heure le vent plus fort, arriverent (sans sçavoir où ilz estoient) tout au pres de l'Isle de Rhodes, & ne congnoissans encores en estre si pres comme ilz estoient, se parforcerent tant qu'ilz peurent, pour leurs personnes de prendre terre en celle Isle, s'il estoit possible. A quoy fortune leur fut favorable, & les poussa en un petit goulphe de mer, auquel un bien peu au paravant les Rhodiens, à qui Chymon avoit osté Ephigene, estoient arrivez avec leur nef : & ne s'apperceurent oncques d'estre entrez en icelle Isle, jusques à ce que se levant l'aube du jour (qui leur rendit le ciel un peu plus clair) ils se veirent à un traict d'arc ou enuiron, pres de la nef que ils avoient laissee le jour de devant, dequoy estant Chymon dolent outre mesure, craignant ce qui luy avint, il commanda qu'on s'efforçast tant qu'on pourroit de sortir de là, & que fortune les transportast après, où il luy plairoit : car ils ne pouvoient estre en pire lieu que là. Parquoy on fit tresgrand effort d'en sortir, mais on perdit temps, car le vent qui estoit trespuissant, pousoit au contraire : tellement qu'ilz ne seurent oncques non seulement sortir de ce petit goulphe : mais voulussent ilz, ou non, le vent les jetta en terre : là où aussi tost qu'ilz furent abordez, ilz furent recogneus des mariniers Rhodiens qui estoient descendus de leur nef, desquelz il y en eut quelqu'un qui courut soudainement à un petit village prochain de là, où les gentilzhommes Rhodiens estoient allez, & leur conta comment Chymon estoit là arrivé

comme eux par fortune de mer, & Ephigene avec luy sur la nef : dont eux tresjoyeux d'une telle nouvelle, prindrent plusieurs hommes dudit village, & s'en coururent incontinent à la mer : où ilz empoignerent Chymon, qui estoit desia descendu en terre avec tous ses gens, en deliberation de s'enfuyr en quelque forest prochaine de là, avec toute sa compagnie, & pareillement Ephigene. Et furent tous emmenez audict village, & de là à Rhodes. Là où quand ilz furent arrivez, Pasimonde le mary (qui desia en avoit ouy les nouvelles) s'en alla sur l'heure plaindre au Senat, lequel ordonna à un gentilhomme Rhodien nommé Lisimacque, qui celle annee tenoit le souverain magistrat des Rhodiens, d'aller incontinent bien armé, & accompagné prendre Chymon & sa compagnie : & les mener tous en prison, ce qui fut fait. Et en telle maniere le malheureux amoureux Chymon perdit s'amy qu'il avoit gaignee peu de temps au paravant, sans avoir eu autre chose d'elle que quelque pauvre baiser. Quand à Ephigene elle fut receüe de plusieurs gentilzhommes & femmes de Rhodes, & reconfortee, tant du dueil qu'elle avoit eu de sa prinse que de l'ennuy & peine du tourment de la mer : & demoura chez icelles gentilzfemmes jusques au jour determiné pour faire les nopces : toutesfois la vie fut fauvee à Chymon & à ses compagnons : à la requeste des jeunes gentilzhommes Rodiens, ausquelz Chymon l'avoit sauvee le jour precedent. Et combien que Pasimonde sollicitast tant de les faire mourir, ilz furent seulement condamnez à prison perpetuelle, en laquelle, (comme on peut croire) ilz demouroient tristes & dolents, & sans esperance de jamais en sortir. Mais ce pendant que Pasimonde sollicitoit tant qu'il pouvoit les preparatiss des prochaines nopces, la fortune se repentant quasi de la soudaine injure faicte à Chymon, mit en avant un nouvel accident pour son salut. Ce fut que Pafimonde avoit un frere moindre d'aage que luy, mais non de vertu, qui se nommoit Hormisde, lequel avoit esté longuement en parolles de prendre à femme une belle jeune gentillefemme de Rhodes nommee Cassandre, laquelle Lisimacque aymoient grandement, & s'estoit le mariage plusieurs fois interrompu par divers accidens. Or voyant Pafimonde qu'il avoit à celebrer ses nopces avec une tresgrande chere, il pen sa que ce seroit tresbien fait si en ceste mesme feste, & pour ne rentrer

plus en despenche de faire festins, il pouvoit faire que son frere Hormisde espousast Cassandre : au moyen dequoy il remit les propos sus, avec les parens de la fille & le conduisit à effect, & conclurent ensemble, que le mesme jour que Pafimonde espouseroit sa femme, Hormisde espouseroit pareillement la sienne. Ce qu'attendant Lisimaque, il en fut desplaisant outre mesure, par ce qu'il se voyoit indubitablement privé de l'esperance qu'il avoit d'espouser Cassandre si Hormisde la prenoit : toutesfois comme sage qu'il estoit il dissimuloit son ennemy, & commença à penser par quel moyen il pourroit empescher que cecy ne vint à effect, mais il n'en veit point de possible, sinon de la ravir. Ce qu'il luy sembla aisé à faire pour l'office qu'il avoit, mais aussi il le reputoit plus deshonneste que s'il ne l'eust point eu. Ce nonobstant apres longue deliberation, l'honneur ceda à la mort : & conclud en son entendement de la ravir quoy qu'il en deust avenir. Et pensant à la compagnie qu'il luy seroit necessaire pour le faire, & à l'ordre qu'il auroit à tenir, il se va souvenir de Chymon qu'il tenoit prisonnier avec ces compagnons, & imagina qu'il ne sauroit avoir un meilleur ne plus fidelle compagnon en ceste affaire que Chymon. Parquoy la nuict ensuyuant il le fait secrettement venir en sa chambre : & luy commença à parler de ceste maniere, Chymon tout ainsi comme les dieux donnent liberallement, & en grande abondance les choses aux hommes, tout ainsi scavent ilz tressagement esprouver leur vertu, & ceux qu'il trouvent fermes & constants à tous les accidens qui peuvent survenir, ilz les sont dignes (comme vaillans) de plus grans merites : or ont ilz voulu avoir plus certaine esperance de ta vertu, que de celle que tu eusses peu monstrar sans sortir de la maison de ton pere : lequel je cognoy tresabondant en richesses : car ilz t'ont premierement r'amené (comme j'ay entendu) moyennent les poygnantes sollicitudes d'amour, d'animal incensé à devenir homme, apres par une dure fortune, & presentement par une prison ennuyeuse, ilz veulent veoir si ton courage se change point de ce qu'il estoit nagueres : quand tu fuz (par bien peu de temps) content de la proye que tu avois gaignee : parquoy si le courage t'est tel qu'il a esté, les dieux ne te donnerent oncques aucune chose si agreable comme sera celle qu'ilz preparent te donner maintenant : laquelle (afin que tu reprenes tes forces accoustumees, & que

tu deuïennes courageux) je delibere de te declarer. C'est que Pafimonde joyeux de ton malheur, & diligent procureur de ta mort, se haste tant qu'il peut de celebrer les nopces de t'amie, afin qu'en icelle il jouysse de la proye que fortune, quand elle t'a voulu rire t'avoit premierement donnee : & soudainement quand elle s'est vouluë monstrier courroucee, t'a ostee. Or combien il t'en doit desplaire (au moins si tu aymes ainsi comme je croy) je le cognoy par moy-mesmes, à qui Hormisde son frere prepare faire pareille injure en un mesme jour m'ostant Cassandre que j'ayme sur toute autre chose. Et pour euitier une telle injure, & un si grand ennuy, je ne voy point que fortune nous ait laissé autre voye ouverte, sinon la vertu de nos courages : & la force de nos mains dextres : esquelles il nous convient avoir les armes : & nous faire faire voye à toy au deuxième ravissement, & à moy au premier de nos deux amies. Parquoy si tu as grand desir de recouvrer, je ne vueil seulement ta liberté (car je croy que tu t'en soucies peu sans t'amye) mais t'amye aussi, & que tu me vueille suyure à mon entreprise, les dieux te l'ont mise entre les mains. Ces parolles firent revenir tout le cœur à Chymon : & sans trop prendre de despit pour faire la responce, il dist : Lisimacque tu ne saurois avoir en cest affaire un plus fort ne plus fidelle compaignon que moy : aumoins s'il m'en doit avenir ce que tu me dis : & par ainsi commande moy ce qu'il te semblera que je devray faire, & tu verras que l'executeray courageusement. A qui Lisimacque dist : D'aujourd'huy en trois jours les nouvelles mariees doyvent faire leurs nopces en la maison de leurs maris : en laquelle toy & tes compaignons & moy (avec quelques uns des miens en qui je me fie fort) entrerons quand la nuict fera venue, & les ayans prinses au milieu du festin nous les menerons en une nef que j'ay desia fait aprester secrettement : & tuerons tous ceux qui presumeront de nous empescher. Cest ordre pleut grandement à Chymon, qui demoura en prison sans en dire mot à personne des siens jusques au temps limité. Quand le jour des nopces fut venu, le triumphe fut grand & magnifique, & n'y eut coing en la maison des deux freres qui ne fust remply de joye. Lisimacque apres avoir donné ordre à tout ce qui estoit necessaire, & qu'il veit son heure venue separa en trois parties Chymon & ses compaignons, & pareillement ses amis : tous armez sous

leurs habillemens, les ayans premierement animez par plusieurs parolles à son entreprinse, dont il envoya une partie secrettement au port afin que personne ne les eust peu empescher de gagner le navire quand il en seroit besoin : & s'en venant avec les deux autres parties à la maison de Pafimonde il en laissa une à la porte à ce que personne de ceux qui estoient dedans ne les peust enfermer ou empescher qu'ilz ne sortissent : & monta avec Chymon & le demourant de leur compagnie en haut par l'escalier : puis quand ilz furent entrez en la salle, où les nouvelles espousees avec plusieurs autres dames s'estoient desia assises par ordre pour souper, ilz s'avancerent & jetterent les tables par terre prenant chacun s'amy, lesquelles ilz mirent entre les mains de leurs compagnons : & commanderent qu'on les menast sur l'heure à la nef qui estoit preparee. Les mariees commencerent à plorer & crier, aussi firent les autres femmes & les feruiteurs : dont toute la maison fut soudainement remplie de bruit & de criz mais Chymon, & Lisimacque avec leurs compagnons ayans defgaigné leurs espees, se firent faire sans contradiction place par un chacun : & vindrent à gagner l'escalier : & comme ilz descendaient, Pasimonde se trouva au devant d'eux, qui couroit, avec un gros baston en la main, veoir quel bruit c'estoit, lequel fut frappé si courageusement de Chymon sur la teste qu'il la luy fendit à moitié & le fit tomber mort à ses piedz : au secours duquel courant Hormesde son frere, il fut pareillement tué d'un des coups de Chymon : & quelques autres qui se voulurent aprocher des compagnons de Lisimacque & de Chymon furent par eux blecez & repoussez. Laissans donques la maison pleine de sang, de bruit, de pleurs & de tristesse, ilz se ferrerent ensemble, & sans aucun empeschement s'en vindrent avec leurs proye à la nef, sur laquelle ayans mis les deux dames, & estant eux & leurs compagnons entrez dedans, voyans que le rivage de la mer estait desia plein de gens armez qui venoient à la recousse des dames ilz donnerent des rames en l'eau & s'en allerent soyeusement faire leurs affaires en Candie. Là où estans arrivez ilz furent les biens receuz de plusieurs leurs amys & parens, & apres avoir espousé leurs amies & fait grande chere, ilz jouyrent à leur plaisir de leur proye. Pour raison dequoy il y eut par un longs temps apres de grans troubles en

Cypres & en Rhodes. A la fin par le moyen des parens & amys tant d'un costé que d'autre qui s'en empescherent, on trouva moyen qu'après quelque bannissement, Chymon s'en retourna soyeusement avec Ephigene en Cypre, & Lisimacque pareillement avec Cassandre à Rhodes, vivans chacun en son pays avec s'amie longuement, & en grand contentement.



NOUVELLE DEUXIESME.

*Pour denoter la fermeté d'un uray amour,
& comment fortune abasse quelque fois les
hommes pour en fin les relever à plus haut estat*

*Confiance aymant Martuccio Gomito, oyant qu'il
estoit mort, se meit seule par désespoir en une
barque qui fut transportee du vent à Suse en
Barbarie & de là s'en alla à Tunes, où elle le
trouva encores vivant, auquel elle fie
descouvrit, & luy estant en grande autorité du
conseil privé du Roy espousa ladite
Confiance, & s'en retourna riche avec elle en
l'Isle de Lipare.*



OYANT la Royne que la nouvneuvelle de Pamphile estoit achevee, laquelle elle loua grandement, elle commanda à ma-dame Emilie qu'elle fuyüst à dire la sienne, laquelle commença ainsi. Chacun le doit à bon droit delecter des choses ausquelles on voit suyure la recompense selon les affections, & pource que aymer merite au long aller plustost plaisir qu'affection, je obeirey à la Royne avec trop plus grand

plaisir en parlant de la presente matiere, que je ne fey hier au Roy en parlant de la precedente.

Vous devez savoir (mes delicates dames) qu'il y a aupres de Sicile une petite Isle qu'on appelle Lipare¹ : en laquelle n'agueres y eut une bien belle jeune fille nommee Constance, nee de fort honnestes gens, d'icelle mesme Isle : de laquelle fille devint amoureux un jeune homme de ladite Isle, qui avoit nom Martuccio Gomito fort gracieux bien conditioné, & favant en son art : laquelle fille s'embrasa semblablement de luy de si bonne forte qu'elle n'avoit nul bien, sinon quand elle le voioit. Et desirant Martuccio de l'avoir en mariage, il la fit demander à son pere : lequel respondit qu'il estoit trop pauvre : & que pour cela il ne la luy donneroit point. Martuccio tres depit de se voir refusé par pauvreté : arma un petit vaisseau avec certains ses amis & parens, & fit ferment de ne retourner jamais à Lipare qu'il ne fust riche. Parquoy partant de là, il commença en faisant le mestier de corfaire à costoyer la Barbarie : en pillant & defrobant tout ce qu'il trouvoit moins fort que soy : en quoy fortune luy fut fort favorable, s'il eust sceu bien conduire son bon heur : mais ne se contentant luy & ses compagnons d'estre devenuz en peu de temps fort riches, il avint que cerchans de l'estre davantage, ilz furent tous pris par certains vaisseaux de Sarrazins : & tout ce qu'ilz avoient pillé apres s'estre toutesfois defendus longuement, encor y en eut il la plus grand part de tuez par lesditz Sarrazins. Lesquelz apres qu'ilz eurent mis à sons son vaisseau, le menerent à Tuneses², où il fut mis en prison, & gardé en grande misere. La nouv nouuelle vint à Lipare, non pas d'un seul, mais de plusieurs, que tous ceux qui estoient partis fus le petit vaisseau avec Martuccio avoient esté noyez. Quoy oyant la jeune fille (qui avoit esté desplaisante outre mesure de son partement) plora longuement avec les autres : & delibera en soy-mesmes de ne vouloir plus vivre : toutefois ne pouvant souffrir son cœur de se tuer de soymesme par quelque violence, elle pensa de donner nouvelle necessité à sa mort : parquoy sortant un jour secrettement de la maison de son pere, & s'en allant au port, elle trouva de fortune une petite barque de pescheurs separee quelque peu des autres navires, laquelle (pource que les maistres d'icelles n'en faisoient que de descendre à ceste heure là) elle trouva fournie de

mast, de voile, & de rames dont elle entra incontinent dedans : & se jettant avec les rames quelque peu avant en mer, fachant un petit naviguer (comme savent generally toutes les femmes de ceste Isle) elle fit voile, & meit à bas les rames & le timon : & s'abandonna du tout à la puissance du vent : imaginant qu'il devoit avenir par necessité : ou que le vent renverseroit la barque non chargée & sans gouverneur : ou qu'il la feroit fraper contre quelque rocher & la romproit : au moyen dequoy elle ne sauroit eschaper, quand bien elle voudroit : ains faudroit necessairement qu'elle se noyast. Et en ceste deliberation elle s'envelopa la teste en un manteau, & s'en alla coucher en plorant au sonds de la barque : mais il en avint autrement qu'elle n'avoit pensé : par ce que le vent de bise tiroit & estoit lors fort doux sans qu'il fist quasi point de mer : si conduisit la barque de forte qu'il la porta depuis la nuict qu'elle estoit montée dessus jusques au lendemain sur le vespre, bien cent mile au dessus de Thunes : en une plage prochaine d'une ville appelée Suse³ La jeune fille ne sentoit point si elle estoit en terre ou en mer, comme celle qui pour aucun accident n'avoit levé la teste n'y n'entendoit la lever jamais. Or y avoit-il de fortune, lors que la barque frapa sur la rive, une pauvre femmette à la marine qui ostoit du Soleil les filetz de ses Pescheurs, laquelle voyant la barque s'esmerveilla fort de ce qu'on l'avoit laissée à plaine voile donner en terre : & pensant que les pescheurs dormiffent en icelle, elle alla dedans où elle ne veit personne que ceste jeune fille qu'elle apella par plusieurs fois par ce que elle dormoit fort : à la fin elle l'esveilla. Et cognoissant à son habit qu'elle estoit Chrestienne, luy demanda en parlant latin, comment, il estoit possible qu'elle fust arrivée là ainsi seulette en ceste barque. La jeune fille oyant le langage latin, doubta que quelque autre vent l'eust ramenee par adventure à Lipare : & se levant soudainement, elle regarda tout autour d'elle : mais ne cognoissant le païs, & se voyant en terre, elle demanda à la bonne femme où elle estoit. Qui luy respondit : Ma fille tu es pres de Suse en Barbarie. Ce qu'oyant la fille dolente de ce que Dieu ne luy avoit voulu envoyer la mort craignant de recevoir quelque deshonneur : & ne fachant que faire, s'asseit au pied de sa barque, & commença à plorer. La bonne femme voyant cecy en eut pitié : & la pria tant quelle la mena en sa petite cahute de maison, où elle la

flata si bien qu'elle luy dist comment elle estoit arrivee là. Parquoy cognoissant la bonne femme qu'elle estoit encor à jeun, luy donna de son pain dur avec quelque poisson, & de l'eau : & la pria tant qu'elle mangea un peu. Constance luy demanda apres (voyant qu'elle parloit ainsi latin) qui elle estoit. A qui la vieille dist qu'elle estoit de Trapani⁴, & se nommoit Chereprise qui servoit en ce païs certains pescheurs chrelliens. La jeune fille (combien qu'elle fust grandement dolente) si est-ce qu'oyant nommer Chereprise, print en soymesmes bonne augure d'avoir ouy ce nom sans savoir pourtant qu'elle occasion la mouvoit à cecy, & commença à esperer sans savoir quoy : & à cesser quelque peu de desirer la mort comme elle faisoit au paravant : & sans luy declarer autrement qu'elle estoit, ne de quel païs, pria cherement la bonne femme que pour l'amour de Dieu elle eust pitié de sa jeunesse : & qu'elle luy donnast quelque conseil, par lequel elle peust euter qu'il ne luy suit fait injure. Chereprise oyant ceste-cy, comme bonne femme qu'elle estoit, la laissa en sa cahnette, & s'en alla soudainement ferrer ses filiez, puis s'en retourna à elle, & apres l'avoir couverte & toute enelopee de son manteau mesme, la mena à Suse quand & soy, où quand elles furent arrivees, la bonne femme luy dist : Confiance je te meneray en la maison d'une tresbonne dame Sarrazine : à laquelle je say bien souvent service en ce qu'elle me commande : elle est femme ancienne & charitable : je te recommanderay à elle le plus que je pourray, & suis trescertaine qu'elle te receura volontiers, & te traitera comme si tu estois sa fille : aussi de ton costé, quand tu feras avec elle, tu te parforceras tant qu'il te fera possible, en la servant bien, d'acquérir sa grace jusques a tant que nostre Seigneur t'envoye meilleure fortune, & comme elle le dist, ainsi le fit elle. La Dame qui estoit desia vieille, apres qu'elle eut ouy Chereprise, regarda la jeune fille au visage, & commença à plorer : & la prenant luy baisa le front, & apres la mena par la main en la maison où elle demouroit avec quelques autres femmes sans aucun homme, qui toutes besongnoient de leurs mains en diverses choses de soye, de cuir, & de palmes, & plusieurs autres ouvrages : desquelz Constance en peu de jours en aprint quelqu'un, & commença à besongner avec elles : & vint tant en la bonne grace & amour de la bonne dame & de toutes les autres que

c'estoit merueilles : encor aprint elle en peu de temps par les enseignemens d'elles leur langage. Demourant donc la jeune fille à Suse, qui avoit esté desia ploreë pour perdue & morte en la maison de son pere, il advint qu'estant Roy de Thunes un qui se nommoit Mariabdele⁵ : il y eut un jeune seigneur de grand lignage & fort puissant : lequel estoit en Grenade, qui disoit que le Royaume de Thunes luy appartenoit : & pour ceste cause il assembla une puissante armee, & s'en vint assaillir le Roy pour l'en chasser. Lesquelles choses venues aux oreilles de Martuccio Gomito, qui favoit fort bien parler la Langue Barbaresque, & oyant dire que le Roy faisoit un merueilleux effort pour sa defense, il dist à un de ceux qui gardoient luy & ses compagnons. Si je pouvois parler au Roy, je me fais bien fort que je luy donnerois conseil par lequel il auroit bien tost gagné la bataille. La garde dist ces parolles à son maistre : lequel les alla incontinent rapporter au Roy, qui fut cause que le Roy commanda qu'on luy amenast Martuccio : & luy demanda quel conseil estoit le sien : lequel luy respondit ainsi : Sire, si au temps que j'ay frequenté vos païs, j'ay bien prins garde à la façon de faire que vous tenez en voz batailles, il me semble que vous les faites plus avec archers qu'avec autres gens : & par-ainsi s'il estoit possible de trouver le moyen que les fleches saillissent à voz ennemis, & que les vostres en eussent en abondance. je pense que vous gagnerez la bataille. A qui le Roy dist : Sans doute si cecy se pouvoit faire, je penserois bien estre vainqueur. Lors Martuccio luy dist : Sire, si vous voulez, il se pourra faire, & oyez comment : Il faut que vous faciez faire les cordes des arcs de voz Archers plus deliees que celles dont on a accoustumé d'user : & apres il faut faire les flesches de forte que les coches ne puissent servir sinon à ces cordes deliees : mais il faut que cecy soit fait si secrettement que vostre ennemy ne le fache : car il y pouruoiroit : Et la raison pourquoy je le dy est, qu'après que les Archers de vostre ennemy auront, tiré toutes leurs flesches, & les vostres les leurs, vous devez entendre qu'il faudra par necessité, que voz ennemis ramassent les flesches qu'on leur aura tiré, pour retirer contre les vostres, tant que la bataille durera : & autant en feront les vostres, des leurs : mais voz ennemis feront bien trompez : car ilz ne se pourront servir de celles de voz gens, d'autant que les petites coches ne

receurent point les grosses cordes : ce qui adviendra tout au contraires aux vostres, de celles de voz ennemis. Parce que la corde deliee receura tresbien la flesche qui aura la coche grande, & par ainsi les vostres en auront tresgrand'habondance, & les autres necessité. Ce conseil pleust grandement au Roy, comme fage prince qu'il estoit, & le fuyuant entierement il trouva par cela qu'il avoit vaincu son ennemy, dont Martuccio vint grandement en sa grace, & par consequent riche, & en grande autorité. Le bruit de toutes ces choses courut par tout le païs, tellement qu'il vint jusques aux oreilles de Confiance que Martuccio Gomito (qu'elle avoit des long temps pensé mort) estoit en vie. Parquoy l'amour qu'elle luy portoit, qui estoit desia presque estainte dedans son cœur, se r'aluma avec soudaine flamme, augmentant laquelle, elle refuscita l'esperance du tout morte. Parquoy elle conta tout son affaire à la bonne dame avec qui elle demouroit, & luy dist qu'elle desiroit fort d'aller à Thunes, à fin de saouler les yeux de ce dont les aureilles les avoient par leur ouye faitz desireux. La bonne dame loua grandement son desir, & comme si elle eust esté sa mere, se meit avec elle sur une barque, & s'en alla à Thunes, où elle fut receuë, & Confiance pareillement fort honorablement en la maison d'une sienne parente. Et ayant mené avec soy Chereprise, elle l'envoya voir quelles nouvelles elle pourroit trouver de Martuccio. Laquelle apres avoir entendu qu'il estoit en vie, & en grande autorité, luy en vint faire le raport. Lors la bonne gentilfemme voulant estre celle qui avertiroit Martuccio que s'amie Confiance estoit venue jusques là pour le trouver : s'en alla un jour au lieu où il estoit, & luy dist. Martuccio, il est arrivé en ma mai son un tien serviteur qui vient de Lipare qui voudrait bien parler secrettement à toy : & pour ne m'en fier à autruy moymesmes (comme il m'en a prié) te le suis bien voulu venir dire. Martuccio la remercia : & s'en alla apres elle en sa mai son. Quand la jeune fille le vit il ne s'en faut gueres qu'elle ne mourut de joye, & ne se pouvant contenir, luy fauna soudainement au col, les bras ouvers en l'embrassant : & pour la compassion des malheurs qu'elle avoit euz & aussi pour la presente joye (sans pouvoir dire un seul mot) commença à plorer chaudement. Martuccio voyant s'amie s'en esmerveilla grandement, & fut quelque peu sans savoir que dire, puis en

souspirant dist : Helas m'amie Conltance, és tu maintenant en vie ? Il y a desia long temps que j'oy dire que tu estois perdue, ne jamais depuis on n'a ouy nouvelles de toy en nostre maison. Et, cecy dict, en plorant tendrement il l'embrassa & la baisa. Constance luy conta toutes ses fortunes, & l'honneur qu'elle avoit receu de la gentil-femme avec qui elle avoit demouré. Et apres plusieurs devis qu'ilz eurent ensemble, Martuccio se partit d'avec elle, & s'en alla devers le Roy son maistre, à qui il conta tout. C'est à savoir toutes ses fortunes & celles de s'amie, disant outre qu'il deliberoit, avec sa permission toutesfois de l'espouser selon nostre loy. Le Roy s'esmerveilla fort de toutes ces choses, & ayant fait venir la fille, & entendu d'elle qu'il estoit ainsi comme Martuccio le luy avoit conté, il dist. En bonne soy m'amie tu l'as bien merité pour mary. Parquoy apres qu'il eut fait apporter de tresgrans & riches presens, il luy en donna une partie, & l'autre à Martuccio leur donnant congé de faire entr'eux ce qui plus leur seroit agreable. Martuccio fit grand honneur à la gentilfemme avec qui Constance avoit demouré, & l'ayant remerciee de ce qu'elle avoit fait pour elle, & luy fit des presens convenables à elle, puis quand il eut prins congé, non sans les larmes de Constance, la commanda à Dieu. Et depuis avec le congé du Roy, ilz monterent sur une petite barque, & Chereprise avec eux, & ayant bon vent retournerent à Lipare, où la chere fut si grande, qu'on ne la pourroit jamais dire. Et lors Martuccio l'espousa qui fit de belles & grandes nopces, jouyssans par apres ensemblément de leur amour en paix & en repos.

NOUVELLE TROISIÈME.

*Qui monstres encores les puissances de fortune
& d'amour.*

*Pierre Boccamasse s'ensuyant avec une fille
qu'il aymoît, nommee Angeline rencontra des
brigans en chemin, dont la fille s'enfuit par une
forest, d'où elle fut menee en un chateau
& Pierre prins par les brigans, des mains
desquelz il échappa depuis, & apres arriva par
accident audit chateau où estoit Angeline, qu'il
espousa : & puis s'en retournerent ensemble à
Rome.*



L, n'y eut personne en la compagnie qui ne
louast la nouvelle de ma-Dame
Emilie, & cognoissant la Royne qu'elle estoit
achevee se tourna vers ma-Dame Elisse, & luy
commanda qu'elle continuast Laquelle desirant
d'ob beir commença ainsi : Gracieuses Dames il
me vient de souvenir d'une mauvaise nuit
qu'eurent deux jeunes personnes encore peu discrettes : mais pource

qu'après ilz eurent plusieurs plaisantes journées, je suis contente puis qu'elle vient à propos de la vous raconter.

En la cité de Rome, qui fut au temps passé Chef du monde, comme elle en est aujourd'huy la queue, y eut naguères un jeune homme nommé Pierre Boccamasse, de famille entre celles de Rome fort honorable : lequel devint amoureux d'une tresbelle & amiable jeune fille nommée Angeline : fille d'un qui se nommoit Giglivofie Saulle, homme de basse condition : mais fort estimé des Romains, & en l'aymant il sceut tant faire que la jeune fille commença à ne l'aimer moins qu'il l'aymoit. Parquoy se sentant contraint d'amour servente, & ne luy estant advis qu'il deust plus souffrir la peine dure que luy donnoit le desir qu'il avoit d'en jouyr, il la demanda en mariage. Ce que fachans ses parens, ilz allerent tous parler à luy, le blasmans fort, & de ce qu'il vouloit faire, & d'autre par firent dire au pere de la fille, qu'il ne prestast l'aureille en aucune maniere aux parolles de Pierre, par ce que s'il le faisoit ilz ne le tiendroient jamais pour amy ne pour parent. Pierre voyant qu'on luy empeschoit la voye, par laquelle (& non autre) il pensoit paruenir à son desir, voulut mourir de dueil & si le pere d'elle l'eust confenty, il l'eust espcufée, contre le vouloir de tous ses parens, toutesfois il se mit en la fantaisie de faire tant (s'il plaisoit à la fille) que la chose fortiroit à effect. Et ayant sceu par personne interposee qu'elle en estoit trescontente, il conclut avec elle de s'en fuir de Rome. Aquoy ayans donné ordre, Pierre se leva un matin de fort bonne heure, & monterent ensemble à cheval, & prindrent leur chemin vers Alaigne, où Pierre avoit quelques amis, ausquelz il se fioit fort, & allans ainsi par païs, n'ayans loysir de faire les nopces par ce qu'ilz craignoient d'estre fuyuis) deuifans ensemble de leurs amours ilz se bai suient quelquefois l'un l'autre. Or avint que quand ilz furent à quatre lieuës loin de Rome, Pierre ne fachant gueres bien le chemin, au lieu de prendre à main droite print à gauche, tellement qu'ilz ne cheuaucherent gueres plus d'une lieuë qu'ilz se virent pres d'un petit Chasteau : duquel ayans esté aperceuz il sortit incontinent douze Rustres, lesquelz veuz par Angeline (mais non plustost qu'il furent pres de Pierre & d'elle) elle s'escria pour Dieu mon amy fauvons nous : car nous sommes assailliz. Pierre tourna lors son cheval le mieux qu'il peut vers une

fort grande forest : & luy serrans les esperons aux flancs se tenoit à l'arçon, le cheval se sentant picqué l'emportoit en courant par la forest, & Pierre qui regardoit plus au visage d'elle qu'au chemin, & ne s'estoit si tost aperceu comme elle des gallans, fut (ce pendant qu'il alloit regardant de quel costé ilz venoient, & ne les voyant encores) surprins d'eux, & empoigné. Et l'ayant fait descendre du cheval : & demandé qu'il estoit, & luy le leur ayant dit, ilz commencerent à conseiller entr'eux & dire : Cestuy-cy est des amis de noz ennemis qu'en devons nous faire autre chose, sinon de le despouiller & le pendre par despit des Vrsins 1 à un de ces chesnes ? A quoy s'estans accordez, ilz commenderent à Pierre qu'il se despouillast, quoy faisant & pouruoyant desia son malheur advint qu'une embusche de bien vingt cinq bons compagnons, leur coururent fus, en criant tue tue tue, lesquels ainsi surprins abandonnerent Pierre & se mirent en deffence : mais voyans qu'ilz estoient moins de gens que ceux qui les assailloient, ilz commencerent à fuir, & ceux cy à les suyure. Ce que voyant Pierre il se revestit incontinent & monta sur son cheval : puis commença tant qu'il peut à fuyr par la voye où il avoit veu que s'amie s'en estoit fuyee. Mais ne voyant voye ne sentier par la forest, & ne cognoissant aucun train de cheval, & encores qu'il luy semblast bien estre en seureté & hors des mains de ceux qui l'avoient prins, & aussi des autres qui les avoient assaillis, ne retrouvant point toutesfois en s'amie, il fut plus dolent qu'homme du monde, & commença à plorer, & à aller ores icy, & tantost là, en l'appellant par la forest. Mais personne ne luy respondoit. Toutesfois luy n'osant tourner en arriere, cheminant tousjours plus outre, & ne favoit où il devoit arriver. Et d'autre part ayant ouy parler des bestes sauvages qui ont accoustumé d'estre és forests, il avoit peur en un instant de soy-mesmes, & de s'amie, qui luy sembloit veoir à toute heure estre estranglee de quelque ours, ou de quelque loup. Ce pauvre Pierre s'en alla ainsi mal fortuné tout au long du jour par ceste forest en criant & en appelant, & quelque fois allant en arriere cuidant aller en avant, & estoit desia si foible, tant pour le crier, plorer, & la peur qu'il avoit, comme pour le long temps qu'il avoit esté sans manger, qu'il ne pouvoit plus. Parquoy voyant que la nuit estoit venue, & ne sachant quel autre conseil prendre, il

descendit de son cheval, & le lia à un gros chesne qu'il trouva, sur lequel il monta de peur d'estre devoré la nuict de quelque beste sauvage, & peu de temps apres s'estant levee la Lune, & le temps esclaircy n'ayant eu toutesfois la hardiesse de s'endormir de peur de cheoir (combien que s'il en eust eu bon loysir le dueil & le souvenir qu'il avoit de s'amie ne l'eussent laissé dormir) il fut contraint de veiller toute ceste nuict en souspirant, & plorant & maudissant en soy-mesmes sa fortune. La jeune fille (comme nous avons dit cy-devant) ne fachant où aller sinon ainsi qu'il plaisoit plus à son cheval la porter, se meit si avant en la forest qu'elle ne pouvoit voir le lieu par où elle y estoit entree. Parquoy ne plus ne moins que Pierre avoit fait, elle s'en alla tout au long du jour tournoyant par ce lieu sauvage, ores attendant & maintenant allant plorant, appellant, & tantost plaignant son malheur. A la fin voyant que Pierre ne venoit point, elle se meit en un petit sentier qu'elle rencontra de fortune, estant desia presque nuit, lequel son cheval suiuit tant qu'après qu'elle eust fait un peu plus d'une lieuë, elle veit de loing au devant de soy une maisonnette où elle s'en alla le plustost qu'elle peut, & là elle trouva un bon homme fort vieil avec sa femme qui estoit pareillement vieille, lesquelz quand ilz la virent ainsi seule, luy dirent : O ma fille que vas tu à ceste heure faisant ainsi seule par ces quartiers. La fille en plorant respondit que elle avoit perdu sa compagnie par la forest & demanda combien elle estoit pres d'Alaine. A laquelle le bon homme respondit : Ma fille cecy n'est pas le chemin pour aller à Alaigue, il y a plus de six lieuës d'icy. Lors elle demanda & où est-ce doncques qu'il y a icy aupres quelques maisons pour loger ? Respondit le bon homme, il n'y en a point de si pres que tu y seusses aller de jour. La fille dist à l'heure : vous plaira-il doncques puis que je ne puis aller ailleurs, me retenir icy pour l'amour de Dieu celle nuict ? Le bon homme respondit : Belle fille il nous plaist tresbien que tu demeures icy avec nous, pour ce soir. Mais toutesfois nous te voulons bien advertir que par ces bois il va & vient de jour & de nuict tout plein de mauvaise compagnies, d'amis & d'ennemis, qui nous sont plusieurs fois de grand desplaifirs, & de grans dommages. Et si par malheur (toy estant icy) il en venoit quelqu'un te voyant belle & jeune comme tu es, ilz te feroient desplaisir & honte, & nous

ne te pourrions ayder. Nous t'en avons bien voulu advertir, à fin que puis après (s'il advenoit) tu ne te sceusses plaindre de nous. La fille voyant que l'heure estoit tarde, encores que les parolles du vieillard l'espouventassent, dist. S'il plaist à Dieu, il nous gardera vous & moy de ce malheur, lequel quand bien il m'aviendroit, si est-ce beaucoup moins de mal, d'estre à la mercy des hommes que d'estre dévoré par les bois des bestes sauvages. Et cedit, & descendue de son cheval, elle s'en entra en la maison du pauvre homme où elle soupa pauvrement avec eux de ce qu'ilz avoient, & apres souper elle se jetta toute vestue sur leur lict pour se coucher avec eux, où elle ne cessa de souspirer, & plourer sa defconvenue, & celle de Pierre, duquel elle ne favoit qu'esperer sinon mal. Et quand il fut presque jour, elle ouyt un grand bruit de gens qui cheminoient au moyen dequoy elle se leva soudainement, & s'en alla en un grande court qui estoit derriere la maisonnette, où elle vit en un des endroicts d'icelle, une grosse meulle de foin, dedans lequel elle se cacha, à fin que si les gens venoient là elle ne fust si tost trouvee, & à peine s'estoit elle achevee de cacher que ceux là qui estoient en grande compagnie & tresmauvais garçons, furent à la porte de la maisonnette, qui se firent ouvrir, & quand il furent entrez dedans, & eurent trouvé le cheval de la fille tout fellé ilz demanderent qui estoit leans. Le bon homme, ne voyant autour de soy la jeune fille, respondit, il n'y a ceans personne que nous : mais ce cheval, à qui qu'il soit eschappé, arriva au soir icy, & nous le misme ceans, à fin que les loups ne le mangeassent. Alors dist le principal de la troupe, il fera doncques bon pour nous, puis qu'il n'a point d'autre maistre. Quand ceux-cy furent tous entrez & espendus dedans la petite maison, une partie s'en alla à la court, & ayant laissé leur iavelines & rondelles, avint que l'un d'eux ne fachant que faire autre chose, fourra sa iaveline dedans le soin, & ne s'en salut gueres qu'il ne tuast la fille, qui s'estoit cachee, ne rien moins qu'elle se fist cognoistre : car la iaveline luy vint si pres de la mamelle gauche, que le fer persa son habillement : au moyen dequoy elle cuida jetter un grand cry, pensant estre blessee, mais considerant le lieu où elle estoit, elle se tint coye sans sonner mot. La compagnie apres avoir fait cuyre des cheureaux & autre chair qu'ilz avoient, & qu'ilz eurent beu & mangé, s'en allerent deçà & delà à leur

entreprise, & emmenerent le cheval d'Angeline, & eux estans un peu eslongnez, le bon homme commença à demander à sa femme : Qu'est devenue nostre fille qui arriva hier au soir icy, laquelle je n'ay point veüe depuis que nous sommes levez ? La bonne femme respondit qu'elle n'en sçavoit rien, & regardoit si on la verroit point. La fille oyant que ceux la estoient partis sortit du soin : dequoy le bon homme fut bien aise, quand il veit qu'elle n'estoit tombee entre les mains de ces paillards, & estant desia presque jour, luy dist : Deormais que le jour s'en veint, nous te menerons s'il te plaist jusques à un chasteau qui est à deux lieuës & demie pres d'icy, là où tu feras en lieu seur : mais il te faudra venir à pied, par ce que ces mauvais garçons qui viennent à ceste heure de partir d'icy, ont emmené ton cheval. La pauvre fille se souciant peu de cela, les pria pour l'honneur de Dieu : qu'ilz la menassent en ce chasteau : ce qu'ilz firent, & y arriverent entre sept & huict du matin. Le chasteau estoit à un des Vrsins qui s'apelloit Lielle de champ de fleur, & de bonne fortune sa femme y estoit lors, qui estoit une bonne & sainte Dame. Laquelle quand elle veit la fille, la recogneut incontinent, & la receut bien volontiers. Puis voulut sçavoir tout par ordre comment elle estoit arrivee là. Ce que la fille luy conta entierement : Dont la Dame (qui congnoissoit pareillement Pierre) fut marrie : par ce qu'il estoit des amis de son mary. Et oyant dire le lieu où il avoit esté pris, elle va coniecturer qu'il auroit esté tué. Si dist à la fille : puis que tu ne sçais doncques où est Pierre, tu demoureras icy avecques moy, jusques à tant qu'il me viendra à propos de te pouvoir envoyer seurement à Rome. Pierre estant sur le chesne le plus dolent qu'il estoit possible, veit venir sur l'heure du premier somme une vingtaine de loups, lesquels tout aussi tost qu'ilz veirent son cheval, furent tout autour de luy. Le cheval quand il les sentit si pres de soy secoüa la teste, & rompit ses resnes & commença à s'en vouloir fuir : mais estant enuironné de tous costez, & ne pouvant fuyr, il se deffendit long temps avec les dents & à grand coups de pieds, & à la fin fut jetté par terre, & mis en pieces : puis efuentré soudainement, & se paiffans tous de luy, le devorerent sans y laisser autre chose que les oz, & apres s'en allerent. Dequoy le pauvre Pierre (qui sentoit avoir encor quelque compagnie de son cheval, & un

fuport de ses travaux) fut fort estonné : & pensa en soy-mesmes, qu'il ne pourroit jamais sortir de ceste forest. Et quand il fut presque jour, mourant de froid sur cest arbre, il veit (comme celuy qui tousjours regardait autour de soy) un grand feu, qui estoit bien à une grande demie lieuë loing de soy. Parquoy aussi tost qu'il fut jour clair, il descendit de se chesne (non sans grande peur) & prenant son adresse vers ce feu fit tant qu'il y arriva. Autour duquel il trouva des bergers qui banquetoient, & se donnoient du bon temps, desquelz il fut receu par pitié. Et apres qu'il eut mangé & beu, & qu'il se fut reschauffé, il leur conta sa desconvenue, & comment il estoit là arrivé : puis leur demanda s'il y avoit en tout ce quartier, village ou chasteau, où il sceust aller. Les bergers luy dirent que là aupres enuiron une lieue & demie y avoit un chasteau de Lielle de champ de fleur, & que sa femme y estoit pour l'heure, dont Pierre fut tresjoyeux, & les pria que quelqu'un d'eux l'accompagnast jusques là, ce que deux d'entr'eux firent volontiers. Et estant là Pierre arrivé, & ayant trouvé quelcun de sa congnoissance, il taschoit de trouver le moyen qu'on allast chercher la fille par la forest, quand la Dame du chasteau le fit appeller, à laquelle il s'en alla incontinent. Et voyant s'amy Angeline avec elle, jamais joye ne fut pareille à la sienne. Car il transsissoit tout de desir qu'il avoit de l'aller baiser : mais il s'en abstenoit de honte qu'il avoit de la Dame. Et si sa joye fut grande, celle d'Angeline (le voyant aussi) ne fut pas moindre. La gentil-femme apres luy avoir faict bon recueil & sceu ce qui luy estoit advenu, le reprint bien fort de ce qu'il vouloit faire contre la volonté de ses parens : mais voyant que nonobstant toutes ses remonstrances, il estoit tout resolu en cecy, & qu'il estoit fort agreable à la fille, dist en soy-mesmes : Dequoy me tourmentay-ie ? Ceux cy s'entr'ayment. Ceux-cy se cognoissent, chacun d'eux est egalelement amy de mon mary, leur desir est honneste, & outre ce, je pense que Dieu le veut ainsi, puis que l'un est eschapé du gibet, & l'autre du coup de iaveline, & tous deux des bestes sauvages, & par ainsi qu'il se face. Puis se retournant devers eux, elle leur dist : Si vous avez volonté d'estre mariez ensemble j'en suis trescontente, & veux que les nopces se facent ceans, aux despens de mon mary, & apres je feray bien faire la paix entre vous, & voz parens. Pierre tresjoyeux, & Angeline encor plus, s'espouferent en ce

chateau, & leur fit la gentille femme honorables nopces, comme on le peut faire aux champs, où ilz sentirent tresdoucelement les premiers fruictz de leur amour. Et quelques jours après, la Dame & eux monterent à cheval, & s'en retournerent bien accompaignez à Romme, où ayant trouvé les parens de Pierre fort courroucez de ce qu'il avoit faict, elle le remit en bonne paix & amour avec eux, & vesquit depuis en grand repos & plaisir avecque son Angeline jusques en vieillesse.



NOUVELLE QUATRIESME

Signifiant la prudence d'aucuns, qui cherchent a couvrir plustost une honte qui leur est advenuadveaduenue par autruy, qu'en le punissant la publier à chacun,

Richard Menard trouvé par messire Litio de Valbonne couché avec sa fille, l'espousa & vefquirent depuis en bonne paix & amitié avec le pere d'elle.



VAND madame Elisse se fut teuë, escoutant les louanges que luy donnoient ses compaignes de sa nouvelle, la Royne commanda à Philof rate qu'il en dist quelqu'une : lequel en riant commença à dire : l'ay esté tant de fois, & si fort picqué de vous (mes Dames) de ce que hier je vous mis en avant une matiere sascheuse à deviser, & pour vous faire plorer, qu'il me semble que si je veux aucunement recompenser cest ennuy, je dois dire quelque chose qui vous face un peu rire. Et par ainsi je suis deliberé de vous conter par une briesve nouvelle, une amitié où il n'y eut

autre ennuy que de souspirs, & d'une courte peur, meslee de quelque honte, dont la fin fut neantmoins soyeuse.

Il n'y a encores gueres de temps, qu'en la Romaine 1 y eut un Chevallier fort honneste gentil-homme & bien conditionné, nommé messire Litio de Valbonne², lequel par fortune eut de sa femme nommee madame laquemine sur le commencement de sa vieillesse, une fille qui devint (à mesure qu'elle croissoit) la plus belle & gracieuse de tout le pays. Et pource que ilz n'avoient que celle-là, ilz l'aymoient & chérissent grandement, & la gardoient fort songseusement, esperans de faire quelque grande alliance par elle, semblablement y avoit lors un beau jeune filz, ayant le taint frais, nommé Richard, de la famille des Menards de Brettinote, qui frequentoit souvent en la maison de ce messire Litio, & ne bougeoit gueres d'avec luy. Duquel, messire Litio ne sa femme ne se doutoient non plus qu'ilz eussent faict de leur filz. Cestui-cy voyant à toute heure ceste fille qui estoit belle, gracieuse, pleine de bonnes mœurs, & desia preste à marier, en devint desesperément amoureux : toutesfois qu'il mettoit toute la peine qu'il pouvoit à celer son amitié. Dequoy s'estant la fille apperceue, commença pareillement sans point fuyr le coup, à l'aymer. Et ayans eu le jeune filz plusieurs fois grande volonté de luy dire quelque parolle (ce qu'il avoit tousjours différé en craincte) à la fin il choisit un jour son heure, & prit la hardiesse de luy dire : Catherine je te supplie que tu ne souffres que je meure en t'aymant. La fille respondit soudainement pleust à Dieu que tu ne me fiffes non plus mourir. Ceste responce augmenta beaucoup le plaisir & la hardiesse à Richard, dont il luy dist : Il ne tiendra jamais à moy que je ne face tout ce qu'il te plaira : mais il est en toy de trouver le moyen de nous rendre contens l'un de l'autre. La fille luy dist lors, Richard tu vois comme je suis tenue de court & par ainsi je ne puis penser comment tu sceusses venir à moy : mais si tu sçais inuenter chose que je puisse faire sans recevoir honte, dy le moy, & je le feray. Richard ayant pensé plusieurs moyens, dist soudainement : Catherine mamye je ne puis penser aucun moyen, sinon que tu fisses tant que tu peusses venir coucher sur la gallerie qui est pres du jardin de ton pere, là où si je te sçavoye la nuict, je me parforcerais d'y venir sans faute, encor qu'il soit fort

hault. A qui Catherine respondit : Si tu te fais fort d'y venir, je pense bien de faire tant que j'y pourray coucher. Richard promit qu'il le feroit. Et cecy dict s'entrebaizerent seulement une pauvre fois à la desrobee, & puis s'enfuyrent. Le jour ensuyuant qui estoit vers la fin du mois de May, la fille commença devant sa mere à se plaindre de ce qu'elle n'avoit peu dormir la nuict precedente, pour se grand chault qu'il avoit faict. La mere luy dist : Qu'est-ce que tu dis ma fille ? quel chault faict il tant ? c'est bien tout au contraire : car il ne fait point de chaut. A qui Catherine respondit : Ma mere vous le deuriez dire à mon pere, & paraventure que vous luy diriez verité, & davantage vous deuiez considerer combien les filles sont plus chaleureuses, que les femmes d'aage. La mere dist alors, Ma fille la verité est ainsi : mais je ne puis pas faire chault & froict à mon plaisir, comme paraventure tu voudrois : il fault endurer le temps comme la saison le donne, peut estre qu'il fera plus frais cest autre nuict, & tu dormiras mieux. Or Dieu le vueille, dist Catherine : mais on n'a pas accoustumé de voir que quand on va plus avant en l'Esté, les nuictz se voient refroidissant. Que veux-tu doncques qu'on face dist la mere ? Quand il plairoit à mon pere & à vous (respondit la fille) je ferois faire volontiers un petit lict sur la gallerie pres de sa chambre, & sur le jardin, où je coucherois, & oyant chanter le Rossignol, estant le lieu fraiz, je seray beaucoup mieux que je ne suis en nostre chambre. La mere dist : Or fus, n'en parle plus je le diray à ton pere, & nous en ferons comme il luy plaira. Lesquelles choses ouyes par messire Litio de sa femme, pour ce qu'il estoit vieux, & un peu difficile en cecy, il dist : Quel Rossignol est-ce, au chant duquel elle veut dormir ? le la feray dormir au chant des Cygalles. Ce que sçachant Catherine non seulement elle ne dort point la nuict ensuyuant plus de despit que de chaut : mais aussi ne laissa jamais dormir sa mere, ne se plaignant que du chaut. Parquoy quand le matin fut venu, la mere s'en alla devers messire Litio, & luy dist : Vous vous souciez bien peu de ceste fille que vous importe il qu'elle couche en la gallerie ? elle n'a reposé toute la nuict en place, de grand chaut qu'elle avoit, & outre ce vous esmerveillez vous si ce luy fera plaisir (elle qui n'est qu'un enfant) d'ouyr chanter le Rossignol ? les enfans desirent tousjours les choses semblables à eux. Messire Litio

oyant cecy dist : Or allez en la bonne heure, qu'on luy face faire un lict tel que voudrez, & qu'on y mette quelques rideaux de farge, & qu'elle y dorme, & oye chanter le Rossignol tout son saoul. Ce qu'ayant sceu Catherine, elle y fit dresser incontinent un lict, & se promettant qu'elle y coucheroit ceste nuict, fit tant qu'elle veid Richard, auquel elle fit un figne accordé entr'eux, par lequel il entendit ce qu'il avoit à faire. Messire Litio, quand il sceut que sa fille fut couchee, ferma un huys qui alloit en la gallerie, & s'en alla pareillement coucher. Tout aussi tost que Richard entendit que tout le monde dormoit il monta avec une eschelle qu'il avoit, sur un mur, & de ce mur, se prenans à certaines attentes d'un autre mur (non sans grande peine & danger s'il fust tombé) gaigna la gallerie, où sans mener grand bruit, il fut receu de la jeune fille avec tresgrande chere, & apres plusieurs baisers, ilz se coucherent ensemble, & prindrent presque toute la nuict plaisir l'un de l'autre, faisans chanter plusieurs fois le Rossignol. Or estant en celle saison les nuitz courtes, & le plaisir grand (& desia approchant le jour, à quoy ilz ne pensoient) & avec ce eux bruslant de chaut, tant pour la chaleur qu'il faisoit, que pour les follies qu'ilz avoient saictes ilz s'endormirent sans avoir aucune couverture sur eux : tenant la fille son amy embrassé avec le bras droict, & de la main gauche par la chose que vous avez plus de honte de nommer, quand vous estes entre les hommes, & eux dormans en ceste maniere sans s'esveiller, le jour survint : parquoy messire Litio se leva, lequel se souvenant que sa fille dormoit en la gallerie, ouvrit tout bellement l'huys, & dist en soymesmes : Que je voye comment le Rossignol aura faict dormir ceste nuict Catherine. Puis quand il fut plus outre, il leva tout bellement les rideaux du lict, & veid Richard & elle couchez tous nuds : & embrassez en la forte cy devant dicte. Parquoy congnoissant que c'estoit Richard, il sortit de là, & s'en alla à la chambre de sa femme, & l'apella en luy disant : Sus ma femme levez vous tost, & venez voir que vostre fille a esté si desireuse du Rossignol, & y a faict si bon guet qu'elle l'a prins, & le tient en la main. Comment est-il possible, dist sa femme ? Vous le verrez dist messire Litio, si vous vous despechez de venir. La Dame s'estant hastee de se vestir, fuyuit tout bellement son mary, & quand ilz furent tous arrivez au lict, & qu'ilz eurent

levé les rideaux, ma dame laquemine peut voir manifestement comment sa fille avoit prins & tenoit le Rossignol qu'elle desiroit tant d'ouyr chanter. Lors la dame se tenant fort trompee de Richard, voulut crier & luy dire injure : mais messire Litio luy dist : Ma femme, sur tant que vous m'aymez, gardez vous bien d'en sonner mot : car pour certain, puis qu'elle l'a prins, il fera sien, Richard est gentilhomme & riche enfant, nous ne sçaurions faire sinon bonne alliance de luy, & s'il veut eschapper bon marchand de là où il est, il faudra premierement qu'il l'espouse, & lors il trouvera qu'il aura mis le Rossignol en sa propre cage, & non en celle d'autrui. Dequoy la mere se rappaila, voyant que son mary ne s'en courrouçoit autrement. Et considerant que sa fille avoit eu bonne nuict, & qu'elle reposoit tresbien, ayans prins le Rossignol elle se teut. Peu de temps apres toutes ces parolles, Richard s'efueilla, & voyant qu'il estoit jour clair se tint desia pour tout mort : & appella Catherines en luy disant : Helas m'amy comment ferons nous ? le jour est venu & m'a surprins icy. Ausquelles parolles messire Litio s'aduança, & en tirant les rideaux dist, nous ferons tresbien. Quand Richard le veid : il luy sembla qu'on luy arrachast le cœur du corps, & s'estant levé sur le lict dist : Monsieur je vous requiers pour Dieu mercy, je congnois comme traistre & meschant, avoir merité la mort : parquoy saictes de moy ce qu'il vous plaira, bien vous supplie que vous ayez s'il est possible mercy de ma vie, & que je ne meure point. A qui messire Litio respondit : Richard, l'amour que je porte, & la fiance que j'avoye en toy, ne meritoient point cecy, mais toutesfois puis qu'il cit ainsi, & que jeunesse t'a transporté à faire une si grande faute, afin que tu t'oites la mort, & à moy le deshonneur, je veux avant que tu partes d'icy que tu espouses Catherine pour legitime femme : à ce que tout ainsi qu'elle a esté tienne ceste nuict, elle le soit semblablement tant qu'elle vivra, & en ceste maniere tu peux acquerir mon amour & ta faluation, & ou tu ne le voudras faire, recommande hardiment ton ame à nostre Seigneur. Ce pendant que ces parolles se disoient, la pauvre Catherine lascha le Rossignol, & s'estant recouverte, commença à plorer bien fort, & à supplier son pere qu'il pardonnait à Richard : & d'autre part elle prioit Richard qu'il fist ce que son pere vouloit : Mais il ne fallut trop grandes prieres en cecy : parce que d'une part la honte de la faute

commise avec le desir de l'amander, & d'autre la peur de mourir, & le desir d'eschapper, & outre ce L'ardente amour & l'appetit de posseder la chose aymee, luy firent dire liberalement sans point y songer, qu'il estoit tout prest de faire ce qu'il plaisoit au pere. Parquoy messire Litio emprunta de la mere un de ses anneaux, & sans partir du lieu où ilz estoient, Richard en leur presence espousa Catherine. Laquelle chose saicte, messire Litio & sa femme en les laissant, dirent : Or vous reposez desormais : car vous en avez peut estre plus de besoing, que de vous lever. Quand ceux-cy furent partiz, les jeunes gens s'embrasserent ensemble, & n'ayant faict la nuict que six lieuës, ilz en firent encor deux avant que de se lever, & là ilz firent fin à la premiere journee : puis quand ilz furent levez, & que Richard eut parlé plus à loisir à messire Litio, peu de jours après l'espousa de rechef en la presence des parens & amys : comme il falloir, & avec grande feste la mena en sa maison où il fit belles & honorables nopces. Et longuement apres il volla avec elle en paix & consolation pour Rossignol de jour, & de nuict autant qu'il luy pleut.

NOUVELLE CINQUIESME.

Par laquelle on peut voir les querelles qui procedent d'amours & eu partie, la sincerit d'un loyal amy.

Guy de Cremonne alla ant de vie à trespas, laissa a Iaquemin de Pavie une sienne fille laquelle Ieannot de Seuerin, & Minguin de Mingole aymerent en la ville Fayence, dont ilz s'entrebatoient ti rent depuis, estant la fille recongueul pour sœur de Ieannot, elle fut donnée pour femme a Minguin.



OUTES les Dames avoient tant ry en escoutant la nouvelle du Rossignol qu'encores que Phi-Iostrate eust achevé de la dire, elles ne pouvoicnt pour tout cela cesser de rire, mais à la fin quand elles eurent ry leur saoul, la Royne dist Veritablement si tu nous melancholias hier, tu nous as bien aujourd'huy tant recrées, que piece de nous ne se doit par raison plaindre de toy. Et retournant ses parolles vers madame Neiphile, luy commanda qu'elle dist sa nouvelle, laquelle soyeusement commença à

parler ainsi : Puis que Philostrate est entré en deuifant en la Romaine, je m'y veux pareillement promener, avec mon conte.

le dy doncques qu'il y eut autresfois en la ville de Fan 1 deux Lombards, qui y vindrent habiter, dont l'un se nommoit Guy de Cremonne, & l'autre Iaquemin de Pavie, hommes desia sur l'aage, & qui avoient esté en leur jeunesse presque tousjours à la guerre, & soldatz. Or venant Guy à mourir, & n'ayant aucun filz ne autre amy ou parent de qui plus il se fias, qu'il faisoit de Iaquemin, il luy laissa (apres luy avoir longuement deussé) une fillette aagee paraventure d'environ dix ans, avecque tout le bien qu'il avoit en ce monde, & puis mourut. Advint durant ce temps que la ville de Fayence², qui avoit esté longuement en guerre & en malheureté, retourna quelque peu en meilleur estat : & fut permis liberallement à chacun qui voudroit d'y pouvoir retourner. Parquoy Iaquemin qui y avoit demouré autresfois print plaisir d'y retourner, & s'y en alla avecques tout son bien, & mena quant & soy la jeune fille, que Guy luy avoit laissee, qu'il aymoît & traictoît comme sa propre fille. Laquelle devenant grande, devint pareillement autant belle jeune fille que nulle autre de la ville, & si elle estoit encores autant honneste & bien conditionnee : parquoy plusieurs luy commencerent à faire la court : mais sur tous les autres deux honnestes jeunes hommes & de bonne grace, luy porterent egallement tresgrande amitié : tellement que par ialoufie qu'ilz eurent l'un de l'autre, ilz commencerent à se hayr desmesurément : & se nommoient l'un Jeannot de Seuerin, & l'autre Minguin de Mingole. Et n'y avoit aucun d'eux deux (estant la fille en l'aage de quinze ans) qui ne l'eust volontiers prinse à femme, si les parens s'y sussent accordez. Par quoy voyant qu'elle leur estoit refusee par honnelle occasion, chacun se mit à pourchasser de l'avoir par la maniere qui plus luy seroit facile. Iaquemin avoit en sa maison une chambriere assez d'aage, & un serviteur qui se nommoit Criuel, homme fort recreatif & bonne personne, avec lequel Jeannot print grande familiarité, & quand il luy vint à propos, il luy descouvrit son amitié, le priant de luy estre favorable à obtenir ce qu'il desiroit, luy promettant choses grandes s'il le faisoit. A qui Criuel dist : Escoute je ne pourroye faire en cecy autre chose pour toy, sinon que quand mon maistre yroit soupper

hors la maison en quelque lieu, de te faire entrer là où elle seroit : parce que si j'en vouloye parler pour toy, elle ne s'arresteroit jamais pour m'escouter : & si cecy te plaist, je le te prometz, & le seray, fais toy apres ce que tu penses qui fera bien faict : leannot luy dist qu'il n'en vouloit davantage, & demourerent en cest accord. Minguin de l'autre costé avoit prins cognoissance avec la chambriere, & desia avoit tant faict qu'elle avoit faict plusieurs messages à la fille, tellement qu'elle l'avait quasi embrasée de la mort de Minguin : & outre ce luy avoit promis de le mettre avec elle s'il advenoit que son maistre allast la nuict pour quelque occasion hors de la maison. Advint doncques peu de temps apres ces parolles dictes, que par la mennee de Criuel, Iacomín s'en alla soupper avec quelcun de ses amys, & l'ayant faict sçavoir à Jeannot, il conclud avecque luy, que faisant un certain figne, il viendroit & trouveroit l'huys ouvert. La chambriere de l'autre costé ne sçachant rien de cecy, fit sçavoir à Minguin que Iacomín n'y souppoit point, & luy dist qu'il se tinst si pres de la maison, que quand il verroit un signe qu'elle feroit, il entrast pareillement dedans. La nuict doncques venue ne sçachant les deux amoureux aucune chose l'un de l'autre, ayant toutesfois chacun soupçon de son compaignon, ilz s'en allerent avec certains compaignons armez pour pouvoir entrer en toute seureté. Minguin se mit avecques les siens en la maison d'un sien amy voisin de la fille en attendant le figne. Jeannot pareillement demoura avecques les siens un peu loing de la maison : puis quand le maistre s'en fut allé, Criuel & la chambriere se parforcerent d'enuoyer l'un l'autre en quelque lieu dehors. Criuel disoit en ceste forte à la chambriere : Que ne t'en vas tu coucher ? que vas-tu tant tournoyant à l'entour de la maison ? Mais toy disoit aussi la chambriere, que ne t'en vas-tu querir nostre maistre ? Qu'attends-tu plus, puis que tu as souppé ? Et ainsi l'un ne se pouvoit despecher de l'autre : mais Criuel congnoissant que l'heure qu'il avoit assignee à Jeannot estoit venue, dist en soy-mesme, que me souciay-ie de ceste-cy ? si elle ne se taist, je luy pourroye bien mal faire ses besongnes, & ayant faict son figne il alla ouvrir l'huys : & Jeannot incontinent avec deux de ses compaignons entra dedans, & ayant trouvé la fille en la salle, ilz la prindrent pour l'emmener. La fille commença à

resister, & à "trier tant qu'elle peut, aussi fit la chambriere, Ce qu'oyant Minguin, il y courut incontinent avec ses compagnons, & voyans la fille desia hors la porte de la maison, ilz desgainerent leurs espees, & crierent tous : Ha traistres vous estes morts : la chose n'yra pas ainsi, quelle violence est cecy ? Et cecy dit, commencerent à ruer fus. D'autre costé les voisins sortirent dehors à ce bruit, & avec bastons, armes & lumiere commencerent à blasmer telle chose, & à ayder à Minguin : au moyen dequoy apres longue contention, Minguin osta la fille à Ieannot, & la remit en la maison de Iacomine. Ceste meslee ne fust si tost separee, que les Sergens du Capitaine de la ville y survindrent, & prindrent plusieurs de ceux cy, & entre les autres furent prins Minguin, Ieannot & Criuel, & menez en prison. Mais apres que la chose fut appaisee, & que Iacomine fut revenu de souper de la ville, il fut fort marry de cest inconvenient, & quand il se fut informé comme il estoit revenu, & qu'il eut congneu qu'il n'y avoit point de coulpe du costé de la fille, il s'appaifa un peu, deliberant en soy-mesmes, afin qu'un tel cas n'advinst plus, de la marier le plustost qu'il pourroit. Quand le lendemain fut venu, les parens d'un costé & d'autre ayans sceu la verité du fait, & congnoissans la punition qui en pouvoit advenir aux prisonniers si Iacomine vouloit faire ce que raisonnablement il pourroit, vindrent devers luy, & avec douces parolles le prierent qu'il ne regardast point tant à l'injure receue par le peu de sens de jeunes gens, comme à l'amitié & bien-veillance qu'ilz pensoient qu'il portast à eux qui le prioient : se souzmettans eux-mesmes, & les jeunes hommes qui avoient fait le mal, à toute telle satisfaction qu'il luy plairoit d'en prendre. Iacomine qui avoit beaucoup veu de choses en son temps, & avoit bon entendement, respondit en peu de parolles : Messieurs se j'estoye en mon pays comme je suis au vostre, je me tiens tant voltre amy que je ne seroye de cecy ne d'autre chose sinon ce qu'il vous plairoit, & sans cela encores me dois je de tant plus condescendre à vostre plaisir, comme plus vous vous estes offensez vous mesmes, parce que ceste fille n'est pas (comme plusieurs pensent) de Cremonne, ny de Pavie, ains est Fayentine : combien que moy ne elle, ne celui de qui je l'euz, ne sceusmes jamais sçavoir de qui elle est fille : parquoy de ce que vous me priez, il en fera fait tout ce que vous

commanderez. Les honnestes hommes oyans que ceste-cy estoit de Fayence s'en esmerveillerent, & apres qu'ilz eurent remercié Iacomín de sa libérale response, ilz le prièrent qu'il luy pleust de leur dire comment ceste fille estoit venue entre ses mains : & aussi comment il sçavoit que elle estoit de Fayence. A quoy Iacomín respondit, Guyot de Cremonne fut mon compaignon & amy : & quand il vint à mourir, me dist, que quand ceste ville fut prinse par l'Empereur Federic, & mise tout à sac, il entra avec ses compaignons en une maison qu'il trouva pleine de bien & toute abandonnee de gens, fors seulement de ceste fille qui avoit deux ans ou enuiron : & que luy sortant d'icelle maison ainsi qu'il estoit desia sur les degrez, elle l'appella pere, dont il luy en vint compassion, & l'emmena avec tout ce qu'il trouva en la maison, à Fan, & là venant à mourir, il la me laissa avec tout ce qu'il avoit, me chargeant que je la mariasse quand il en seroit temps, & que je luy donnasse en mariage ce qu'il luy appartiendrait. Il est vray qu'encor qu'elle soit preste de marier, je n'ay peu trouver personne à qui la donner, aumoins qui me vienne à gré : combien que je le seroye volontiers avant qu'il m'advint un autre tel inconvenient comme celui d'arsoir. Or y avoit-il de fortune lors en celle troupe un nommé Guillemín de medecine, qui avoit esté à la prise de ceste ville avec Guy de Cremonne, & sçavoit tresbien à qui estoit la maison que ledict Guy avoit saccagee & le voyant en la compaignie, il s'approcha de luy, & luy dist : Bernardín oys-tu ce que dit Iacomín ? Ouy, dist Bernardín, & tout à ceste heure j'y pensoye : parce qu'il me souvient bien que je perdy en ceste meslange une petite fillette de l'aage que dit Iacomín. A qui Guillemín dist : Pour certain c'est elle mesme : car je me trouvay en ce mesme temps là, en lieu, où j'ouy raconter à Guyot de Cremonne, où il avoit fait ceste pillerie : & cogneu que ç'avoit esté en ta maison : parquoy je te prie souviens-toy si tu la pourrois recognoistre à quelque marque, & fais y regarder : car tu trouveras qu'elle est ta fille. Au moyen dequoy Bernardín en y pensant, se va souvenir qu'elle devoit avoir un figne comme une petite croix sur l'oreille gauche qui luy estoit venue d'une loupe qui luy avoit faict couper peu au paravant ce sac. Parquoy sans y plus songer, il s'aprocha de Iacomín qui estoit encor là, & le pria qu'il le menast en sa maison, & qu'il luy fist veoir ceste fille. Iacomín

l'y mena volontiers, & fit venir la fille devant luy. Laquelle tout aussi tost que Bernardin la veid, il luy sembla veoir le visage de la mere qui estoit belle : mais ne s'arrestant encor à cecy, il dist à Iacomín qu'il voudroit bien (s'il luy plaisoit) lever un peu ses cheveux sur l'oreille gauche, dont Iacomín fut trescontent, & lors Bernardin s'approcha d'elle qui estoit toute honteuse : & quand il luy eut levé avec la main droicte les cheveux, il veid la croix, & cognoissant veritablement qu'elle estoit sa fille, commença à pleurer tendrement, & à l'embrasser : combien qu'elle en fist quelque refus, & se retournant vers Iacomín luy dist : Frere mon amy ceste-cy est ma fille : & ma maison fut celle que feu Guyot de Cremonne saccagea, là où cest enfant fut à la fureur soudaine, oublié par ma femme sa mere : & avons creu jusques à ceste heure qu'elle eust esté bruslee en la maison où Ion mit le feu incontinent apres. La fille oyant tout cecy, & voyant cest homme d'aage, adjousta soy aux parolles, & meüe d'une vertu cachee endurant ses embrassemens commença à plorer tendrement avec luy. Bernardin sur l'heure envoya querir la mere d'elle, ses parens fœurs & freres : & l'ayant monstree à tous, & narré le faict, apres mille embrassemens, & ayans faict grande feste, il la mena avec soy du consentement de Iacomín en sa maison. Quand le Capitaine de la ville qui estoit honneste homme sceut cecy, & qu'il congneut que Ieannot qu'il tenoit prisonnier estoit filz de Bernardin & frere charnel de la fille, il advisa de couler doucement la faute commise par ledict Ieannot. Et s'estant entremeslé en ces choses avec Bernardin fit la paix entre Ieannot & Minguin, & donna la fille qui se nommoit Agnes en mariage à Minguin, avec grand plaisir & contentement de tous les parens, & delivra de la prison avec eux Crivel, & les autres qui estoient empeschez pour cest affaire. Et apres cela Minguin tresjoyeux d'avoir s'amy fit belles & grandes nopces apres lesquelles il la mena chez soy, & vesquit longuement avecqu'elle en paix & amitié.



NOUVELLE SIXIESME.

Comprenant qu'Amour peut mener l'homme en telz perilz, qu'à grande peine en peut-il eschapper.

Jean de Procide estant trouvé avec une jeune fille qu'il aymoît, laquelle avoit esté donnee au Roy Federic de Sicile, fut lié à un poteau pour devoir estre brusté, dont toutesfois il eschappa, estant recongneu par Rogier Dorie Admiral de Sicile & espousa ladicte fille.



INIE la nouvelle de madame Neiphile qui pleut grandement aux Dames, la Royne commanda à madame Pampinee qu'elle se déliberast d'en dire quelqu'une. Laquelle soudainement le visage ouveit commença ainsi : Tresgrandes forces (mes gracieuses Dames) sont celles d'amour : qui conduisent les amoureux en grands travaux & inconveniens non prevez, au danger de n'en pouvoir sortir, comme il se peut comprendre par plusieurs choses racontées, non seulement aujourd'huy, mais aussi d'autres fois, neantmoins

encore suis-je contente d'en faire apparoir en parlant d'un jeune homme amoureux.

Ysquia 1 est une Isle fort prochaine de Naples, en laquelle y eut jadis une belle & gracieuse jeune fille entre les autres, nommée Restitue, fille d'un gentilhomme de ceste Isle là, nommé Marin Bolgare, laquelle un joveuneau qu'on appelloit Jean qui estoit d'une Isle prochaine de là, appelée Procida², aymoient plus que sa propre vie, & elle luy : lequel pour la voir, avoit de coutume de venir non seulement de jour à Ysquia, mais aussi plusieurs fois de nuict quand il ne trouvoit point de barque nageoit de Procida à Ysquia pour voir (si mieux ne pouvoit) à tout le moins les murailles de sa maison : & durant ceste amitié ainsi servente, advint qu'estant un jour d'Esté la fille toute seule à la marine, allant de rocher en rocher avec un couteau au poing pour arracher des huystres d'avec les pierres, elle se trouva en un lieu entre les rochers, auquel tant pour l'ombre que pour la commodité d'une fontaine d'eau tres-froide qui y estoit, certains jeunes gens Siciliens qui venoient de Naples, s'estoient retirez, lesquels apperceuans la fille tresbelle qui encor ne les apperceuoit, & la voyans seule, delibererent en eux mesmes de la prendre & emmener avec eux : ce qu'ilz firent, & combien qu'elle criast fort, si fut elle neantmoins enlevée & mise sur la barque. Quand ilz furent arrivez en Calabre, ilz furent en propos à qui devoit estre la fille : & à brief parler chacun d'eux la vouloit avoir : parquoy ne se trouvant aucun accord entr'eux, eux craignans qu'il en advint pis, & qu'ilz pourroient rompre leur amitié pour elle, ilz conclurent tous d'un accord qu'il feroit bon de la donner au Roy Federic de Sicile³ : qui estoit lors jeune, & prenoit plaisir en telle marchandise : parquoy quand ilz furent arrivez à Palerme ilz le firent ainsi. Le Roy la voyant belle l'eut pour agreable : mais pource qu'il estoit lors quelque peu mal disposé de sa personne, commanda que jusques à ce qu'il fust plus fort elle fust gardée en un beau lieu qu'il avoit, nommé la Cuve, & qu'elle y fust bien traitée, & ainsi fut fait. Or fut le bruit grand en Ysquia du ravissement de la fille. Et ce que plus les tenoit en peine, estoit qu'on ne sçavoit point qui estoient ceux qui l'avoient ravie. Mais Iean à qui plus en challoit qu'à nul autre, n'attendant point que les nouvelles luy en vinssent

en Ysquie, & sçachant la part qu'estoit tiré la Fregate, en fist armer un autre, sur laquelle il monta, & le plustost qu'il peut ayant couru toute la marine depuis la Minerue jusques à la Scalee en Calabre⁴, cherchant s'amyé par tout, il luy fut dict à la Scalee qu'elle avoit esté menée par certains Mariniers Siciliens à Palerme, là où Jean se fit porter le plustost qu'il luy fut possible. Et là ayant sceu apres l'avoir bien cherchée qu'elle avoit esté donnée au Roy, & qu'il la faisoit garder en son lieu de plaisance nommé la Cuve, il en fut fort desplaisant, & perdit quasi toute esperance, non seulement de la devoir jamais ravoir, mais aussi de la voir. Toutesfois estant retenu d'amour il renvoya sa Fregate, & voyant qu'il n'estoit là congneu de personne il demoura quelque temps à Palerme, où passant souventesfois devant ce lieu de plaisir, il luy advint un jour par fortune de la veoir à une fenestre, & elle luy, dont chacun d'eux fut fort content : & voyant Jean que le lieu estoit un peu à l'escart, s'estant approché le mieux qu'il peut de Restitue, il parla à elle, & fut adverty du moyen qu'il avoit à tenir s'il vouloit parler à elle de plus près, puis s'en alla : apres avoir premierement confideré la situation du lieu : & quand il eut attendu que la nuict fut venue & laissé passer bonne partie d'icelle, il s'en retourna là, & ayant grimpé par des endroitz où les piedz n'eussent peu grimper, il s'en entra -au jardin : où il trouva une petite antenne de Navire, qu'il appuya contre la fenestre : comme la fille luy avoit enseigné, par où il monta fort legerement. La jeune fille congnoissant qu'elle avoit desormais perdu son honneur, pour garder lequel elle luy avoit par le passé esté quelque peu sauvage, pensant qu'elle ne se pouvoit donner à personne plus digne que cestui-cy, & regardant qu'elle le pourroit introduire à l'emmener hors de là avecques soy, délibéra de luy complaire en tout ce qu'il desiroit : & pour ceste cause elle avoit laissé la fenestre ouverte, afin qu'il y peust passer plus soudainement. Quand Jean l'eut doncques trouvée ouuerte, il entra tout bellement dedans, & se coucha aupres de la jeune fille qui ne dormoit pas : laquelle avant que de faire autre chose, luy declara toute son intention, & le pria sur toutes choses de la tirer de là & de l'emmener avec soy : à laquelle Jean respondit qu'il n'y avoit chose au monde qui tant luy pleust : & que sans point de faute aussi tost qu'il feroit

party d'avec elle, il donneroit si bon ordre que la premiere fois qu'il y retourneroit il l'emmeneroit. Et apres cecy s'estans embrassez avec treigrand plaisir, ilz prindrent tel contentement qu'amour n'en peut donner de plus grand. Puis apres qu'ilz l'eurent reiteré plusieurs fois s'endormirent sans s'en appercevoir entre les bras l'un de l'autre. Le Roy à qui ceste fille pour la premiere fois qu'il l'avoit veüe avoit fort pieu, se souvenant d'elle, & se trouvant assez bien de sa personne, delibera encor qu'il fust presque jour, d'aller demourer quelque peu avec elle, & s'en alla secrettement avec quelcun de ses serviteurs aux Cuves : & quand il fut entré au logis, il fit ouvrir tout bellement la chambre où il sçavoit que la fille couchoit, là où estant entré avecque une grande torche allumee devant luy, il regarda sur le lict, & veid qu'elle & Iean estoient couchez & embrassez ensemble, dont il fut soudainement fort courroucé, & luy monta la colere tellement (sans sonner mot) qu'il ne s'en fallut gueres qu'il ne les tuast tous deux d'un poignart qu'il avoit à son costé : mais estimant que ce feroit laschement faict, non seulement à un Roy, ains aussi à quelque homme que ce fust de tuer deux personnes nues & dormans, il se retint & pensa de les faire brusler publiquement. Et s'estant retourné devers un qui estoit avec luy, il luy dist : Que te semble de ceste meschante femme en qui j'avoye desia mis ma fantaisie ? Et apres il luy demanda s'il congnoissoit point le jeune homme, qui avoit tant eu de hardiesse que de luy venir faire en sa maison un si grand outrage & desplaisir. Celuy à qui le demandoit respondit qu'il ne se souvenoit point de l'avoir jamais veu. Le Roy quand il fut sorty de la chambre commanda que les deux pauvres amoureux fussent pris & liez ainsi nudz comme ilz estoient, & que tout aussi tost qu'il seroit jour, ilz sussent menez à Palerme, & liez à un poteau en la grande place, les reins tournez l'un contre l'autre, & qu'on les y tinst jusques sur les neuf heures, afin qu'ilz fussent veuz d'un chacun, & après qu'ilz fussent bruslez comme ilz avoient bien merité, & cecy dict, il s'en retourna fort courroucé à Palerme en sa chambre. Estant donc le Roy party, plusieurs se mirent incontinent sur ces deux pauvres amoureux, lesquelz on n'efueilla pas seulement, ains soudainement furent prins & liez sans aucune pitié. Ce que voyant les deux jeunes creatures s'ilz furent dolents, s'ilz eurent peur de

mourir, s'ilz pleurerent, & s'ilz firent des regretz, il est bien aysé à le deviner. Or suivant le commandement du Roy, ilz furent menez à Palerme, & liez à un poteau en la place, & en leur presence le bois & le feu furent preparez pour les brusler à l'heure que le Roy avoit commandé, où soudainement accoururent tous ceux de Palerme, & hommes & femmes pour voir les deux pauvres amoureux. Les hommes s'amusoient tous à regarder la fille, & tout ainsi comme ilz la louoyent d'estre belle par tout & bien proportionnee, les Dames ne plus ne moins qui couroient toutes pour regarder le jeune homme, le louerent de leur costé d'estre beau & merveilleusement bien faict : mais les pauvres infortunez amoureux se tenoient les testes baissees de honte, & en plorant leur malheur, attendoient d'heure à autre la cruelle mort du feu. Et ce pendant qu'on les tenoit là jusques à l'heure determinee, tout le monde bruyoit par la ville de ceste faute qu'ilz avoient commise, tellement que le bruit vint jusques aux oreilles de Roger Dorie 5, homme de tresgrande valeur, & lors Admirai de Sicile, lequel pour les voir s'en vint jusques au lieu où ilz estoient liez, où arrivé, il regarda premierement la fille que il trouva tresbelle : & apres voyant le jeune homme, il le recongneut sans trop y songer, s'approchant duquel de plus près, il luy demanda s'il n'estoit pas lean de Procide. A qui lean (quand il eut levé la teste & recongneu iceluy Admiral) respondit. l'ay bien esté autre fois celuy que vous dictes, mais je suis pour ne l'estre plus : Lors l'Admiral luy demanda quelle fortune l'avoit conduit à cela. A qui Iean respondit : Amour & la fureur du Roy. L'Admiral se fit conter le cas plus au long, & ayant le tout entendu de luy comme le faict avoit esté, & s'en voulant aller, lean le rappella & luy dist : Pour Dieu Monsieur impetrez moy (s'il est possible) une seule grace de celuy qui me faict estre ainsi. L'Admiral luy demanda. Et quelle ? A qui Iean dist : le voy que je dois mourir bien tost : je voudrois bien de grace que tout ainsi comme je suis avec ceste jeune fille (que j'ay plus aymee que ma propre vie & elle moy) les reins tournent aux siens, & les siens aux miens, que nous eussions les visages tournés l'un devers l'autre, afin que quand ce viendra que je mourray je puisse en voyant son visage m'en aller plus consolé, L'Admiral en riant luy dist, le feray volontiers de sorte que tu la verras encores, tant

que paraventure il t'en saschera. Et quand il fut party d'avec luy il commanda à ceux qui avoient la charge de faire ceste execution que sans avoir autre commandement du Roy, ilz ne passassent plus outre que ce qui estoit faict, & sans arrester en place s'en alla vers le Roy : auquel (combien qu'il le vist courroucé) il ne laissa pourtant de luy dire son advis, & luy dist : Sire en quoy t'ont offensé ces deux jeunes gens que tu as commandé d'estre bruslez là bas en la place ? Le Roy le luy dist. A quoy l'Admirai fuyuant son propos respondit. Certes la faute qu'ilz ont commise le merite bien : mais non pas de toy, & qu'il soit vray, tout ainsi que les fautes meritent punition : aussi les benefices meritent recompense, outre la grace & la misericorde. Cognois tu bien qui sont ceux-là que tu veux qu'on brusle ? le Roy respondit que non. Et je veux dist l'Admirai que tu les congnoisses, afin que tu voyes combien tu te laisses conduire indiscrettement par les impetuofitez de ta collere. Le icune homme est filz de Landolfe de Procide, propre frere de Messire Jean de Procide, par le moyen duquel tu és Roy & Seigneur de ce Royaume. La fille est fille de Marin Bolgare, la puissance duquel est cause aujourd'huy que ta maiesté ne soit chassée d'Ysque : ceux-cy outre cela sont jeunes, qui se sont longuement aymez ensemble : & contraintz d'amour, non pas pour vouloir faire desplaisir à ta maiesté, ont faict ce peché, si peché Ion doit appeller ce que sont les jeunes gens par amour, pourquoy doncques les veux tu faire mourir, là où avec grandz biens & presens tu les deurois honorer ? Le Roy oyant cecy, & se tenant pour asseuré que l'Admirai luy disoit verité, n'ordonna pas seulement qu'on ne passast point outre, mais aussi eut regret de ce qu'il avoit faict. Au moyen dequoy il enuoya incontinent dire qu'ilz fussent desliez du poteau, & emmenez devant luy, ce qui fut fait. Et ayant congneu entierement leurs qualitez, il advisa qu'il falloit recompenser l'injure à eux faicte par honneur & presens : parquoy les ayans faict vestir honnorablement, & sçachans qu'ilz estoient tous deux d'une mesme volonté, les fit marier ensemble, puis leur donna des dons magnifiques, & les envoya trescontens à leur maison, où estans receuz avec tresgrande chere, ilz vesquirent apres longuement ensemble en joye & plaisir.



NOUVELLE SEPTIESME.

Pour signifier les divers travaux & perilleux accidens causez par ces deux tant puissans Seigneurs Amour & Fortune Tirans de la vie humaine,

Théodore devenu amoureux de Violante fille de messire Emeri son maistre, l'engrossa, dont il fut condamné à estre pendu & estranglé, & ainsi qu'on le menoit souettant jusques au gibet, il fut recongneur par son pere. Parquoy il fut *deslié, & espousa s'amy.*



ES Dames qui estoient toutes en craincte d'entendre que les deux pauvres amoureux eussent esté bruslez, oyans qu'ilz estoient eschappez, louerent Dieu & s'en refjouyrent toutes : puis quand la Royne eut veu que la nouvelle elloit achevee, elle enchargea à Ma-dame Laurette de dire la fuyante, laquelle se print à

dire soyeusement :

Mes belles Dames, au temps que le bon Roy Guillaume regnoit en Sicile, il y avoit audict Royaume un jeune gentilhomme nommé Messire Emeri, Abbé de Trappani, lequel (entre les autres biens de ce monde que Dieu luy avoit donnez) estoit fort bien garny d'enfans, parquoy ayant besoin de serviteurs, & venans du pays de Leuant, certaines galleres de courfaires Geneuois qui avoient en costoyant l'Armenie prins plusieurs petitz enfans, il en acheta quelques uns, pensans qu'ilz fussent Turcz, entre lesquelz (combien que tous les autres ressemblassent bergers) il y en avoit un qui sembloit estre plus gentil, & de meilleur regard que nul des autres, qui se nommoit Theodore : lequel devenant grand (encor qu'il fust traicté comme fers) fut neantmoins eslevé & nourry avec les enfans, de Messire Emeri, & tenant plus de son naturel, que de l'accident, commença à estre bien conditionné, & de bonne grace de forte qu'il pleut tant à Messire Emeri qu'il le fit libre, & croyant à la verité qu'il fust Turc, il le fit baptiser, & le nomma Pierre : puis le fit superintendant de ses affaires, se fiant beaucoup en luy. Or ainsi que les enfans de Messire Emeri creurent, aussi creut une sienne fille nommee Violante, belle & delicate ? laquelle demourant trop à estre mariee par son pere, devint par fortune amoureuse de Pierre. Et combien qu'elle l'aymast, & tint grand conte de toutes ses façons de faire : si avoit elle toutesfois honte de luy declarer : mais amour la releva de ceste peine : par ce que Pierre l'ayant plusieurs fois espiee secrettement, en estoit devenu tellement amoureux qu'il ne sentoit jamais aucun bien : sinon quand il la voyoit : toutes fois il craignoit fort que quelqu'un s'en aperceust, pensant faire en cecy, moins que bien : dont la fille qui le voyoit volontiers s'apperceut bien & pour luy donner plus de seureté, elle monstroït qu'elle en estoit (comme il estoit vray) trescontente. Et demourerent tous deux long temps en ces termes, sans s'oser dire aucune chose l'un à l'autre, combien que chacun le desirast grandement : mais ce pendant qu'ilz se consommoient ainsi egallement en l'amoureuse flamme, fortune (comme si elle eust voulu ce qui advint) leur trouva la voye de chasser la peur qui les empeschoit. Qui fut que Messire Emeri avoit à une demie lieuë hors la ville de Trappani un fort beau lieu, auquel sa femme avec sa fille & quelques autres femmes & amis avoient souventesfois

accoustumé d'aller par maniere de pasetemps : où ayant un jour ceste Dame mené Pierre avec elle, & y fejournalant, il advint (comme nous voyons quelquesfois advenir en Esté) que le ciel se couvrit soudainement tout de nuees : au moyen dequoy la Dame & sa compagnie (afin que le mauvais temps ne les print là) se meirent en chemin pour retourner à Trappani, & s'en alloient le plus viste qu'ilz pouvoient : mais Pierre qui estoit jeune, & pareillement Violante, cheminoient beaucoup plus fort, que ne faisoient sa mere ne sa compagnie : non moins par adventure poussez d'amour que de la peur du temps : & ayant desia tant deuancé la mere & les autres : qu'on les avoit presque perdus de veüe, il advint qu'après plusieurs tonnerres, soudainement commença à venir une grosse gresle & espesse, qui contreignit la mere & sa compagnie de se retirer chez un Paisan, Pierre & la fille n'ayant point d'autre refuge, entrerent en une vieille mesure presque toute tombee, où personne ne demouroit, & en icelle souz un peu de couverture (qui y estoit encor demouree) se ferrent tous deux : les contrainant la faute de couverture de se toucher, & ferrer pres l'un de l'autre : lequel touchement fut occasion de reasseurer un peu leurs cœurs & decouvrir les amoureux desirs. Et lors Pierre commença le premier à dire : Pleust à Dieu qu'il ne cessast jamais de gresler, & que je deusse tousjours estre comme je suis. Et la fille dist : Certes je le voudroy bien. Et de ces parolles : ilz vindrent à s'entreprendre par la main & à se la ferrer l'un à l'autre : & de cecy à s'embrasser : & puis à baiser, tousjours greslant, & afin que je ne voyse racontant tout par le menu, le temps ne se haussa jusques à ce qu'ilz eurent esprouvé les dernieres fruitions d'amour : & donné ordre pour recevoir à l'advenir secrettement plaisir l'un de l'autre. Le mauvais temps cessa & en entrant en la ville qui estoit fort prochaine de là, ilz attendirent la mere & s'en retournerent avec elle à la maison, là où quelquefois avec fage moyen & secret, ilz se rencontrerent prenant grande recreation ensemble, & tellement alla la besongne que la fille devint grosse qui fut à l'un & à l'autre merveilleusement desplaisant : au moyen dequoy elle usa de tous les remedes possibles pour desgrosser : mais elle n'en sceut venir à bout. Pour laquelle chose Pierre craignant d'en perdre la vie, delibera de s'enfuyr & luy dist : Ce qu'oyant la fille elle luy

respondit : Sans point de faute si tu t'en vas je me tueray. A qui Pierre qui moult l'aymoit, dist : Comment veux tu mamie, que je demeure icy ? Ta grossesse descouvrira nostre faute : il te fera pardonné legerement : mais moy miserable, seray celuy à qui il faudra porter la peine de ton peché & du mien. A qui la fille dist : Pierre, mon peché se fera bien : mais du tien assure toy (si tu ne le dis) qu'il ne se fera jamais, Pierre luy dist : Puis que tu le me promets ainsi, je demoureray : mais pense bien de me tenir ta promesse. La fille qui avoit celé sa grossesse tant qu'elle avoit peu, voyant que son ventre croissoit si fort qu'elle ne le pouvoit plus cacher, se descouvrit un jour à sa mere en plourant tresamerement : & la suppliant de la vouloir fauver. La mere dolente outre mesure luy dist mille injures, & voulut sçavoir comment cecy s'estoit fait. La fille (afin que Pierre ne receust point de mal) forgea une sienne mensonge tout au contraire de la verité que la mere creut. Et pour celer la faute de sa fille, elle l'envoya en une maison qu'ilz avoient aux champs. Et là quand le terme d'accoucher fut venu, la fille criant (comme les femmes sont) & ne pensant la mere que messire Emeri (qui n'avoit quasi jamais accoustumé de passer par là) y deust venir : il avint qu'ainsi qu'il revenoit de voler, & qu'il passoit au long de la chambre où la fille crioit, il entra soudainement dedans, s'esmerveillesmerueillant de l'ouïr ainsi crier : & demanda qu'estoit cela. La mere voyant son mary ainsi survenu, se leva toute dolente, & luy conta ce qui estoit avenü à leur fille : mais luy (moins prompt à croire que la mere n'avoit esté) dist qu'il n'estoit pas possible que la fille ne sceust de qui elle estoit enceinte & par-ainsi il vouloit sçavoir la verité disant laquelle elle pourroit acquerir sa grace, autrement qu'elle fist son conte de mourir sans aucune misericorde. La mere se parforça tant qu'elle peut que son mary fust content de ce qu'elle luy avoit dit : mais tout cela n'y feruoit de rien : il vint en fureur l'espee au poing sur sa fille (laquelle ce pendant que la mere l'avoit entretenu en parolles avoit enfanté un filz) & luy dist : Ou tu declareras qui est pere, de cest enfant, ou tu mourras, tout à ceste heure. La fille craignant la mort, rompit la promesse qu'elle avoit faite à Pierre, & luy defcouvrit le tout. Ce qu'oyant le chevalier, il devindeuint si desesperement courroucé qu'à peine se sceut il retenir qu'il ne la tuast.

Mais apres qu'il eut dit ce que la colere luy faisoit dire, il remonta à cheval, & s'en vint à Trappani : & ayant conté toute l'injure que Pierre luy avoit faite à un messire Conrard qui estoit Capitaine pour le Roy en la ville, soudainement il fit prendre Pierre, avant qu'il s'en doutait, & luy feit donner sur l'heure la question lequel confessa tout ce qui avoit esté fait. Et estant quelques jours après condamné par le Capitaine d'estre souetté par la ville, & apres pendu & eftranglé par la gorge : Messire Emeri (afin qu'il ostast de ce monde en une mesme heure, les deux pauvres amoureux & leur enfant) n'ayant encor appaisé son courroux pour avoir conduit le pauvre Pierre à devoir recevoir mort, mit du venin en une couppe avec du vin, & le bailla à un sien serviteur fort familier & une espee toute nue avec cela & luy dist : Va t'en avec ces deux choses devers Violante & luy dy de ma part qu'elle choysisse tout à ceste heure, l'une de ces deux mortz : ou de venin, ou de glaive : sinon que je la feray mourir toute vifue en la presence de tout le monde, comme elle la merité : & quand tu auras fait cecy, tu prendras le fils qu'elle a 'fait n'agueres, & en donneras de la teste contre la muraille, puis le donneras à manger aux chiens. Quand le pere eut donné ceste cruelle sentence contre sa fille & son neuveu, le serviteur plus prompt à faire mal que bien, s'en alla au lieu où estoit la fille. Pierre condamné, comme vous avez ouy, estoit mené souettant au gibet, si passa comme il pleut à ceux qui guidoient la justice devant une hostellerie, où estoient lors trois grands personnages d'Armenie, que le Roy de ce pays là enuoyoit ambassadeurs à Rome devers le Pape, pour negocier de plusieurs grans affaires : à cause d'un passage qui se devoit faire : & estans illec descendus, pour se refreschir & reposer quelques jours, & grandement honnorer de tous les gentilzhommes de Trappani, & mesmement de messire Emeri, ces Ambassadeurs oyans passer ceux qui menoient Pierre, vindrent à la fenestre pour le veoir. Pierre estoit tout nud, de la ceinture en haut, avec les mains liees par derriere, lequel estant regardé par l'un d'eux qui estoit homme d'aage & de grande autorité, nommé Phinee, il luy veit une grande tache rouge en l'estomach, non point paincte, mais naturellement empraincte en la peau, comme vous diriez que sont celles que les femmes nomment icy rozes : laquelle apperceuë, il se va soudainement souvenir d'un sien filz qui

luy avoit esté prins, quinze ans y avoit, sur la marine de la Iazze par les courfaires : dont depuis il n'avoit jamais sceu avoir nouvelles : & considerant l'aage du pauvre malheureux qu'on souettoit, il avisa que si son filz estoit vivant qu'il seroit de l'aage que cestui-là luy sembloit estre : parquoy voyant ce seing, il commença à soupçonner si c'estoit point son filz : pensant que si ce l'estoit qu'il se devoit encor souvenir de son nom, & de celuy de son pere, & de la langue Armenienne : Parquoy quand il fut pres de luy, il l'appelle : O Theodore : oyant laquelle voix Pierre, il leva incontinent la teste, & Phinee en parlant Armenien, luy dist : D'où és tu ? de qui és tu filz ? les sergens qui le menoient s'arrestèrent pour la reverence de l'embassadeur, tellement que Pierre luy respondit : le suis d'Armenie filz d'un qui se nommoit Phinee & ay esté transporté icy par je ne sçay quelles gens. Ce qu'oyant Phinee, il congneut certainement que c'estoit le filz qu'il avoit perdu : parquoy en plourant il descendit en bas avec ses compagnons : & le courut embrasser parmy tous les sergens : & luy ayant jetté sur le dos un riche manteau qu'il portoit, pria celui qui le menoit deffaire, d'attendre tant qu'il eust le commandement de le ramener, Cestuy-là respondit qu'il l'attendroit volontiers. Or avoit desia sceu Phinee l'occasion pour laquelle on menoit pendre cestui-cy par le bruit qui en avoit couru par tout, parquoy soudainement avec ses compagnons & leur famille, il s'en alla devers messire Çonrard, & luy dist : Monficur, celui que vous envoyez faire mourir comme esclave, est libre, & mon filz, & est tout prest de prendre à femme celle qu'on dit qu'il a despucelee : & par ainsi plaise vous de faire surseoir l'execution jusques à ce qu'on ait sceu si elle le veut pour mary, affin qu'il ne soit trouvé (si elle en est contente) que vous ayez fait contre la loy. Messire Conrard oyant que cestui-cy estoit filz de cest ambassadeur s'esmerveilla : & ayant aucunement honte de la faute de fortune confessa que ce que disoit Phinee estoit vray : si le fait retourner incontinent à la maison : & envoya soudainement querir Messire Emeri, & luy conta tout cecy. Messire Emeri qui croyoit que sa fille & le petit filz fussent desia morts, fut le plus dolent du monde, de ce qu'il avoit fait, congnoissant bien que si elle n'estoit morte, que tout se pourroit fort bien rabiller : parquoy il envoya tout courant

là où estoit sa fille, afin que si on n'avoit fait son commandement qu'on ne le fist point, celui qui y courut trouva le serviteur que Messire Emeri avoit envoyé, lequel ayant le glaive & la poison mis devant la fille : par ce qu'elle ne se despeschoit de prendre l'un où l'autre luy disoit injures, & la vouloit contraindre d'en prendre l'un : mais quand il ouyt le commandement de son seigneur il la laissa : & s'en retourna vers luy, & luy dist comme le cas estoit. Messire Emeri trescontent de cela, s'en alla devers l'ambassadeur Phinee, & en plourant s'excusa le mieux qu'il sceut de ce qui estoit intervenu, luy en demanda pardon : & l'assurant que là où Theodore voudroit prendre à femme sa fille, il estoit trescontent de la luy donner. Phinee receut volontiers ses excuses, & respondit : le vueil & entend que mon filz prenne vostre fille & où il ne la voudroit je consent que la sentence donnee contre luy, soit executee. Estant doncques Phinee & Messire Emeri d'accord, ilz vont trouver Theodore au lieu où il estoit encor tout poureux de la mort, & joyeux d'avoir trouvé son pere : & luy demanderent sa volonté sur ceste chose. Theodore oyant que Violante seroit sa femme, s'il vouloit : sa joye fut si grande qu'il luy sembla fauter d'enfer en paradis : & dist qu'il reputeroit cecy à une tresgrande grace, là où chacun en seroit content. On envoya pareillement à la fille pour scavoir son vouloir : laquelle oyant ce qui estoit venu de Theodore, & ce qui en devoit avenir, au lieu de ce qu'elle estoit n'agueres plus dolente que creature du monde en attendant la mort : un long temps apres adjoustant elle aucunement soy aux parolles qu'on luy disoit, se refjouit un peu : & respondit que si elle pouvoit obtenir son desir en cecy, il ne luy sauroit avenir chose dont elle fust si contente que d'estre femme de Theodore : mais toutesfois elle feroit ce que luy commanderoit son pere. Ainsi doncques quand on eut fait par accord espouser la fille, il se fit une tresgrande feste avec tresgrand contentement de tous les citoyens. La jeune mariee se confortant & faisant nourrir son petit filz, revint dedans peu de temps apres plus belle que jamais. Et quand elle fut levee de ses couches, & qu'on eut attendu que Phinee fut retourné de Rome, elle luy fit la reverence comme il appartenoit à un pere, & luy fort content d'avoir une si belle & honneste jeune fille, ayant fait faire les nopces avec tresgrande chere & festins la receut pour fille & depuis

tousjours pour telle la tint, & quelques jours apres ilz monterent, luy son filz, sa belle fille, & son petit neveu sur une gallere & les emmena avec soy à la Iazze¹, où les deux amans demourerent tant qu'ilz vesquirent en paix & en repos.



NOUVELLE HUICTIESME

Denotant qu'amour fait P homme non seulement prodigue, mais encor ennemy de soymesme, & que souventesfois l'aventure apporte tel effect que l'esprit humain ne pourroit faire le semblable.

Anaslaise des Honnestes en aymant une fille des Traversaires de spendit grandement de son bien, sans toutesjois estre aymé, & à la priere de ses parens s'en alla à un sien lieu aux champs, nommé Quiassi : où il veit chasser par un cheualier, une jeune fille qu'il tuoit : & puis la faisoit devorer aux chiens Si inuita ledit Anastaise ses parens, & ceux de celle qu'il aymoît, pour venir disner avec luy, ausquels il feit pareillement voir despecer ceste jeune fille parquoy craignant celle qu'il aymoît qu'il vü tel inonnenient luy advint, elle print Anastaise pour mary.

VSSI tost que ma-Dame Laurette se teut, Ma-Dame l'hihilomene, par commandement de la Royne commença, & dist Mes amyables Dames, tout



ainsi comme la pitié est fort louee en vous, pareillement la cruauté est rigoureusement vengée par la justice divine : ce que vous voulant faire cognoistre, & afin que je vous donne matiere de la deschasser entierement de vous, je suis contente vous dire une nouvelle, non moins pleine de compassion que delectable.

Il y a eu autresois à Ravenne, ville tresancienne de la Romaine, grand nombre de gentilhommes, entre lesquels y eut un jeune homme nommé Anastaise des Honnestes : lequel par la mort de son pere & d'un sien oncle demoura riche sans fin : & cstant à marier il devint amoureux (comme sont jeunes gens) d'une jeune fille de messire Paule Traversaire, de trop plus noble & ancienne maison qu'il n'estoit, prenant esperance de faire tant par ses moyens & travaux, qu'elle l'aymeroit, lesquels encores qu'ilz fussent grans honnestes & louables, non seulement ne luy servoient de rien, ains sembloit qu'ilz luy nuysoient, tant elle se monstroient cruelle, dure, & sauvage envers luy : elle estant paraventure pour sa singuliere beauté ou noblesse si fiere & desdaigseuse, que luy ne chose qu'il desirast, ne luy estoit agreable. Ce qu'Anastaise supportoit mal aysément, tant qu'il luy vint plusieurs fois volonté (apres avoir souffert beaucoup d'ennuy) de se tuer : toutesfois il s'en abstint : deliberant maintesfois en son entendement, de la laisser du tout ou de la hayr, si possible luy estoit, comme elle le haissoit, mais il se trauailloit en vain : car il sembloit que tant plus l'esperance diminuoit, & plus son amour multiplioit. Perseuerant doncques Anastaise en son amour, & en ses despenses desmesurees, il sembla à aucuns de ses parens & amis qu'il consommoit & sa personne & son bien, au moyen de quoy ilz luy conseillerent beaucoup de fois qu'il s'en devoit aller hors de Rauenne : & demourer en quelque autre lieu pour un temps : par ce que le faisant ainsi, son amour, & pareillement ses despenses diminueraient. Anastaise fut un long temps sans tenir conte de ce qu'on luy conseilloit : mais à la fin estant si fort pressé d'eux & ne pouvant plus dire de non, il dist qu'il le feroit. Parquoy ayant fait faire de grans preparatiss comme s'il eust voulu aller en France ou en Espagne, ou en quelque autre

loingtain pays, il monta à cheval, & sortit accompagné de plusieurs siens amis hors de Rauenne, & s'en alla à un lieu pres la ville, par adventure une lieuë & demie qui se nommoit Quiaffi, où ayant fait apporter des pavilions & tapisseries, il dist à ceux qui l'avoient accompagné qu'il vouloit demourer là, & qu'ilz s'en retournassent à Rauenne. S'estant donc arresté Anastaise en ce lieu, il commença à faire la plus triumpante & magnifique vie qui fut jamais faite, invitant aujourd'huy les uns & demain les autres à disner & à souper comme il avoit accoustumé. Or advint qu'un vendredy quasi sur le commencement de May, qu'il faisoit un tresbeau temps, luy rememorant en son entendement la cruauté de s'amie, il commanda à tous ses serviteurs qu'ilz le laissassent tout seul pour resuer plus à son ayse, & s'en allant ainsi pas à pas, il se transporta en refuant jusques à la Pinniere. Et estant lors plus de dix heures, & luy entré dedans la Pinniere, enuiron un cart de lieuë, ne se souvenant de disner, ne d'autre chose, il luy fut soudainement avis qu'il oyoit une voix de femme qui faisoit de tresgrandes plaintes, qui luy fit rompre le doux penser où il estoit, & haussa la teste pour veoir que c'estoit, & voyant qu'il estoit en icelle Pinniere fut fort esbahi : puis regardant devant soy, il vit venir par un petit bois fort espais d'arbrisseaux & de buissons une tresbelle jeune fille courant à luy, nuë, descheuelee, & toute esgratignee des branches & buissons, plorant, & criant mercy tant qu'elle pouvoit, la suyuant à ses costez deux mastins grans & fiers, lesquelz en courant tressors apres elle, la mordoient plusieurs fois cruellement, par où ilz l'ataignoient : au derriere d'elle, il veit aussi venir sur un coursier noir, un cheualier brun, fort courroucé à son visage, tenant un estoc au poing la menaffant avec parolles vilaines & espouventables de la tuer. Ceste chose luy mit tout en un instant admiration & estonnement en l'entendement, & à la fin compassion de la mal fortunee femme, de laquelle com passion nasquis le desir de la delivrer s'il pouvoit, d'une telle mort & engoisse : mais se trouvant sans armes courut prendre une branche d'arbre au lieu d'un baston & commença à se mettre au devant des chiens, & contre le cheualier : mais le cheualier qui vit cecy, luy cria de loin : Anastaise ne t'en empesche point, laisse faire aux chiens & à moy la punition que ceste meschante femme a meritee : & disant

ainsi, les chiens la prindrent par les flans & l'arrestèrent : puis le chevalier y arriva qui descendit de cheval. Auquel Anastaise (apres qu'il se fut approché) dist : le ne say qui tu és qui me cognois ainsi mais je te vueil bien dire que c'est une grande lascheté à un cheualier armé, de vouloir tuer une femme toute nuë, & luy mettre ainsi les chiens aux costez comme si elle estoit une beste sauvage, en bonne soy je la defendray tant que je pourray. Le chevalier luy dist lors : Anastaise j'ay esté de la mesme ville dont tu és : & me souvient que tu estois encor petit garçon, quand je (qui fuz nommé messire Gui des Anastaises) estois trop plus amoureux de ceste-cy que tu n'es maintenant de celle des Traversaires, & pour sa fierté & cruauté mon malheur fut tel, que je me tuay un jour comme desesperé avec cest estoc que tu me vois au poing, & suis damné és peines éternelles : ceste cy qui fut soyeuse desmesurément de ma mort, ne demoura gueres de temps apres qu'elle ne mourust, & pour le peché de sa cruauté, & du plaisir qu'elle avoit eu de mes tourmens, ne s'en repentant point (comme celle qui croyoit avoir plus merité que failly en cecy) fut pareillement & damnee en enfer, là où quand elle descendit, il nous fut donné pour commune peine, c'est à savoir à elle de fuir devant moy, & à moy (qui tant l'ay aymee par le passé) de la suyure comme mortelle ennemie, & non point comme femme aymee, & toutes les fois que je l'atain, je la tue de cest estoc, dont je me tuay : & l'ouvre par les rains, & arrache hors de son corps ce cœur dur & froit, dedans lequel ne peurent jamais entrer n'amour ne pitié, avec ses autres entrailles comme tu verras à ceste heure, & les donne à manger à ces chiens : après elle ne demeure gueres d'espace qu'elle (comme il plaist à la justice de la puissance divine) se releve comme si elle n'avoit esté morte, & recommence la douloureuse suite, & moy & les chiens à la suyure, & avient que tous les vendredis enuiron cest'heure, je l'atain icy, où je la desmembre comme tu verras, & ne pense pas que les autres jours nous nous reposions, car je la trouve en d'autres lieux, esquelz elle a cruellement pensé ou fait quelque chose contre moy : & moy estant devenu d'amy son ennemy comme tu vois, il me convient la fuyure en ceste maniere, autant d'ans comme elle a esté cruelle de mois envers moy : laisse moy donc executer la volonté de la divine justice, il ne te mesle point d'y vouloir

mettre empeschement : car tu ne pourrois. Anastaise oyant ces parolles devenu tout timide, & n'ayant quasi poil sur luy qui ne dressast, se reculant arriere & regardant la miserable jeune fille, commença à attendre tout paoureux, ce que feroit le chevalier, lequel quand il eut achevé son parler courut fus comme un chien enragé l'estoc au poing, à ceste jeune femme, laquelle estant à genoux, & tenuë bien fort des deux mastins luy crioit mercy, à laquelle il donna de toute sa force par le milieu de l'estomach, & la perça de part en part, & tout aussitost que la fille eut rcceu ce coup, elle tomba sur le visage, tousjours plorant & criant, & le cheualier ayant pris un couteau l'ouvrit par les reins, & en tira le cœur, & tout ce qui est autour, qu'il jetta aux mastins : lesquelz comme fort affamez incontinent le mangerent : & bien tost après la jeune fille (comme s'il n'avoit rien esté de tout cecy) soudainement se leva debout, & commença à fuir vers la marine, & les chiens apres elle qui tousjours la dessiroient, & le chevalier quand il fut remonté à cheval, & qu'il eut reprins son estoc, recommença à la suyure tellement qu'en peu d'heure ilz s'esloignerent de forte qu'Anastaise les perdit de veüë. Lequel ayant veu ces choses fut grand piece en autant de peur que de compassion. Et quelque temps apres il luy vint en l'entendement que ceste chose luy pourroit beaucoup servir : puis qu'elle avenoit tous les vendredis. Parquoy ayant remarqué le lieu s'en retourna vers ses gens, & apres quand il luy sembla bon, il envoya querir à Rauenne plusieurs de ses parcns & amis, & leur dist : Vous m'avez long temps importuné que je discontinuasse de plus aimer ceste mienne ennemie, & que je mille fin à la grande despence que je faisois, ce que suis tout prest de faire : pourueu que vous me impetriez une grace, qui est que vendredy prochain messire Paule Traversaire avec sa femme & sa fille & toutes les autres femmes leurs parentes, & celles qu'il vous plaira qui y soient, viennent disner icy avecques moy, & pourquoy je desire cecy, vous le verrez lors. Il sembla à ceux cy que cela estoit bien aisé à faire. Parquoy quand ilz furent retournez à Rauenne, & qu'il fut temps, ilz inuiterent ceux que vouloit Anastaise. Et combien qu'il y eust de la difficulté, de pouvoir mener la fille qu'Anastaise aymoît, toutesfois elle y alla avec les autres femmes. Anastaise fit apprester à disner

magnifiquement, & fit dresser des tables souz ces pins, à l'entour desquelz il avoit veu ainsi dessirer & mettre en piece la cruelle dame. Et ayant fait asseoir les hommes & les femmes à table, il ordonna si bien son fait, que la jeune fille qu'il aymoît, fut assise justement vis à vis du lieu où le cas devoit advenir. Estans doncques venuz sur la fin du disner, chacun commença à ouïr le bruit desesperé de la pauvre femme chassée, de quoy ilz s'esmerveillerent tous bien fort, & demandant que c'estoit, & personne ne le fachant dire, ilz se leverent tous debout, & regardans que ce pouvoit estre, ilz virent la dolente jeune femme avec le chevalier, & les chiens qui incontinent pres furent là parmy eux. Le bruit fut fait grand contre les chiens & contre le chevalier, & plusieurs s'avancerent pour ayder à la jeune femme : mais le cheualier parlant à eux comme il avoit fait à Anaftaise, non seulement les fit reculer arriere, ains les estonna tous & les remplit d'admiration & faisant ce qu'il avoit fait l'autre vendredy, autant de femmes qu'il y avoit (dont plusieurs estoient parentes de la miserable femme, & du chevalier, & qui se souvenoient de l'amour & de la mort de luy) plorerent toutes aussi chaudement comme si elles eussent veu faire cela à elles mesmes. Ceste chose finie (& apres que la pauvre femme & le chevalier s'en furent allez leur chemin) tous ceux qui avoient veu ce mystere entrèrent en plusieurs & diverses opinions : mais entre les autres qui furent plus espouventez, ce fut la cruelle jeune fille qu'Anastaise aymoît : laquelle avoit veu & entendu par le menu tout l'affaire, & cogneut que toutes ces choses touchoient à elle, plus qu'à nulle autre personne qui y fust, se souvenant de sa cruauté dont elle avoit tousjours usé envers Anastaise, tant que desia il luy estoit avis qu'elle fuyoit devant luy tout courroucé, & qu'elle avoit les matins à ses flancs : tellement que la peur qui luy vint de cecy fut si grande, qu'à fin que telle chose ne luy avint, elle ne se vit jamais de loisir (combien que elle eust tout celle nuict pour y penser) qu'ayant converty la haine en amour, elle n'envoyast secrettement une sienne fidelle chambriere à Anastaise pour le prier de sa part de la venir veoir : pource qu'elle estoit toute deliberee de faire tout ce qu'il luy plairoit. A laquelle Anastaise fit response, que cecy luy estoit fort agreable : mais s'il luy plaisoit, il ne vouloit recevoir plaisir d'elle sinon avec son honneur :

c'est à sçavoir la prenant pour femme. La fille qui bien sçavoit qu'il n'avoit tenu sinon à elle qu'elle n'avoit elle femme d'Anastaise, luy fit responce qu'il luy plaisoit tresuolontiers. Parquoy estant elle mesme messagere envers ses pere & mere leur dist, qu'elle estoit contente d'espouser Anastaise : dont ilz furent trescontens. Et le dimenche ensuyuant Anastaise l'ayant espousee & fait ses noces vesquit depuis longs temps en grand contentement avec elle. Ceste peur ne fut seulement occasion de ce bien : ains elle fut cause que toutes les femmes de Rauenne, en devindrent si paoureufes quelles ont tousjours esté depuis plus complaisantes aux prieres des hommes qu'elles n'avoient esté au paravant.

NOUVELLE NEUFVIESME

Sous laquelle se demonstre la courtoisie d'un uray amant, & la magnanimité d'une vaillante Dame.

Federic des Alberigui amour reux d'une femme de laquelle il n'estoit point aymé despendit tout finbien en gentillesses esses & honnestetez, se consommant entierement : tellement qu'il ne luy demeura qu'un faucon : & n'ayant autre chose pour donner à disner à s'amie qui le vint veoir il le fait ristir : dont elle fachant ceste honnesteté, changea d'opinion, & le print à mary, le faisant riche homme.



A-DAME Philomene avoit mis fin à son parler, quand la Royne voyant que c'estoit à elle (a cause du privilege reserué à Dioneo) dist avec un visage riant. C'est à ceste heure à moy, de faire mon conte, & je le feray volontiers : en vous contant mes cheres dames une nouvelle semblable en partie à la precedente, non seulement pour vous faire

cognoistre combien voz courtoisies ont de pouvoir envers ceux qui ont le cœur gentil : mais aussi à fin que vous appreniez : d'estre de vous mesmes liberales où il appartient des recompenses que vous devez, sans que les distributions s'en facent tousjours par fortune laquelle les donne, non pas avec discretion, mais le plus souvent sans consideration au premier qui se présente.

Vous devez donques savoir que Coppe de Bourguefe Dominique, qui fut en nostre cité, & paraventure est encores homme de grande reverende autorité en nostre temps, & digne d'éternelle memoire plus certes par ses vertus & louables conditions, que par la noblesse de ses predecesseurs, estant desia sur ses vieux jours, prenoit plaisir de deviser plusieurs fois des choses passees avec ses voisins & autres choses qu'il favoit le mieux faire, par meilleur ordre, avec plus grande memoire, & plus beau langage, que nul autre qu'on ait veu. Si avoit acoustumé de conter entre ses autres belles choses, qu'il y eut autresfois à Florence un jeune gentil-homme nommé Federic, filz de messire Philippes Alberigui, prisé & estimé en faits d'armes & de gentillesse par dessus tout autre jeune gentilhomme de Thoscane : lequel Federic (comme le plus souvent avient des gentilzhommes) devint amoureux d'une gentilfemme nommee ma-dame Ieanne, tenuë en son temps des plus belles & gracieuses qui fussent dans Florence. Pour laquelle & afin qu'il peust acquerir son amitié, il faisoit festins, joustes tournois, & tous autres faits d'armes, & outre ce de grands presents, & despendoit son bien, sans rien espargner : mais elle non moins honneste que belle, ne se soucioit aucunement de toutes ces choses qu'il faisoit pour elle, & encores moins de luy qui les faisoit. Despendant donques Federic beaucoup plus que sa puissance ne portoit, & n'aquerant rien, ses facultcz (comme il avient aisément) diminuoient de forte, qu'il en devint si pauvre qu'il ne luy demeura sinon une pauvre petite metairie, du revenu de laquelle il vivoit escharcement, ayant encores avec tout cela un faucon des meilleurs du monde. Parquoy aymant plus que jamais ceste dame, & voyant qu'il ne pouvoit plus vivre en la ville comme il desiroit, s'en alla demeurer aux champs, là où estoit sa pauvre metairie & volant là quand il pouvoit, en fuportant patiemment sa pauvreté sans requerir

personne. Auint un jour qu'estant ainsi devenu à l'extremité, le mary de madame Ieanne fut malade, & se voyant prochain de la mort fit son testament par lequel il laissa un sien filz desia grandet, heritier de tous ses biens & richesses qui estoient grandes, & apres luy, s'il avenoit qu'il mourust sans hoir legitime, substitua sa femme qu'il avoit fort aymee : puis deceda. Quand doncques ma-dame Ieanne se trouva vefue, elle s'en alla durant l'esté (comme c'est la coustume des femmes de nostre ville) aux champs en une sienne maison assez prochaine de celle de Federic. Au moyen dequoy il advint que ce garçonnet commença à prendre grande privauté avec Federic, & se delecter des chiens & d'oyseaux : dont ayant veu voler plusieurs fois le faucon de Federic, il luy plaisoit si merveilleusement, qu'il desiroit fort de l'avoir, toutesfois il ne l'osoit demander, voyant qu'il l'aimoit tant. En ces entrefaites avint que le jeune garçon tomba malade, dont la mere fort dolente (comme celle qui n'avoit que cestuy-là, & quelle aymoît fort) ne cessoit tout au long du jour estant aupres de luy, de le conforter, & plusieurs fois luy demandoit s'il y avoit quelque chose qu'il desirast le priant de luy dire, & qu'il s'asseurast que s'il estoit possible de l'avoir, elle mettroit peine qu'il l'auroit. Le jeune garçon oyant tant de fois toutes ces belles offres, luy dist : Ma mere, si vous pouvez tant faire que je puisse avoir le faucon de Federic, je pense que je seray bien tost guery. La dame oyant cecy demoura quelque peu à resuer & commença à penser ce qu'elle devoit faire : car elle sçavoit que Federic l'avoit longuement aymee, & qu'il n'en avoit jamais eu seulement un regard : parquoy elle disoit en soy-mesmes, comment envoyeray-ie : ou iray demander ce faucon, qui est, à ce que j'ay entendu le meilleur qui vola oncques, & outre ce, cest oyseau le fait vivre au monde. Comment seray-ie bien si despourveuë de sens de le vouloir oster à un gentilhomme à qui n'est demouré autre recreation que ceste là : Par ainsi se trouvant en tel pensement bien empeschee, encor qu'elle fut trescertaine de l'avoir, si elle le demandoit (ne fachant que dire) ne respondoit rien à son filz : mais demouroit toute penfiue. A la fin l'amour de lenfant la vainquit de forte qu'elle delibera à part soy pour le contenter (quoy qu'il en deust estre) de n'y envoyer point : mais d'y aller elle mesmes pour le demander, & de le luy

aporter, & respondit à son filz Mon filz resjouyssez vous, & pensez seulement à vous guerir : car je vous promets que la premiere chose que je feray demain matin, ce sera de l'aller querir, & le vous aporteray : dont le petit garçon devint si joyeux, que ce jour mesme il amanda quelque peu. La dame le jour ensuyuant s'en alla par maniere d'esbat avec une autre femme qu'elle print pour luy faire compagnie, à la petite maisonnette de Federic, & le firent apeller. Il estoit par fortune ce jour là en un sien jardin qu'il faisoit acoustrer, par'ce qu'il ne faisoit lors temps pour voler, lequel oyant que ma-dame leanne estoit à la porte qui le demandoit, s'en esmerveilla grandement & y courut tout joyeux, la saluant reverenment, & elle le voyant venir luy alla au devant avec une grace de dame fort honneste, & dist : Dieu vous gard seigneur Federic, je suis venuë icy pour vous recompenser des trauaux que vous avez euz parcy devant pour moy, lors que vous m'aymiez plus qu'il ne vous eust esté besoin, & la recompense fera telle que je delibere de disner ce matin privément avec vous, & ceste mienne compagne. A qui Federic respondit en toute humilité, madame il ne me souvient point d'avoir jamais eu perte ne dommage pour vous, mais au contraire j'ay tant eu de bien, que si iamàis j'ay vallu quelque chose, cela est venu de voz merites, & par l'amitié que je vous ay portee, & pour certain je repute à trop plus grande grace, & ay trop plus pour agreable ceste vostre liberalité de m'estre venu voir, que je ne ferois si on me donnoit de rechef autant de bien à despendre comme j'en ay despendu par cy devant, combien que vous soyez venuë visiter un pauvre hoste. Et cecy dit la receut honteusement en sa petite maison & d'icelle la mena en son jardin, & ne ayant là, par qui luy faire tenir compagnie dist Ma-dame puisque je n'ay icy personne, ceste bonne creature, femme de ce laboureur vous tiendra compagnie, ce pendant que j'iray faire mettre la nappe. Le pauvre Federic bien que sa necessité fust extreme, si est-ce qu'il ne s'estoit point encor tant aperceu comme lors (ores qu'il en eust esté besoin) d'avoir despendu desmesurément tout ion bien : mais ne se trouvant ceste matinee aucune chose dequoy pourroit faire honneur à la dame, dont de dueil qu'il en avoit il estoit presque enragé : maudissant en soymesmes sa fortune, couroit ores çà, & ores là, comme homme qui seroit hors de soy, & ne se

trouvant denier ne maille, ne gage pour en avoir, aussi que l'heure estoit desia tarde, & le desir toutesfois grand de faire honneur de quelque chose à la gentilfemme, & ne voulant neantmoins emprunter ou requerir non pas autrui, mais ne seulement son laboureur, son bon faucon luy vint soudainement devant les yeux, que il vit sur la perche en sa salette : parquoy n'ayant autre chose à quoy recourir, il le print, & le trouva si gras que il pensa que ce seroit viande digne d'une telle dame, & par ainsi sans y songer plus avant, il luy tira le col, & le fit incontinent plumer par une sienne pauvre chambriere, & quand il fut plumé le fit mettre en la broche & rostir en diligence : puis ayant dressé la table, & mis la nappe, & des servjettes fort blanches, dont il en avoit encores quelque peu, il s'en retourna avec un visage joyeux vers la dame au jardin, & luy dist que tout ce qu'il avoit peu trouver pour disner estoit prest. Parquoy la dame & sa compagnie se leverent & s'en allerent mettre à table ou sans savoir qu'ilz mangeoient, mangerent le bon faucon, avec Federic, qui les feruoit de bien bon cœur. Et quand ilz furent levez de table, & quelles eurent esté quelque temps avecque luy en plaisant devis, il sembla à la dame qu'il estoit temps de luy dire ce pourquoy elle y estoit venuë, si commença à parler à Federic ainsi benignement : Federic s'il vous souvient encores de vostre vie passee, & de mon honnesteté, que vous avez paraventure reputée rudesse & cruauté, je ne say point de doute que vous ne vous deuez esmerveiller de ma presumption : quand vous saurez l'occasion pour laquelle je suis expressément venuë icy : mais si vous aviez des enfans ou que vous en eussiez eu, par lesquelz vous eussiez peu cognoistre combien est grande l'amour qu'on leur porte, je me tiendrois toute asseuree que vous m'excuseriez en partie : mais comme ainsi soit que vous n'en ayez point, moy qui en ay un, ne puis pour ceste cause suir les loix communes des autres meres, les forces desquelles loix estant moy contrainte de suyure, il faut que contre ma volonté, & tout raisonnable devoir, je vous demande un don que je say certainement que vous estimez beaucoup, comme la raison le veut, parce que vostre extreme fortune ne vous a laissé autre plaisir, autre pasetemps n'aucune autre consolation, que cestuy là. c'est vostre faucon duquel mon petit filz a prins un tel desir, que si je ne le luy porte, je crains

qu'il empire tellement en la maladie qu'il a qu'il s'en enfuyue chose pour laquelle je le perdray parquoy je vous fuplie, non pour l'amytié que vous me portez : car vous n'y estes point tenu : mais pour vostre gentillesse, qui s'est tousjours monstree plus grande en vous pour faire volontiers plaisir, que en homme qui fut onc, qu'il vous plaise de le me donner à fin que je puisse dire que j'ay par vostre moyen fauvé la vie à mon filz, & vous que par cela vous l'ayez perpetuellement obligé à vous. Federic oyant ce que demandoit la Dame, & congnoissant qu'il ne l'en pouvoit servir, pource qu'il le luy avoit donné à manger, commença en la presence d'elle, à larmoyer, avant que de pouvoir respondre une seule parolle. Ce que voyant la dame elle creut au commencement que ses larmes vinssent plus de dueil de perdre son faucon que d'autre chose, & quasi elle fut preste de dire qu'elle ne le vouloit point. Toutesfois elle s'en retint, & attendit la response de Federic apres le pleurer, lequel dist ainsi. Ma-dame depuis l'heure qu'il pleust à Dieu que je misse mon amour en vous, j'ay reputé que la fortune m'a esté contraire en plusieurs choses, & de fait je me suis plainct d'elle : mais toutes ont esté legeres & aysees à supporter au pris de ce qu'elle me fait presentement endurer : dont je n'auray jamais repos en mon entendement, considerant que vous estes venuë icy en ma pauvre maison où ce pendant que j'estoye riche vous ne daignastes oncques venir, & desirez avoir de moy un petit don, & qu'elle ayt fait de forte que je ne le vous puis donner, & la cause pourquoy, je la vous diray en peu de parolles. Tout aussi tost que j'ay ouy que de vostre grace vous vouliez disner avec moy, ayant esgard à vostre excellence, & à ce que vous meritez j'estimay qu'il estoit chose raisonnable que je vous devoie traiter de viandes plus exquisés selon ma petite puissance, que celles dont on a acoustumé de traiter generalement les autres personnes : parquoy me souvenant du faucon que vous me demandez & de sa bonté, je pensay que ce seroit une vande digne de vous, & ce matin vous l'avez eu tout rosty sur vostre assiette, lequel je croyoye avoir tresbien employé : mais voyant ores que vous desirez de l'avoir en autre forte, ce m'est un si grand dueil & desplaisir (voyant que je ne vous en puis contenter) qu'il me semble que je n'auray jamais mon esprit content. Et cecy dit, pour tesmoignage de son dire, il fit apporter devant elle

les plumes, les pieds & le bec. Ce que voyant la dame elle le blasma premierement, d'avoir tué un tel Faucon pour donner à manger à une femme, & après, elle loua en soy-mesme grandement la grandeur de son cœur, lequel pauureté n'avoit peu ny ne pouvoit abbailler : puis quand elle se vit hors d'esperance d'avoir le faucon, & quelle fut par cela entree en grande doute de la fanté de son silz, elle mercia Federic de l'honneur qu'il luy avoit fait, & de son bon vouloir, & se partit d'avec luy toute melancholique, & s'en retourna vers son filz lequel : ou de facherie qu'il n'avoit peu avoir le Faucon, ou pour la maladie qui estoit grande, mourut bien tost apres : dont la mere fut grandement dolente. Et apres qu'elle eust esté quelque temps pleine de pleurs & de larmes, ses freres la voulurent plusieurs fois contraindre à se remarier : par ce qu'elle estoit demouree fort riche, & encores jeune. Parquoy, combien qu'elle eust esté contente de ne se remarier point, se voyant ainsi pressee, elle se va ainsi souvenir de l'honnesteté de Federic, d'avoir tué un tel Faucon pour la traiter, & dist à ses freres : je demouroye volontiers s'il vous plaisoit sans me marier : mais s'il vous plaist que je le soye, asseurez vous que je ne preendray jamais mary, si je n'ay Federic d'Alberiguy. A laquelle ses freres se moquans d'elle dirent : Sotte qu'est ce que tu dis ? comment le veux-tu ? Il n'a chose qui soit en ce monde. Ausquelz elle respondit : le sçay bien qu'il est ainsi comme vous dites : mais j'ayme mieux un homme qui ait besoin de richesse, que richesse qui ait besoin d'homme. Les freres oyans sa volonté, & cognoissans que Federic estoit tres-honneste gentilhomme, encor qu'il fust pauvre, la luy donnerent comme elle voulut, avec tout son bien. Lequel se voyant avoir pour femme une telle Dame, & qu'il avoit tant aymee, & outre tout cecy, se sentant tresriche, devint meilleur mesnager, & usa ses jours avec elle en grand plaisir & contentement.

NOUVELLE DIXIESME.

Reprenant la malice des femmes impudiques, &
reprouvant la Sodomie.

Pierre de Vinciolo estans aller soupper un jour
hors de sa maison, sa femme fit venir un jeune
gars qu'elle aymoît, lequel fut trouvé & sur pris
par le mary qui cogneut la tromperie de sa
femme : avec laquelle il demoura neantmoins
d'accord, pour sa meshanceté & ordure,



A nouvelle de la Royne estoit achevee & nostre
Seigneur loué de tous de qu'il avoit si dignement
recompensé Federic. lors que Dioneo qui jamais
n'attendoit qu'on luy commandait de dire la sienne,
commença ainsi je ne sçay si je dois dire que ce soit
vice accidental, & par la mauvaistié des
complexions, survenue entre les mortelz, ou bien si
c'est peché en nature de rire tousjours des mauvaises choses, que des
bonnes œuvres, mesmement quand telles choses ne nous attouchent en rien.
Et pource que toute la peine que j'ay autresfois prise, & suis tout à ceste
heure pour prendre, n'ay jamais tasché à autre fin, sinon pour vous oster de

melancolie & vous donner plaisir, encores que la matiere de la nouvelle que je veux dire soit en partie (mes Dames) un peu moins qu'honneste, si est ce que je la vous diray : pource qu'elle vous pourra donner plaisir, & vous autres en l'escoutant, en ferez ce que vous accoustumez de faire, quand vous estans entrez és jardins, estendez la main delicate pour cueillir les roses, & laissez les espines à part. Ce que vous serez laissant demourer le meschant homme dont je veux parler en mal an, avec sa deshonesteté, & rirez des amoureuxcs tromperies de sa femme, en ayant compassion des malheurs d'autrui, ou il en est besoing.

Il y eut n'a pas encor long temps à Perouse un riche homme ncmme Pierre de Vinciolo, lequel print femme en mariage plus paraventure pour tromper autrui, & diminuer la commune opinion que tous les Peroufins avoient eu de luy, que pour desir qu'il eut d'eitre marié, & fut la fortune tant conforme à son appetit que la femme qu'il print, estoit une jeune fille grande & puissante de tous ses membres, d'un poil roux, & enflambee, qui eust plustost desiré d'avoir deux maris qu'un, là où elle fut donnee à un qui avoit bien son cœur à autre chose qu'à elle. Ce que congnoissant la femme par succession de temps, & se voyant belle & fresche, & se sentant gaillarde & puissante de ses membres, s'en commença à sascher bien fort, & en avoit quelque fois de vilaines parolles avec son mary, & quasi tousjours en noise. Apres voyant que cecy pourroit plustost estre sa consommation que l'amendement de la meschanceté de son mary, elle dist en soy-mesmes : Ce malheureux laisse de habiter avec moy pour vouloir par ses meschancetez aller en galloches par le chemin sec : mais aussi je m'essayeray de porter un autre en Navire par temps de pluye : je le prins pour mary & luy apportay bon & gros mariage, sçachant qu'il estoit homme, & croyant qu'il aymast ce que ayment & doivent aymer les hommes, & si je n'eusses pensé qu'il eust esté homme, je ne l'eusse jamais prins, luy qui sçavoavoit bien que j'estoye femme, pourquoy me prenoit il s'il abhorroit ainsi les femmes ? cecy ne se doit point endurer : si je n'eusse voulu estre du monde, je me fusse faicte Nonnain, & voulant estre du monde comme je le veux, & le suis, si j'attends plaisir & contentement de cestuy-cy, je pourray paraventure en attendant en vain devenir vieille, & quand je le seray & que

je me radviseray, je perdray mon temps à me doloir d'avoir perdu ma jeuneise : pour consoler laquelle il m'en monstre bien le chemin, en me voulant faire prendre plaisir, de ce à quoy il se delecte, lequel mien plaisir quand je le prendray fera louable en moy : là où en luy le sien est fort à blasmer : car j'offenseray seulement les loix : au lieu qu'il offence les loix & la nature. Ayant doncques la bonne Dame un tel pensement en sa teste : & paradveadventure plus d'une fois elle s'accointa pour donner secrettement effect à cecy, d'une vieille qui sembloit à voir une sainte n'y touche, qui donne la bechee aux Serpens : laquelle alloit tousjours avec ses patenostres au poing, à tous les pardons de la ville, ne jamais parloit d'autre chose que de la vie des faintz Peres, ou des playes de sainés François, tellement qu'elle estoit quasi tenue de tout le monde pour une vraye sainte, & quand elle eut choisy heure propice, elle luy descouvrit entierement son intention. A qui la vieille dist : Ma fille (Dieu qui sçait toutes choses) sçait que tu feras tresbien : & quand tu le ferois pour autre raison, si le dois tu faire, & pareillement toute autre jeune femme, pour ne perdre point le temps de vostre jeunesse, pource qu'il n'est regret semblable (à celuy qui a quelque jugement) que d'avoir perdu le temps. Et dequoy tous les Diables servons nous depuis que nous sommes vieilles, sinon de garder les cendres autour du souyer ? Si quelqu'une le sçait ou qu'elle en puisse rendre tesmoignage, je suis une de celles là : car maintenant que je suis si vieille, je congnois (non sans tresgrandes & ameres pointures de l'esprit) le temps que j'ay laissé aller sans profit : & bien que je ne l'aye tout perdu : car je ne voudroye pas que tu creusses que j'eusse esté si sotte, se n'ay-ie pourtant faict ce que j'eusse bien peu faire, dont quand il m'en souvicnt me voyant ainsi faicte comme je suis, qui ne trouveroye pas qui me donnast du feu pour allumer mon tison : Dieu sçait quelle douleur j'en fents. Des hommes il n'en advient pas ainsi, ilz naissent bons à mille choses, non seulement à ceste-cy, & la pluspart valent mieus estans vieux que jeunes : mais les femmes ne sont faictes pour autre chose sinon pour faire cela & des enfans, & pour cela on les ayme : & si tu ne t'en apperçois par autre moyen, tu t'en dois appercevoir à cecy que nous femmes tousjours prestes à faire cela : ce qui n'advient pas ainsi des hommes. Et outre ce, une

femme tariroit plusieurs hommes, là où beaucoup d'hommes ne pourroient saouler une seule femme, & pource que nous femmes en ce monde pour cela, je te dy de rechef que tu feras tresbien, de rendre à ton mary pain pour gasteau : tellement que ton ame n'ayt rien à reprocher à la chair, quand tu feras vieille. Nous n'avons rien en ce monde : sinon autant que nous y en voulons prendre, & mesmement les femmes, ausquelles il est plus convenable d'employer le temps quand elles l'ont qu'aux hommes : parce que tu peux bien voir que quand nous sommes vieilles, il n'y a mary n'autre qui nous vueille voir : ains nous chassent en la cuisine à dire des fables avec la chatte, ou à conter les potz & les escuelles : & qui pis est, on saidt des chansons de nous, & disent qu'aux jeunes il faut les bons morceaux, & aux vieilles les estranguillons, & plusieurs autres choses. Parquoy afin que je ne te tienne plus en parolles je t'ose bien tant dire que tu ne pouvois decouvrir ton intention à personne du monde qui te fust plus profitable que moy, parce qu'il n'en y a point de si sourby à qui je ne prenne la hardiesse de dire ce qui fera necessaire, ne si dur ou sauvage, que je n'adoucisse bien, & que je ne le face venir à ce que je voudray. Ne te soucie seulement que de me monstrar celuy qui te plaist, & laisse apres faire à moy : mais souviens toy ma fille d'une chose que tu m'ayes pour recommandee : car je suis pauvre personne, & veux doresnavant que tu fois participante à tous les pardons que je gagneray & à toutes les patenostres que je diray, afin que nostre Seigneur face lumiere & chandelle à tous tes amys trespassez, à tant elle mit fin à son parler. La jeune femme demoura d'accord avec elle que s'il luy advenoit de voir un jeune garçon qui passoit souventesfois par ce quartier (dont elle luy dist tous les signes) qu'elle sceust ce qu'il voudroit faire, & luy ayant donné un morceau de lard, l'en envoya. La vieille avant peu de jours après luy mit secrettement celuy que elle luy avoit dict en sa chambre, & de là à peu de temps un autre, comme ilz venoient à gré à la jeune dame, laquelle encor qu'elle eust tousjours peur de son mary n'en perdit pas une seule fois, si elle pouvoit. Advint un soir que son mary estant inuité d'aller souper avec un sien amy nommé Hercolan : icelle jeune femme donna charge à la vieille qu'elle luy fist venir un jeune gars qui estoit des plus beaux & des plus agreables de Perouse : ce qu'elle fit

incontinent, & s'estant la femme mise à table avec le jeune homme pour souper, voicy le mary qui crie à la porte qu'on luy ouvre l'huys. La femme l'oyant se tint pour morte, toutesfois desirant s'il estoit possible de cacher le jeune homme n'ayant l'entendement de l'envoyer, ou de le faire cacher ailleurs, elle le fit cacher en une petite gallerie joignitnant la chambre où ilz soupoient, souz une cage à poullailles, & y jecta dessus un meschant sac qu'elle avoit fait ce jour, & cecy faict, elle fit incontinent ouvrir l'huys à son mary, auquel quand il fut entré, elle dist : Vous avez bien toit dévoré ce souper, Le mary respondit : Nous n'en avons pas seulement tasté. Comment est-il possible, dist la femme ? Ainsi que Hercolan (dist le mary) sa femme & moy citions desia mis à table, nous avons ouy pres de nous quelqu'un esternuer, dont nous n'avons faict conte pour la premiere ne pour la feconde fois, mais celui qui avoit esternué, encores pour la troisieme, quatrieme & cinquiesme fois, & plusieurs autres nous a faict tous esbahir : au moyen dequoy Hercolan qui s'estoit un peu courroucé à elle, de ce qu'elle nous avoit faict long temps fejourner à l'huys avant que d'ouvrir, luy dist quasi en furie : Que veut dire cecy ? Qui est là, qui esternue ainsi ? Et s'estant levé de table, il s'en est allé vers un degré qui est fort près de là, souz lequel y avoit un trou faict d'aiz pres du pied du degré pour y ferrer qui voudroit, quelque chose comme nous voyons que sont tous les jours ceux qui approprient les maisons, & luy estant advis que le son de cest esternuement venoit de là, il a ouvert un petit huys qui y est, & aussi tost qu'il a esté ouvert, il en est sorty incontinent la plus grande puanteur de souffre du monde : combien qu'au paravant on l'avoit desia senty, & le mary s'en estoit courroucé : mais la femme avoit tousjours dict que ce n'estoit autre chose sinon qu'un peu au paravanavant, elle avoit blanchy ces voiles avec le souffre, & avoit mis souz ce degré la petite tille sur laquelle elle les avoit estenduz, afin qu'il receussent la fumee, tellement que la fumee en venoit encores. Et après que Hercolan eut ouvert le petit huys, & que la fumee fut un peu passee, en regardant dedans veid celui qui avoit esternué, & qui encor esternuoit, estant à ce contrainct par la force du souffre : & combien qu'il esternuast, le souffre luy avoit tellement ferré le cœur, qu'il ne s'en falloit gueres qu'il n'eust jamais esternué ne faict autre

chose. Hercolan quand il le veid commença à crier : Or voy-ie bien ma femme, pourquoy tu nous as tant fait fejourner à la porte avant que de nous ouvrir : mais je ne puisse jamais avoir chose qui me plaise, si je ne t'en paye bien. Ce qu'oyant la femme, & voyant que son peché estoit descouvert, elle sans faire aucune excuse, s'est levee de table : & s'en est fuye je ne sçay où, mais Hercolan ne s'apperceuant que sa femme s'enfuyoit a dit plusieurs fois à celuy qui esternuoit qu'il sortist dehors : toutesfois luy qui n'en pouvoit plus, ne s'en est remué aucunement, pour chose qu'il luy en ayt dict Hercolan : parquoy il l'a prins par le pied, & l'a tiré dehors : & couroit pour aller querir une espee, afin de le tuer : mais moy craignant pour moy-mesmes la justice, me suis levé, & ne l'ay voulu laisser tuer, ne luy faire aucun mal, ains en criant, & le deffendant, j'ay esté occasion que quelques voisins y sont survenuz, qui ont prins le jeune homme desia presque mort, & l'ont emporté hors de la maison je ne sçay où : parquoy nostre souper a esté si troublé que non seulement je ne l'ay devoré, ains qui pis est, je n'en tastay jamais, comme je t'ay dict cy devant. Quand la Dame ouyt ces choses, elle cogneut qu'il y avoit d'autres femmes aussi fages comme elle estoit, encores qu'aucunesfois il en advint à quelques unes, & volontiers eust voulu par parolles sous-tenir la femme de Hercolan, mais pource qu'en blasmant les fautes d'autrui, il luy sembloit acquerir plus de liberté aux siennes, elle commença à dire : Voicy de belles choses, voyla une bonne & sainte Dame, voyez la soy de ceste honneste femme, à laquelle je me fusse confessee, si sainte elle me sembloit, & qui pis est estant desormais vieille, pensez qu'elle donne bon exemple aux jeunes femmes, que maudite soit l'heure qu'elle vint jamais en ce monde, & elle pareillement de s'y laisser vivre meschante & malheureuse femme qu'elle est, honte uniuerselle & vitupere de toutes les femmes de ceste ville : laquelle ayant jecté au vent son honnesteté, & la soy promise a son mary, & encor l'honneur de ce monde (luy qui est un te homme comme chacun congnoist, si honorable citoyen, & qui la traictoît si bien) n'a point eu de honte pour un autre homme de deshonorer luy & elle ensemblement : si Dieu me sgad on ne devoit point avoir de misericorde de telles femmes : on les devoit tuer, elles meritoient qu'on les mist toutes vives dans le feu,

& qu'on en fist des cendres. Puis se souvenant de l'amy qu'elle avoit fort pres de là, souz la cage, elle commença à conseiller son mary, qu'il en allast coucher : parce qu'il en estoit temps. Le mary qui avoit plus d'enuie de manger que de dormir, demandoit toutesfois s'il y avoit point quelque reste du souper. A qui la femme respondit : Voire vrayment, du souper : pensez que nous avons bien accoustumé d'apprester grand souper, quand tu n'y és pas : volontiers que je suis la femme de Ilercolan que ne t'en vas tu coucher pour ce soir : & tu feras beaucoup mieux ? Or advint là dessus qu'estans ce propre soir venuz du village certains laboureurs du mary qui avoient apporté quelque chose de la metairie, & avoient mis leurs Asnes sans les abreuver en une petite estable, qui estoit joignitnant la gallerie, l'un des Asnes qui avoit grand fois s'estant descheustré estoit sorty de l'estable & alloit fleurant par tout s'il trouveroit par fortune de l'eau, & allant ainsi il passa auprès de ceste cage, souz laquelle estoit le jeune filz, lequel ayant quelque peu les doigtz de l'une des mains estendus sur la terre, hors de la cage pource qu'il estoit contraint d'estre couché sur son ventre comme une carpe, la fortune fut si grande que cest Asne luy marcha sur les doigtz si ferme, que sentant une tresgrande douleur, il jecta un grand cry, que le mary ouyt, dont il s'esmerveilla : & cogneut que cecy devoit estre en sa maison, parquoy estant sorty de la chambre, & oyant que cestui-cy se plaignoit tousjours, pource que l'Asne n'avoit pas encor levé son pied de dessus ses doigtz, ains le souloit bien fort dist : Oui est là ? Et courut à la cage, & quand il l'eust levee, il veid le jeune gars, lequel outre le mal qu'il avoit de ses doigtz que le pied de l'Asne avoit soullez, trembloit tout, de peur que le mary ne luy fist quelque outrage : lequel fut recongneu du mary, comme pour meschanceté & malheureté il avoit long temps faict la court, il luy demanda : Que fais tu icy ? Il ne luy respondit rien à cela, mais le pria pour l'amour de Dieu, qu'il ne luy fit point de mal : A qui le mary dist : Leue toy, n'ayes point de peur que je te face aucun mal, mais dy moy comment és tu icy, & pourquoy ? Le jeune gars luy conta tout. Et le mary non moins joyeux de l'avoir trouvé que sa femme en estoit dolente le print par la main, & le mena avec soy en la chambre où la femme l'attendoit, avec la plus grande paour du monde. A laquelle s'estant assis vis

à vis d'elle, il dist : Or ça tu disois tant de mal tout à ceste heure de la femme de Hercolan, & disois qu'on la devoit brusler, & qu'elle faisoit honte à toutes vous autres. Que ne parlois tu de toy-mesmes ? ou si tu ne voulois parler de toy comment avois tu le cœur de parler d'elle congnoissant que tu avois fait de mesmes quelle ? certainement autre chose ne te le faisoit dire, sinon que vous autres femmes estes toutes de ceste forte, que vous ne tachez sinon de couvrir voz fautes par celles d'autrui, que malle soudre puisse descendre du Ciel, & vous brusle toutes peruerse generation, que vous estes. La femme voyant que de prime arrivee il ne luy avoit faict autre mal que de parolles, & luy estant advis qu'elle congnoifsoit qu'il estoit encor tout joyeux de tenir un si beau gars par la main, print cœur & dist : Que tu voudrois qu'il descendit feu du Ciel qui nous bruslast toutes, comme celuy qui se soucie autant des femmes, comme un chien des loups : mais par la croix dieu, il n'en adviendra ia comme tu penfes, je voudrois bien un peu parler à toy, pour sçavoir dequoy tu te plains. Vrayement j'en seroye bien si tu me voulois comparer à la femme de Hercolan, qui est une vieille hypocrite, bigotte, qui a de luy ce qu'elle veut & la traicte comme une femme doit estre traictée, ce qui ne m'advient pas : car posé le cas que tu me tiennes bien vestue & bien chauffee, tu sçais bien toutesfois comme je suis traictee du demourant : & combien il y a de temps que tu ne couchas avec moy, & j'aymeroie mieux aller mes habillemens dessirez sur le dos, & toute deschaussee, pourueu que tu me traictasse bien dedans le lict, que d'avoir toutes ces choses en me traictant comme tu me traictes, & veux bien que tu sçaches Pierre (en parlant sainement) que je suis femme comme les autres : & ay desir de ce que les autres veulent, tellement que si je m'en pourchasse puis que je n'en puis avoir de toy, je n'en dois recevoir mal : aumoins te say je tant d'honneur, que je ne m'abandonne n'a valet ne à tigneux. Le mary va adviser qu'elle ne cesseroit toute nuict de crier ainsi : parquoy comme celuy qui se soucioit bien peu d'elle, dist : Or fus ma femme, n'en parlons plus : je te contenteray tresbien de cecy : tu nous ferois un bon tour, si nous avions quelque chose pour soupper : car il me semble que ce beau jeune gars n'a encor non plus souppé que moy : Certes non, dist la femme, il n'a pas encor souppé : parce

que quand tu és venu en la malle heure, nous nous mettions seulement à table pour soupper. Or va doncques (dist Pierre) fais que nous soupions & apres j'ordonneray de cest affaire, de forte que tu n'auras occasion de te courroucer. Le femme s'estant levee, & voyant son mary appaisé, fit soudainement remettre la nappe, & apporter le soupper qu'elle avoit faict apprester, & souppa soyeusement avec le meschant & malheureux mary, & avec le jeune gars. Apres soupper de vous dire ce que le mary fit pour le contentement de tous trois : je l'ay oublié, bien me souvient il que le lendemain au matin on ne sceut dire bonnement en la place de Perouse lequel avoit toute celle nuict esté mieux accompagné, ou le mary ou la femme. Parquoy (mes cheres Dames) je veux vous dire à qui t'en fera d'une, say luy en d'une autre, & si tu ne peux souviene t'en jusques à que ce tu le puisse faire, afin qu'on puisse rendre chou pour chou. Quand la nouvelle de Dioneo fut finie, dont les Dames se garderent de rire, plus pour la honte que pour le peu de plaisir. La Royne congnoissant que la fin de son gouvernement estoit venue se leva debout : & s'osta la couronne de laurier qu'elle mit gracieusement sur la teste de madame Eliffe, en luy disant : c'est à vous, madame, doresnavant à commander. Madame Elisse ayant receu cest honneur, fit comme on avoit faict au paravant. Et apres qu'elle eut premierement donné ordre avecque le maistre d'hostel, à ce qu'il estoit besoing de faire, pour le temps que devoit durer son gouuernement, avec contentement de toute la compagnie, elle dist : Nous avons long temps ouy dire qu'avec beaux motz & promptes responces, ou avec soudaines rencontres, plusieurs ont sceu picquer & faire taire les mal parlans, ou bien euitier les dangers qui peuvent survenir, & pource que la matiere est belle, & qu'elle peut profiter, je veux que demain qu'on deusse de cecy. C'est à sçavoir de ceux ou de celles qui avec quelque plaisant mot quand on les a voulu picquer, se sont revenchez, ou bien avec prompte responce ou soudaine rencontre ont euté perte, danger ou mocquerie. Cecy fut fort loué de tous : au moyen dequoy la Royne s'estant levee, leur donna licence jusques à l'heure du souper. Et voyant l'honneste compagnie, la Royne levee, ilz se leverent aussi tous : & comme ilz avoient de coustume, chacun passa le temps à ce qui luy vint plus à gre : mais quand on n'ouyt plus

chanter les cigalles, la Royne fit appeller tout le monde, & s'en allerent souper, après lequel tous se mirent à chanter, & sonner des instrumens, & ayant desia madame Emilie prins une dance du consentement de la Royne, il fut commandé à Dioneo qu'il chantast une chanson, lequel soudainement commença : Dame Aldrupe leveleuez la queuë, car bonne nouvelle j'apporte : dont toutes les Dames commencent à rire : mesmement la Royne qui luy commanda qu'il laissast celle-là, & qu'il en dist une autre. Dioneo dist : Madame si j'avois un cimbal je diroye, levez vostre chemise ma dame Lappe : ou : Souz l'Olivier est l'herbe menue : ou bien, voulez vous que je die : L'onde de la mer me faict si grand mal. Mais je n'ay point de cimbal : & par ainsi advisez laquelle des autres vous voulez que je die : Vous plairoit-il que je disse : Sors cy dehors qu'on te le coupe comme à mon amy sur le champ ? Non (dist la Royne) dy en une autre. Diray je doncques ? dist Dioneo, Dame Simonne entonne, entonne : nous ne sommes pas en Octobre. La Royne en riant dist : Dy en une bonne en la mal-heure, si tu veux : car nous ne voulons pas celle-là, Non dist Dioneo, ne faictes madame seulement que dire celle qui plus vous plaira, j'en sçay plus d'un millier. Voulez vous ? Ma coquille si je ne le say bien battre : ou say tout beau mon mary : ou l'ai acheté un coq des livres cent. La Royne alors un peu courroucée (combien que toutes les autres rissent) dist à Dioneo : Ne te mocque plus, & en dy une belle, autrement tu pourrois bien essayer comment je me sçay courroucer. Dioneo oyant cecy, cessa de se gaudir, & promptement commença à chanter en ceste maniere.

Amour l'aymable clarté
Sortant des yeux de la belle,
M'a faict. fers de toy & d'elle.

De ses beaux yeux vint la claire splendeur
Qui premier mit ta flamme en mon courage :
Par les miens trespasant
Et de quel poix est la tienne grandeur, le l'ay congneu par son gentil
visage
Auquel tousjours pensant, le me voy delaissant
Toutes vertus, & les souzmettre à celle

Qui à souspirs me contraint & appelle.

Par ce moyen je suis devenu tien
Mon cher Seigneur : & comme tel j'attens
Mercy souz ton pouvoir :
Mais si d'elle est congneu le desir mien
Qu'au cœur m'a mis, certes pas ne l'entens :
Ny mon entier devoir,
Vers celle qui peut voir
Dedans mon cœur que paix ne seroit telle
Sans sa mercy comme guerre mortelle.

Parquoy je prie mon doux Seigneur & maistre
Que tu luy monstres & luy faces sentir
Quelque peu de ton feu,
En ma faveur car tu peux bien cognoistre
Comme en l'aymant, souffre plus qu'un martir,
Puis quand viendra le lieu
Comme tu dois, commande moy elle
Car à ce faire yray dessouz son æste.

Après que Dioneo eut montré par se taire que sa chanson estoit finie, la Royne en fit dire plusieurs autres, ayant toutesfois grandement loué celle dudict Dioneo : mais depuis qu'une partie de la nuict fut passee, & que la dicte Dame sentit que desia le chant du jour estoit vaincu par la frescheur de la nuict, elle commanda que chacun s'en allast reposer à son plaisir jusques au lendemain.



SIXIESME JOURNÉE.

La sixieme journee du Decamcron, En laquelle on deusse soubz le gouvernement de ma-Dame Elisse, de ceux ou celles qui avec quelque plaisant mot (quand on les a voulu piquer) se sont revenchez ou bien qui avec prompte responce, ou sondaine rencontre ont euité, perte, danger, ou moquerie



L estoit desia jour tout clair, quand estant la Royne levee, & ayant faict appeller sa compagnie, ilz s'en allerent promener à petit pas sur la rosee s'esloignans un peu du beau tertre, tenans divers propos d'une chose & autre, & disputant des nouvelles racontees mesmement, lesquelles avoient esté ou plus ou moins plaisantes, & recommençans encores à rire de plusieurs & divers cas recitez en icelle, : jusques à tant que

se haussant desia le Soleil & commençant à s'eschauffer, tous furent d'advis qu'on se devoit retirer au logis, parquoy retournans arriere ilz s'en allerent : où estant desia les tables dressees, & femé par tout d'herbes odoriserantes & belles fleurs, ilz se mirent (avant que le chaut vint plus grand) à table par le commandement de la Royne. Et quand ilz eurent disné plaisamment commencerent premier que faire autre chose à chanter quelques soyeuses chansonnettes, apres lesquelles quelques uns allerent dormir, les autres jouer aux eschetz, & quelques uns aux tables : mais Dioneo avec madame Laurette commencerent à chanter de Troïlus & Briseïs, puis l'heure venue qu'on devoit retourner à leur consistoire, les ayant la Royne faict appeller tous, un chacun se fait (comme ilz avoient accoustumé) autour de la belle fontaine. Et voulant desia la Royne commander la premiere nouvelle, il adviaduint chose qui n'estoit encores advenue : c'est à sçavoir que toute la compagnie ouyt un grand bruit que faisoient les serviteurs en la cuisine, au moyen -dequoy faisant la Royne appeller le maistre d'hostel, auquel elle demanda quel bruit c'estoit là, & qui avoit esté occasion de la noise, il respondit que Licisque & Tindare avoient parolles ensemble : mais qu'il ne sçavoit l'occasion pourquoy c'estoit : Parce que quand la Royne l'avoit faict appeller, il n'y faisoit que d'arriver pour les faire taire. Parquoy la Royne commanda qu'on les fist incontinent venir. Ausquelz elle demanda l'occasion de leur debat. Et voulut Tindare respondre. Licisque qui estoit femme d'aage, & un peu fierotte, & desia eschauffee de crier, se tourna vers luy avec un mauvais visage, & dist : Voyez ceste beste d'homme qui prent la hardiesse de parler premier que moy, là ou je suis : laisse moy dire. Puis se tournant devers la Royne luy dist : Madame cestui-cy me veut apprendre à congnoistre la femme de Sycofant : comme si je n'avoye frequenté toutesfois avec elle, & me veut faire accroire que la premiere nuict qu'elle coucha avec son mary, monlieur Bidaut entra dedans la montaigne noire par force & avec effusion de sang, & je dy qu'il n'est pas vray : ains qu'il y entra à son bel ayse, au grand contentement de ceux de dedans : mais il est bien si beste qu'il cuyde que les jeunes filles soient si sottes, qu'elles demeurent à perdre leur temps souz l'esperance des peres & des freres qui

de sept fois les six les sont demourer trois ou quatre ans plus qu'elles ne dcuroient sans les marier, vrayment elles en leroient bien, si elles attendoient tant, par la soy de Dieu (& bien dois-ie sçavoir ce que je dis : puis que j'en iure) je n'ay voisine qui soit allee pucelle à son mary, & encor des femmes mariees, je sçay bien combien & quelz bons tours elles sont à leurs maris, & ceste pecore me veut apprendre à cognoistre les femmes, comme si je n'estoye nee que d'hyer. Ce pendant que Licisque parloit les Dames rioient si tressors qu'on leur eust bien arraché toutes les dents. Et combien que la Royne luy euct desia imposé cinq ou six fois silence, cela n'y servoit de rien : car elle ne cessa jamais jusques à tant qu'elle eust dict ce qu'elle vouloit. Mais apres qu'elle eut achevé son plaidoyé, la Royne en riant se tourna vers Dioneo & luy dist, Dioneo ceste matiere est proprement ton cas : & par ainsi je me sieray bien en toy, que quand noz nouvelles feront achevees, tu en donneras la sentence diffinitive. A laquelle Dioneo respondit promptement : Madame, la sentence en est desia toute donnee sans en ouir davantage : & dy que Licisque a raison, & croy fermement qu'il soit ainsi comme elle dict, & que Tindare est une grande beste. Ce qu'oyant Licisque, elle se print à rire, & se tournant vers Tindare luy dist : le le disoye bien. Or va de par Dieu : pense tu sçavoir plus que moy, toy qui ne te sçay pas encores moucher ? grand mercy, aumoins n'ay-ie pas perdu mon temps d'estre venu icy, non. Et n'eust esté que la Royne luy commanda avec un mauuais visage de se taire, & de ne dire plus mot si elle ne vouloit estre souettee, & aussi qu'elle enuoya Tindare hors de là, on n'eust eu autre chose à faire toute celle journee que de l'escouter, mais apres qu'ilz furent partis, la Royne commanda à madame Philomene qu'elle donnast commencement aux nouvelles, laquelle commença à parler gracieusement ainsi.

NOUVELLE PREMIERE.

Reprenant la sottise d'aucuns, qui se mettent à raconter chose de laquelle ils ne peuvent venir à bout

Un Chevallier promet a madame Horette de la porter en croupe sur son cheval, & de luy conter une belle nouvelle en chemin, mais voyant la Dame qu'il la disoit de mauvaise grace, elle le pria de la descendre a pied.



ES belles Dames, tout ainsi comme en la saison, que les serains sont clairs & lucides, les Estoiles sont l'aornement du Ciel, & les fleurs tant que le Printemps dure des prez verdoyants, pareillement les arbrisseaux revestuz de feuilles des costeaux : ne plus ne moins les motz plaisans, & gracieuses rencontres, sont l'ornement, beauté, & decoration , le tous les propos & devis dignes d'estre louez, lesquelz plaisans motz & gracieuses rencontres, pource qu'ilz se disent en peu de parolles, feent d'autant mieux aux femmes qu'aux hommes. Il est bien vray, que qui qu'en soit occasion, ou la mauvaistié de nos espritz ou l'inimitié singuliere

que les Cieux ont porté à nostre siecle, il ne nous est peu ou point demouré de femme, qui sçache dire un bon mot quand il le fault dire, ou si on luy en dit quelqu'un qui le sçache entendre comme il appartient : qui est une honte à toutes nous autres femmes. Mais pource que desia madame Pampinee en a assez dist sur cette matiere, je ne passeray plus outre, & me contenteray pour ceste heure, de vous faire congnoistre par un courtois, taisez vous, que dist une gentilfemme à un Chevallier, combien ont de beauté en soy, les motz qui sont dictz à propos en temps & lieu.

Comme plusieurs de vous autres avez peu sçavoir, veu, ou ouy dire, il y a eu n'a pas encor long temps en nostre Cité, une gentil-femme de fort bonne grace & bien parlant, l'honnesteté de laquelle n'a point mérité qu'on cele son nom. Elle fut doncques nommee madame llorette femme de messire Geri Spine, laquelle estant de fortune aux champs, comme nous sommes, s'en alloit un jour d'un lieu en un autre par maniere d'esbat avec d'autres Dames, & quelques Chevalliers qu'elle avoit euz le jour precedent à disner en son logis, & estant le chemin paraventure un peu longuet du lieu d'où ilz partoient jusques là où ilz deliberoient d'aller, un des Chevalliers de la troupe luy dist Ma-dame Horette je vous porteray s'il vous plaist en croupe derriere moy, vous entretenant la plus grand'part du chemin avec une des plus belles nouvelles du monde. A qui la Dame respondit : Mais je vous en prie bien fort, & me fera tresgrand plaisir. Monsieur le Chevallier à qui l'espee seoit paraventure aussi mal au cossé, comme il faisoit à sa langue de faire un conte, oyant cecy, commença une sienne nouvelle, laquelle à dire la verité estoit tresbelle : mais luy redisant une mesme parolle, trois, quatre, cinq, & six fois : & tantost recommençant : puis quelques fois disant, je n'ay pas bien dict & le plus souvent faillant és noms en mettant l'un pour l'autre : il vous dessiroit ceste pauvre nouvelle d'une maitresse forte, sans ce qu'il proferoit le plus despiteusement qu'il estoit possible selon la qualité des personnes, & les actes qui y appartennoient, dont il venoit plusieurs fois à ma-dame Horette, en l'oyant si mal dire, une sueur & un defaillement de cœur aussi grand comme si elle eust esté malade, & qu'elle deust mourir. Ce que ne pouvant plus endurer, & cognoissant que monsieur le Chevalier estoit entré en propos de grande pecore, & qu'il estoit homme pour n'en

pouvoir sortir, luy dist plaisamment : Monsieur vostre cheval va trop dur, je vous prie qu'il vous plaise de me mettre à pied. Le Chevallier qui paraventure estoit meilleur entendeur que faiseur de contes, entendit bien la mocquerie qu'il print à jeu & à gaudisserie puis commença à en dire d'autres. Et cessa de plus parler de celle qu'il avoit si mal commencée, & pirement continuee.



NOUVELLE DEUXIESME.

*Qui demonstre qu'une requeste doit estre ciuile
devant quejlre octroyee, à qui que soit..*

*Ciste boulenger avec une parolle qu'il dist à
meyfire Geri Spine, luy fit recognoijlre une
inconsideree demande qu'il avoit faicte audict
Ciste.*



E parler de madame Horette fut grandement loué des hommes & des femmes : & quand il fut achevé, la Royne commanda à madame Pampinee qu'elle fuyust l'ordre. Parquoy elle commença ainsi : Gracieuses Dames, je ne puis considerer de moy-mesmes qui plus peche en ce que je vous veux dire, ou la nature quand elle donne à une ame noble un corps vil : ou la fortune quand elle donne à un corps doué d'ame noble un vil mestier, ainsi que nous avons peu voir qu'il est advenu en la personne de Ciste boulenger nostre citoyen, & en plusieurs autres, lequel estant de tresgrand cœur, la fortune a faict boulenger, & certes je maudiroye aussi bien la nature comme la fortune, si je ne congnoissoye que la nature est tressage, & que la fortune a mille yeux : combien que les sotz la figurent aveugle. Car je regarde qu'elles sont toutes deux (comme tresavisees

qu'elles sont) ce que les morte lz sont souventesfois, lesquelz incertains des inconueniens qui leur peuvent aduenir, enseuelissent pour leur commodité, leurs plus cheres choses és plus vilz lieux de leurs maisons, comme moins suspectz, & les tirent de là quand ilz veulent, pour leurs plus grandes necessitez, les ayant ce vil lieu plus seurement gardees que n'eust pas faict la plus belle chambre de leur maison, & ainsi les deux ministres du monde cachent le plus souvent leurs plus precieuses choses souz l'ombre des artz reputez plus vilz, afin que les tirant d'iceux quand il en est besoin, leur splendeur apparaisse plus claire : ce qu'en bien peu de chose declaira Ciste, remettant les yeux de l'entendement à messire Geri Spine, dont la nouvelle qu'on a contee de madame Horette qui estoit sa femme m'a faict souvenir : comme je vous feray cognoistre en une nouuellete assez courte.

Et dy doncques qu'ayant le Pape Boniface (aupres duquel messire Geri Spine estoit en tresgrande autorité) envoyé à Florence pour quelques siens grandz affaires aucuns gentilzhommes de sa maison en ambassade, qui logerent en la maison de messire Geri, & eux traiétans ensemblement des affaires du Pape, il advint (qui qu'en fust l'occasion) qu'ilz passoient quasi tous les matins devant nostre-dame de Vghi, là où Ciste faisoit son four, & faisoit luy mesme son meslier de boulenger, auquel combien que la fortune luy eust donné mestier de basse condition, elle luy avoit toutesfois esté tant favorable en iceluy qu'il en estoit devenu riche, & sans le vouloir jamais laisser (pour aucune chose que ce fust) vivoit opulemment, ayant tousjours entre ses autres bonnes choses, les meilleurs vins blancz & clairetz qui se trouvtrouuassent en Florence, ne à l'enuiron, & voyant ainsi passer tous les matins devant son huys messire Geri, & les Ambassadeurs du Pape, il s'advisa lors qu'il faisoit grand chault, que ce seroit grande courtoisie de leur donner à boire de son vin blanc : mais ayant esgard à sa qualité, & à celle de messire Geri, il ne luy sembloit estre honneste de tant presumer que de l'inviter à cela, & pource il alla penser de trouvetrouvtrouuer quelque moyen qui l'induisist à s'inviter soymesme : par quoy ayant vestu sur son dos un habillement de toyle tresblanc, & tousjours un tablier venant de la lessiue, lesquelz le faisoient plustost juger musnier que boulengier, il se faisoit apporter devant son huys

tous les matins sur l'heure qu'il pensoit que messire Geri devoit passer avec les Ambassadeurs, un seau neuf, plein d'eau fresche, & un petit vaisseau de terre Boullonnois pareillement neuf, plein de son bon vin blanc avec deux petitz voirres, qui sembloient estre d'argent, si clairs ilz estoient, & estant ainsi assis apres qu'il avoit soussi, & vuidé ses phlegmes deux ou trois fois commençoit (ainsi qu'ilz passoient) à boire si savoureusement ce sien vin qu'il en eut faict venir enuie aux mortz : ce qu'ayant veu messire Geri une & deux matinees, il luy dist la troisieme : Et puis quel est-il Ciste ? est-il bon ? Ciste s'estant levé debout, respondit incontinent : Ouy monsieur : mais comment le vous pourrois-ie faire croire si vous n'en essayez ? Messire Geri, lequel ou pour la qualité du temps, ou pour le travail qu'il avoit prins plus qu'il n'avoit accoustumé, ou paraveaventure qu'il voyoit Ciste boire ainsi favoureusement, avoit volonté de boire : & se tournant vers les Ambassadeurs, leur dist en souzriant : Messieurs, je suis d'opinion que nous essayons du vin de cest homme de bien : il est paraventure tel que nous ne nous en repentirons point, & s'en alla avec eux vers Ciste, lequel ayant fait apporter sur l'heure un beau banc hors de sa boutique, les pria qu'ilz s'assissent, disant à leurs serviteurs qui s'aduançoient desia pour laver les verres : Enfans reculez vous, & me laissez faire ce service : car je suis aussi bon verse à boire, comme je suis bon boulenger, & ne vous attendez pas d'en taster goutte : & cecy dict, luy mesmes laua quatre petitz verres beaux & neufz, & fit apporter une petite fiolle de son bon vin, dont il donna diligemment à boire à messire Geri & aux Ambassadeurs, ausquelz le vin sembla le meilleur qu'ilz eussent beu long temps au paravant : parquoy l'ayant grandement 'loué, ilz en retournerent boire presque tous les matins, pendant que les Ambassadeurs furent là. Ausquelz quand ilz eurent achevé ce pourquoy ilz estoient à Florence, & qu'ilz s'en voulurent retourner, messire Geri fit un festin fort magnifique, où il fit inviter la plus grande part des plus honorables citoyens, & pareillement Ciste, lequel n'y voulut oncques aller en façon que ce fust : au moyen dequoy messire Geri commanda à un de ses serviteurs qu'il allast querir un flascon de son vin, & qu'on en servist d'entree de table un demy verre pour homme. Le serviteur qui estoit paraventure courroucé

de ce qu'il n'avoit jamais sceu boire de ce vin, print un grand flascon, lequel veu incontinent par Ciste, il dist : Mon filz messire Geri ne t'enuoye pas ceans, ce qu'asseurant plusieurs fois le serviteur, & ne pouvant avoir autre response, retourna à son maistre, & le luy dilt : A qui messire Geri dist : Retournez y, & luy dy que si fais : & s'il te respond plus ainsi, demande luy où je t'envoye doncques. Le serviteur y retourna & dist. Ciste en verité messire Geri m'envoye ceans vers toy. A qui Ciste respondit : pour certain mon filz non faict. Où m'enuoye-il doncques ? dist le serviteur. A la riviere d'Arne, respondit Ciste. Ce que rapportant le serviteur à messire Geri, les yeux de son entendement s'ouvrirent soudainement, & dist au serviteur. Laisse moy voir quel flascon tu y portes, & quand il l'eut veu, il dist : Ciste dict verité : parquoy luy disant mille injures, il luy fit prendre un flascon raisonnable. Voyant lequel Ciste, il dist, maintenant sçay-ie bien qu'il t'envoye à moy, & le luy remplit de bien bon cœur : puis ayant faict ce mesme jour remplir le tonneau d'un autre semblable vin, & faict porter à clair en la maison de messire Geri, il y alla après, & le trouvant, luy dist : Monsieur, je ne voudroye pas que vous creuffiez que le grand flascon de ce matin m'eust estonné, mais m'estant advis que vous aviez oublié ce que je vous avoye monstré ces jours passez avec mes petites fiolles, c'est à sçavoir que ce vin n'estoit vin à valetz, je vous l'ay voulu ramenteuoir ce matin : maintenant parce que je n'entends plus d'en estre gardien, je vous l'ay toutfaict apporter, vous en ferez doresnavant comme il vous plaira. Messire Geri eut le present de Ciste pour tresagreable, & luy en rendit telles graces qu'il estoit besoing, & le tint tousjours depuis pour homme de vertu & son amy.

NOUVELLE TROISIÈME.

Pour monstrier que les mocqueurs à tort, sont souvent mocquez à droict.

Madame Nonne de Pulcy fit taire un Euesque de Florence avec une prompte responce faicte à une gaudisserie un peu moins qu'honneste qu'il avoit dicte à ladicte Dame.



VAND madame Pampinee eut achevé sa nouvelle, & apres que la responce & la liberalité de Ciste fut louee de tous, il pleut à la Royne que madame Laurette dist la sienne : & commença à parler ainsi, Gracieuses Dames ma-dame Pampinee commença l'autre jour, & ma-dame Philomene a maintenant bien suiuy à toucher la pure verité du peu de vertu qui est en nous : & pareillement de la beauté des rencontres : & pource qu'il n'est besoin d'en dire d'avantage que ce qui en a esté dist, je vous vueil seulement ramenteuoir que la nature des rencontres est telle, qu'elles doivent mordre l'auditeur ainsi comme la brebis mord, & non pas comme le chien : parce que si elles mordaient comme le chien la rencontre ne seroit plus rencontre : ains seroit injure : ce que firent parfaitement les parolles de ma-dame Horette, & la responce de Ciste. Il

est vray que si la rencontre se dit en lieu de responce, & que celuy qui respond morde en chien, il semble qu'il n'est point à blasmer : au moins s'il a esté premierement mordu en chien : comme il seroit bien si ainsi n'estoit avvenu. Et parainfi on doit bien regarder comment, & quand, avec qui, & où l'on se gaudit. A quoy regardant bien peu, n'agueres un nostre prelat : il ne receut moindre morsure que celle qu'il donna : ce que je vous vueil monstre en une petite nouvelle.

Estant Euesque de Florence messire Anthoine Dorso vertueux & fage prelat, il y vint un gentilhomme Cathelan nommé messire Diego de la Ratta mareschal du Roy Robet de Naples : lequel estant tresbeau personnage, & le plus grand faiseur de court aux dames qu'on sçauroit dire, il y en eut une entre les autres qui luy pleut grandement laquelle estoit fort belle femme, & niece d'un frere dudit Euesque : le mary de laquelle (combien qu'il fust de bonne famille) estoit toutesfois auare outre mesure & avec ce meschant & malheureux. Ce que entendant le mareschal, il composa avec luy de donner cinq cens ducats d'or, & qu'il le laissast coucher une nuict avec sa femme, dont la paction accordee il feit dorer certaines pieces d'argent qui avoient lors cours à Florence, qu'on nommoit Popolins & apres avoir couché avec la dame (combien que ce fust contre sa volonté) les bailla au mary. Ce qu'estant apres sceu par tout, le malheureux n'en eut autre chose que le dommage & les mocqueries, & l'Euesque (comme sage) feit semblant de n'en savoir rien. Parquoy estant souvent ensemble l'Euesque & le marechal, avint que le jour de S. Iean se promenant à cheval par la ville l'un au costé de l'autre, & regardans les dames par la rue où l'on court le pris, l'Euesque en veit une jeune mariee nouvellement (laquelle ceste derniere peste nous à ostee) qui se nommoit Dame Nonne de Pulci, cousine de Messire Alesso Rinucci, que toutes vous autres devez cognoistre, laquelle estoit alors une belle jeune femme bien parlante & de grand cœur, & se tenoit vers la porte saint Pierre : laquelle il monstra au Mareschal, sur l'espaule duquel quand ilz furent pres d'elle il meit la main, & dist à la dame : Ma-dame Nonne que vous semble de cestuy-cy ? le penseriez vous bien gagner ? Il fut advis à la Dame que ces parolles mordiffent aucunement son honneur : ou qu'elles le deussent contaminer en

l'entendement de ceux qui l'ouyrent qui estoient plusieurs. Parquoy ne faisant son conte de purger ceste contamination, mais de rendre chou pour chou, elle respondit promptement. Paraventure aussi Monsieur, ne me gaigneroit il pas : mais je voudrois bonne monnoye. Laquelle parole ouye le Marechal & l'Euesque se sentans tous deux toucher jusques au vif, l'un comme perpetrateur de chose deshonneste en la niece du frere de l'Euesque : & l'autre comme la receuant en la personne de la niece de son propre frere, ilz s'en allerent sans regarder l'un l'autre tous honteux & coy, sans plus luy sonner mot de tout ce jour là. Ainsi doncques ayant esté la jeune Dame picquee il ne luy fut mal-seant de piquer autrui en se gaudissant.



NOUVELLE QUATRIESME

*Signifiant qu'une plaisante responce appaise
souventesfois le cœur d'un homme courroucé.*

*Quiquihio cuisinier de messire Conrard Iean
Filiassi par une soudaine parolle qu'il dist a son
maistre, convertit son courroux en ris : & esc
hapa la punition dont messire Conrard l'avoit
menacé.*



A-Dame Laurette se taisoit desia, & ma-dame Nonne avoit esté louee de tous quand la Royne commanda à ma-dame Neiphile quelle suiuiust : laquelle dist : Combien que le prompt esprit, mes Dames, preste souventesfois les parolles belles & utiles à ceux qui les disent, selon les occurences, toutesfois la fortune (qui ayde encores quelques fois aux timides) leur en met souvent & soudainement sur la langue de telles que celuy mesme qui les dit ne les eust jamais sceu inuenter s'il eust eu loisir d'y penser, ce que j'ay deliberé vous monltrer par une mienne nouvelle.

Messire Conrard Iean Filiaffi (comme chacune de vous autres pouvez avoir veu & ouy dire) a tousjours esté noble citoyen de nostre cité

liberal & magnifique, menant vie de cheualier, se delectant continuellement en chiens & oyseaux sans ses autres plus grandes vertuz, que nous laisserons maintenant à part : lequel ayant pris un jour avec un sien faucon une grue pres un village nommé Peretola, & la trouvant jeune & grasse, l'envoya à un sien Cuisinier Venitien qu'on nommoit Quiquibio, luy mandant qu'il la routist pour souper, & quelle fust bien apprestee. Quiquibio, lequel ressembloit, comme à la verité il estoit un plaisant sot, quand il eut accoustré la grue il la meit en la broche, & commença à la faire rostir songseusement, laquelle estant desia presque cuite, & rendant fort bonne odeur, advint qu'une femmelette du quartier, qui s'appelloit Brunette, & de qui Quiquibio estoit fort amoureux, entra en la cuisine : & sentant l'odeur de la grue, & la voyant, pria cherement Quiquibio, qui luy en donnait une cuisse. Quiquibio luy respondit en chantant. Vous ne l'aurez de moy, Dame Brunette, vous ne l'aurez de moy, dequoy s'estant Brunette couroussee, elle luy dist En enda si tu ne me la donne, tu n'auras jamais de moy chose qui te plaise : ayans pource entre eux plusieurs parolles en peu de temps. A la fin Quiquibio, pour ne courousser s'amy, arracha une des cuisses, à la grue, & luy donna. Mais quand elle fut servie sans l'une des cuisses devant Messire Conrard, dont quelque estranger qu'il avoit mené soupper en sa mai son s'esmerveilla, il fit appeller Quiquibio, & luy demanda qu'estoit devenue l'autre cuisse de la grue. A qui le Venitien menteur de nature respondit soudainement Monsieur les grues n'ont qu'une cuisse & une iambe. Messire Conrard lors courroucé dist. Comment Diable ? n'ont elles qu'une cuisse & une iambe ? n'ay je jamais veu grue sinon ceste cy ? Quiquibio persiilant en son dire : Monsieur il est ainsi comme je le vous dy : & quand il vous plaira je le vous feray voir, en celles qui sont vives : Messire Conrard pour l'amour des estrangers qui estoient avecques luy n'en voulut contester : mais luy dist seulement : Puis que tu m'asseures de le me faire veoir en celles qui sont vives (chose que je ne vy oncques, ne ouy jamais dire qu'il fust ainsi) je suis content de le veoir demain matin : & en seray tresayse, mais par le corps bieu s'il est autrement je te feray accoustrer de forte qu'il te souviendra toute ta vie de moy. Finies doncques les parolles pour ce soir. Messire Conrard (qui

n'estoit point apaisé pour avoir dormy) se leva le lendemain matin des laube du jour, encor tout bouffant de courroux, & commanda qu'on luy amenast ses cheuaux : & ayant faict monster Quiquibio sur l'un d'iceux, il le mena vers un ruisseau, à la rive duquel on souloit voir tousjours sur la poincte du jour des grues, en luy disant : Nous verrons tantost qui mentit her soir de toy ou de moy. Quiquibio voyant que le courroux de son maistre duroit encores, & qu'il luy falloit faire preuve de sa mensonge : ne sçachant comment la pouvoir faire, cheuauchoit apres Messire Conrard, avec la plus grande peur du monde, & s'en fust volontiers fuy s'il eust peu : mais ne luy estant possible, il regardoit maintenant devant, & tantost derriere, cuydant que tout ce qu'il voyoit fussent grues qui se soustinssent sur deux piedz, mais estant desia arriuez pres du ruisseau, il en vit premier que nul autre sur la rive d'iceluy paraventure une douzaine qui estoient toutes sur un pied, comme elles ont accoustumé d'estre quand elles dorment : parquoy les ayant soudainement monstrees à Messire Conrard, il luy dist : Vous pourrez tresbien voir maintenant monsieur, que je disoye her soir verité : que les grues n'ont qu'une cuisse, & un pied, si vous regardiez à celles qui sont là. Messire Conrard voyant les grues, luy dist : Attends un peu : car je te monstraray qu'elles en ont deux : & s'approchant un peu plus pres d'elles, il cria : Oh oh : au moyen duquel cry les grues ayant abaissé l'autre pied, s'envolerent toutes, apres avoir fait quelques pas, & Messire Conrard se retourna vers Quiquibio, luy disant Que t'en semble meschant ? t'est il advis qu'elles en ayent deux ? Lors Quiquibio presque tout estonné ne sçachant luy mesmes d'où il venoit, respondit : Monsieur ouy : mais vous ne criastes pas oh oh, à celle d'her soir : car si vous eussiez ainsi crié elle eust pareillement mis à terre l'autre cuisse & l'autre pied comme ceux cy ont fait. Ceste responce pleut tant à Messire Conrard, que tout son courroux se convertit en rire, & dist : Quiquibio tu as raison, je le devoye vrayement faire comme tu le dis : Ainsi donques Quiquibio par sa prompte & plaisante responce eschappa d'estre bien frotté, & fit sa paix avec son Maistre.



NOUVELLE CINQUIESME.

*Par laquelle on voit que qui veut parler d'autrui,
doit premierement prendre garde à soy-mesme.*

*Messire Forest de Rabatte & Maistre lotte
Paintre venant ensemble de Mugel, se gaudirent
l'un l'autre de leur laideur.*



us SI tost que Ma-Dame Neiphile se teut, ayans les Dames prins grand plaisir de la responce de Quiquibio, Phamphile par le commandement de la Roynes, dist : Trescheres Dames, il avient souvent qu'ainsi comme la fortune cache quelque fois sous les arts vilz de tresgrans tresors de vertu, comme n'agueres nous a monstré ma-dame Pampinee, on trouve pareillement que la nature a mis de merueilleux esprits sous de treslaides formes d'hommes, ce qui apparut grandement en deux Citoyens des nostres, dont je vous vueil parler en peu de parolles : par ce que l'un qui fut nommé Messire Forest de Rabatte, estant de petite stature & si difforme avec un visage plat & camus comme un chien terrier : que qu'il l'eust voulu comparer au plus difforme de ceux de Baronchi, encor eust il esté trouvé laid, fut neantmoins si grand legiste qu'il estoit réputé de plusieurs sçavants

hommes un vray memoire de droit ciuil. Et l'autre qui fut nommé lotte, eut un esprit de si grand'excellence, qu'il ne fut oncques chose en nature mere & ouvriere de toutes, par le continuel mouvement des cieux que luy avec la poincte à pourtraire la plume ou le pinceau, ne peignist si semblable à icelle que non seulement il y retiroit : mais (qui plus est) on croyoit que ce fust la chose mesmes : tellement que l'on trouvoit plusieurs fois que és choses qu'il avoit faites, le sens visible des hommes se trompoit, croyant estre naturel ce qui estoit peinct. Et parainsi ayant luy remis cest art en lumiere, qui avoit esté enseuely long temps au paravant, sous l'erreur d'aucuns, qui en peignant se delectent plus à satisfaire aux yeux des ignorans, qu'à complaire à l'entendement des fages, on le pouvoit à bon droit nommer une des lumieres de la gloire Florentine, & d'autant plus encores comme avec plus grande humilité, luy vivant & maistre en cecy des autres paintres, il avoit acquis ceste gloire, ne voulant jamais estre appelé par ce nom de maistre : refusant lequel tiltre de tant plus resplendissoit-il en luy, comme avec plus grand desir de ceux qui sçavoient moins que luy, ou de ses disciples, il estoit convoiteusement usurpé d'eux : toutesfois combien que son art fut tresgrand, il n'estoit pour tout cela en aucune maniere que ce soit, plus beau de personne ne de visage qu'estoit Messire Forest : mais venant à conter la nouvelle je dy que :

Messire Forest & lotte avoient leurs héritages à Magel : & estant Messire Forest allé veoir les siens au temps d'Esté que les vacations sont es cours, & s'en revenant sur un meschant cheval qui estoit, peut estre de loiage, il troua ledist lotte lequel ayant pareillement veu les siens s'en retournoit aussi à Florence, n'estant rien mieux monsté n'en ordre que luy : & ainsi qu'ilz s'en venoient de compagnie le beau petit pas, comme vieux qu'ilz estoient, advint (comme nous voyons souvent avenir en Esté) qu'une soudaine pluye les surprins, pour laquelle euter ilz se retirerent le plustost qu'il leur fut possible en la maison d'un Paisan amy & cogneu de chacun d'eux : mais quelque peu apres ne faisant semblant la pluye de vouloir cesser, & eux voulans arriver de jour à Florence, ilz emprunterent de ce paisan deux manteletz vieux de ce gris de bureau, & deux chapeaux tous pelez de vieillesse, pource qu'il n'en y avoit point de

meilleurs, & commencerent à se mettre en chemin. Or ayans cheminé quelque peu & se voyans tous mouillez, enfangez & crottez par le iallissement que sont en allant les cheuaux avec les pieds, chose qui n'a pas accoustumé de rendre la personne plus honorable, le temps s'esclaircit un peu ; & commencerent à deviser ensemble : mais Messire Forest cheuauchant & escoutant lotte qui estoit fort beau parleur, commença à le regarder & considerer d'un costé & d'autre, depuis les pieds jusques à la teste. Et voyant qu'il estoit tout si ord & si laid sans aucune consideration à soy quel il estoit, commença à rire, & dist : lotte penses tu que si un estranger qui ne t'eust jamais veu, venoit à ceste heure devant nous, qu'il creust que tu fusses le meilleur Peintre du monde comme tu es ? A qui lotte respondit promptement : Monsieur je pense qu'il le croyroit lors qu'il croyroit vous regardant que seussiez seulement vostre a, b, c, . Ce qu'oyant Messire Forest cogneut son erreur & se veit payé de telle monnoye, comme il avoit vendu ses danrees.



NOUVELLE SIXIESME.

*Qui reprend couvertement ceux qui ne sont cas
que d'une noblesse de race.*

*Michel Escalse prouva à certains jeunes hommes
qui firent une gageure contre luy, que ceux de la
lignee des Baronchi estoient les plus nobles du
monde, ou de Maremme & en gaigna un jouper.*



ES Dames rioient encores de le
belle & prompte response de lotte, quand la
Royne en chargea à Ma-Dame Flammette, qu'elle
fuyust, laquelle commença à parler ainsi : Mes
jeunes Dames par ce que Pamphile a fait mention
des Baronchi : lesquelz vous ne co-gnoissez
paradventure comme il fait, cela m'a fait souvenir
d'une nouvelle en laquelle fera démontré combien est grande leur
noblesse, sans sortir hors de propos : parquoy je vueil la vous raconter.

Il n'y a pas encor long temps qu'il y avoit à Florence un jeune homme
nommé Michel Efcasse, qui estoit le plus plaisant & recreatif homme du
monde, & qui plus avoit d'inuentions nouvelles : au moyen de quoy les
jeunes enfans de Florence estoient fort ayses, quand ilz le pouvoient avoir
en leur compagnie. Or advint un jour que luy estant à Montiguy avec

quelques autres, se meut entr'eux une question en deuifant, lesquelz estoient les plus nobles, & de plus ancienne maison à Florence. Dont les uns disoient que c'estoient les Vberti, les autres les Lamberti, & l'un disoit ceuxcy, & l'autre ceux là : comme chacun pensoit en son entendement. Ce qu'oyant Escalse, il commença à fouzrire, & dist : Allez allez sots que vous estes, vous ne savez que vous dites, je vous dy que les Baronchi sont les plus nobles & les plus anciens qui soient non seulement à Florence, mais en tout le monde, ou en Maremme, à quoy s'accordent tous les Philosophes, & un chacun qui les cognoist, comme je say : & afin que vous ne preniez les uns pour les autres, je vous parle des Baronchi noz voisins, qui se tiennent pres nostre Dame la grand. Quand ceux qui estoient avec luy qui cuidoient qu'il voulust dire autre chose, ouyrent cecy, ils se moquerent tous de luy, & dirent. Tu te mocques comme si nous ne cognoissions les Baronchi aussi bien que tu saiz. Certes non say, dist Escalse : ains vous dy vray, & s'il y a quelqu'un qui vueille faire gageure d'un souper pour six compagnons telz qu'on voudra choisir, je le gageray, & si vous seray bien plus, car j'en croiray qui vous voudrez, entre lesquelz y eut un nommé Neri Vanniri qui dist : le suis tout prest de gager ce souper. Et s'estans accordez ensemble d'en croire Pierre le Florentin, en la maison duquel ilz estoient, ilz s'en allerent à luy, & tous les autres après, pour voir perdre Escalse, & se moquer de luy, & conterent toute leur gageure, Pierre qui estoit discret jeune homme, ayant premierement ouy le dire de Neri, se tourna vers Escalse, & luy dist : Et toy comment pourras tu prouver ce que tu dis : Escalse dist : le le pourray par telle rai son que non seulement toy : mais cestuy cy qui le nie, confessera que je dy vray. Vous sçavez bien que tant plus les hommes sont d'ancienne race, tant plus ilz sont nobles, & ainsi le soustenoit Ion tout à ceste heure entre ceux ci, or est il, que les Baronchi sont plus anciens que nulz autres hommes qui soient en ceste ville : dont s'ensuit doncques, qu'ilz sont plus nobles, & si je vous monstre qu'ilz soient les plus anciens, j'auray sans point de faute gagné la gageure, & qu'il soit ainsi, vous devez sçavoir que nostre Seigneur fit les Baronchi du temps qu'il apprenoit encores à peindre : mais les autres hommes sont faits du temps qu'il sçavoit bien paindre, & qu'il soit vray, prenez garde aux

Baronchi & aux autres hommes, vous verrez tous les autres qui ont les visages bien compofez, & deuëment proportionnez : mais vous verrez aux Baronchi, que l'un a le visage fort long & estroit, l'autre l'a large outre mesure, & tel en y a il qui a le nez fort long, autre qui l'a court, & d'autres qui ont le menton long, renversé contremont, & des maschoueres qui ressemblent celles d'un asne, encores y en a il tel, qui a un œil plus gros que l'autre, & tel qui a l'un plus bas que l'autre, comme vous avez veu que sont volontiers les visages que les enfans sont quand ilz commencent à aprendre à pourtraire : parquoy comme je vous ay desia dit, il appert clairement que nostre Seigneur les fit quand il apprenoit à peindre, tellement qu'on ne peut nier, qu'ilz ne soient plus anciens que les autres, & par consequent plus nobles. De laquelle chose se souvenant tresbien Pierre qui estoit le luge, & Neri qui avoit gagé le soupper, & pareillement tous les autres de la compagnie de toutes les parties des Baronchi, & ayant ouy le plaisant argument de Escalse, chacun commença à rire & à dire que Escalse avoit le meilleur droit, & qu'il avoit gagné le soupper : car les Baronchi estoient pour certain les plus nobles, comme les plus anciens qui fussent non seulement à Florence, mais au monde, ou en Maremme. Et pour cela, quand Pamphile voulut monstrier la laideur du visage de Messire Forest, il dist à bon droit qu'il eut esté laid, aupres de l'un de ceux des Baronchi.

NOUVELLE SEPTIESME.

*Là où est monsté que vaut une verité
franchement confessee, avec excuse facecieuse.*

*Ma-dame Philippe eslans trouuee avec un sien
amy par son mary fut citee devant le luge, dont
elle se delivra avec une prompte & plaisante
responce & fit modérer le statut fait au paranant
contre les femmes.*



ES A se taisoit Ma-Dame Flammette, & chacun
rioit encorcs du nouvel argument dont avoit usé
Escalse pour anoblir par dessus tous les autres les
Baronchi, quand la Royne enjoignit à Philostrate
qu'il dist sa nouvelle, & il commença à dire ainsi :
Honnestes Dames c'est belle chose que de sçavoir
bien parler à tous propos : mais je l'estime encores
plus belle de le sçavoir faire, quand la necessité le requier. Ce qu'une
gentilfemme dont je vueil parler sceut si bien faire que non seulement elle
en fit rire les auditeurs : mais aussi se defueloppa du danger de la mort
comme vous orrez.

En la ville de Prato y eut jadis un edit non moins (à dire vérité) blasmable que cruel, lequel commendoit sans faire aucune exception : qu'aussi tost fust bruslee la femme, que son mary trouveroit en adultaire avec quelque sien amy par amours, comme celle qui seroit abandonnee à quelque autre pour de l'argent. Et durant cest edict avint qu'une gentillefemme belle, & plus que nulle autre amoureuse qui se nommoit ma-dame Philippe, fut trouvee en sa chambre une nuict par Regnaut de Pugliefi son mari, entre les bras d'un beau jeune gentilhomme d'icelle ville nommé Lazarin Quaffagliotri, qu'elle aimoit comme soy-mesmes : Ce que voyant le mary, courroucé merveilleusement, à peine se sceut il retenir de courir sur eux & de les tuer, & n'eust esté qu'il avoit peur de soymesmes, il l'eust fait ensuyuant l'impetuosité de son courroux. S'estant doncques retenu de le faire, il ne se peut pour tant garder qu'il ne pourchaffast la rigueur de l'edit de Prato, chose qui ne luy estoit licite de faire, c'est à sçavoir la mort de sa femme. Et par ainsi ayant tesmoignage assez suffisant. pour prouver la faute de la dite femme, aussi tost que le jour fut venu, sans en demander autre conseil il l'alla accuser, & la fit adjourner. La dame qui estoit de grand cœur comme generalmente ont accoustumé d'estre celles qui ayment à bon escient, delibera contre le conseil & opinion de plusieurs ses parens & amis, de comparoistre, & de vouloir plustost mourir virilement en confessant la verité, que en fuyant, vivre vilainement en exil par contumace & nier qu'elle ne fust digne d'un tel amy, comme estoit celui entre les bras duquel elle avoit esté trouvee la nuict passee, & s'en vint devant le Potestat fort bien accompagnée d'hommes & de femmes qui tous luy confeilloient de le nier, & luy demanda avec un visage constant & une voix ferme, qu'il luy demandoit. Le Potestat regardant ceste cy & la voyant belle de beau maintien, & selon que ses parolles tesmoignoient de grand cœur, commença d'avoir compassion d'elle, doutant qu'elle ne confessast chose, par laquelle il fust contraint pour faire son devoir, de la faire mourir. Mais ne pouvant toutesfois delayer qu'il ne l'enquist de ce dont elle estoit accusee, il luy dist : Madame, vostre mary (comme vous voyez) est icy qui se plaint de vous, disant qu'il vous a trouvetrouvtrouuee en adultere avec un autre homme, & pource il demande que selon la rigueur d'un edict que nous

avons, je vous en face punir, & par consequent mourir : mais je ne le puis faire si vous ne le confessez, & parainfi regardez bien comment vous respondrez & me dites s'il est vray, ce dont vostre mary vous accuse. La Dame sans point s'estonner respondit plaisamment Monsieur il est vray que Regnaut est mon mary, & qu'il m'a trouvé ceste nuict passee entre les bras de Lazarin, où j'ay esté plusieurs autres fois par bonne & parfaicte amitié que je luy porte, & cecy je ne nieray jamais : mais vous savez bien, & j'en suis certaine, que les loix qu'on fait en un pays doiuent estre communes, & saictes avec consentement de ceux à qui elles touchent, ce qui n'est pas avvenu de ceste-cy : car elle n'est seulement rigoureuse que contre les pauvres femmes, qui pourroient beaucoup mieux que les hommes satisfaire à plusieurs, & outre ce, quand elle fut faite, il n'y eut femme qui seulement y confentist : mais aussi qui jamais y ait esté appelée, au moyen dequoy elle ne se peut appeller à bon droit que mauvaise, & si vous voulez estre executeur d'icelle au preiudice de ma personne, & de vostre conscience, il est en vous de faire ce qu'il vous plaira : mais avant que vous procediez à donner aucune sentence, je vous supplie qu'il vous plaise me faire une petite grace, c'est à sçavoir que vous demandiez à mon mary, si toutes & quantesfois qu'il luy a pleu recevoir plaisir de moy, je ne luy ay pas fait abandonner ma personne. A quoy Regnaut sans attendre que le Potestat le luy demandast, respondit soudainement, que sans aucune doute sa femme toutes les fois qu'il l'en avoit requise, ne luy avoit jamais refusé aucun plaisir qu'il desirast prendre d'elle. Alors la dame continuant son propos incontinent dist : le vous demande doncques monsieur le Potestat, s'il a tousjours pris de moy, ce qui luy a pleu, & qui luy a esté besoin, que devois je, ou doy faire du demourant ? Le doy-ie jetter aux chiens ? N'est-il pas plus raisonnable que j'en face plaisir à un gentilhomme qui m'ayme plus que soy-mesmes que le laisser perdre ou gaster ? Il y avoit là une telle examination & d'une si grande & renommee dame comme ceste-cy estoit, presque tous ceux de la ville de Prato, lesquelz oyant une si plaisante demande crierent soudainement (apres avoir ry leur saoul) tous d'une voix que la dame avoit raison, & qu'elle disoit tresbien, tellement qu'avant qu'ils partiffent de là l'on modifia par l'avis du Potestat, l'edit si cruel & fut dit

qu'il s'entendoit seulement de celles qui pour argent feroient tort à leurs maris. Au moyen dequoy Regnaut demourant confuz d'une si foie entreprise, se partit de l'auditoire, & la dame soyeuse & delivre, estant quasi refchappee du feu, s'en retourna toute glorieuse en sa maison.



NOUVELLE HUICTIESME

*Pour se moquer de quelque mal-pla fantes
laidérons, qui ne trouve rien beau ne plaisant
qu'elles mesmes.*

*Fresco conseilla a sa niece que si ceux qui
sont plaisans à voir luy faschoient, comme elle
disoit que elle ne se mirai f jamais.*



A nouvelle que raconta Philostrate piqua au commencement, avec un peu de honte les cœurs des Dames qui l'escoutoient, dont la rougeur qui leur monta au visage, en donna vray tesmoignage, à la fin en se regardant l'une l'autre, & ne se pouvans à peine tenir de rire, elles en souzriant l'acheverent d'escouter : mais apres qu'elle fut achevee, la Royne se tourna vers ma dame Emilie, & luy commanda qu'elle suiust. Laquelle en soufflant comme si elle se leuoit de dormir, commença ainsi. Mes desirables dames, pource qu'un long pen fer m'a tenue grand piece fort loin d'icy, je me passeray (pour obeïr à nostre Royne) d'une moindre nouvelle que je n'eusse paraventure fait, si j'eusse eu le cœur icy, en vous contant la sotte faute

d'une jeune fille, avec un plaisant mot & correct, que luy dist un sien oncle si elle eust esté de si bon esprit qu'elle l'eust entendu.

Vn homme donc qui se nomma Fresco de Chelatico, avoit une niece nommee par mignardise Frachon. Laquelle encor qu'elle fust de belle taille, & eust beau visage (non pas pourtant de ces angeliques que nous voyons plusieurs fois) se reputoit neantmoins si grande chose & si noble, qu'elle avoit prins une coustume de blasmer les hommes & les femmes, & tout ce qu'elle voyoit, sans avoir aucun esgard à soy-mesmes, qui estoit aussi mal plaisante, facheuse & depiteuse, que nulle autre qu'on eust sceu veoir : car on ne pouvoit faire aucune chose à son gré, & outre tout cecy elle estoit si fiere & hautaine, que quand elle eust esté de la maison royale de France, cela eust esté encor trop, & quand elle alloit par la rue, tout luy puoit, de forte qu'elle ne faisoit jamais autre chose que se tordre le nez, comme si tous ceux qu'elle voyoit ou rencontroit luy puoient. Or laissons à part plusieurs siennes conditions malplaisantes, & ennuyeuses. Il advint un jour qu'elle s'en estant retournee à la maison où son oncle estoit, elle toute pleine de mignardise & ne faisant que souffler, s'alla seoir au pres de son oncle qui luy demanda. Frachon que veut dire cecy ? qu'estant aujourd'huy feste tu t'en fois si tost retournee à la maison ? A qui elle toute tombant par pieces de mignardise, respondit : Il est vray que je m'en suis venuë ainsi tost, parce que je ne pense point qu'il y eust jamais en ceste ville tant d'hommes & de femmes si malplaisantes & facheux comme il y a aujourd'huy, & n'en voy pas un passer par la rue qui ne me desplaise comme je ne say quoy, & ne pense pas qu'il y ait femme au monde, à qui les personnes malplaisantes ennuyent tant qu'à moy : tellement que pour ne les voir je m'en suis ainsi tost venuë. A laquelle, Fresco, à qui les puantes façons de faire de sa niece faschoient desesperément dist : Ma fille si les malplaisans te deplaisent si fort comme tu dis, say si tu veux vivre soyeuse, que tu ne te mires jamais. Mais 'elle plus vuide de sens qu'une canne, & qui pensoit autant scavoir que Salomon, n'entendit ce que vouloit dire le mot de son oncle, ne plus ne moins qu'un mouton eust fait : ains dist qu'elle se vouloit mirer comme les autres, & ainsi elle demoura en ceste grosse lourderie, & encor y est.



NOUVELLE NEUFVIESME

*Monstrant la différence des lettrez avec les
ignorans.*

*Messire Guido Caualcant dist avec un
honneste mot injure à certains chevaliers
Florentins qui l'avoient surprins.*



OGNOISSANT la Royne que madame Emilie estoit quitte de sa nouv nouuelle, & qu'il ne restoit qu'à elle à dire, hors mis celui qui par privilege avoit à parler le dernier, elle commença ainsi : Gracieuses dames, vous m'avez aujourd'huy osté une couple de nouvelles pour le moins, dont j'en pensois dire l'une, toutesfois il m'en est encor demouré une, en la conclusion de laquelle est contenu un tel mot, que paraventure il ne s'en est point encores conté un de si grande intelligence.

Vous devez doncques scavoir qu'il y eut au temps passé plusieurs belles & louables coustumes en nostre cité, dont il n'en est pas demouré aujourd'huy une, Dieu mercy & l'avarice, qui avec les richesses est tellement cruë en icelle, qu'elle les en a toutes chassées, entre lesquelles y en avoit une telle, qu'en divers lieux de Florence, s'assembloient les bonnes

maisons du quartier, & faisoient leur compagnie d'un certain nombre de personnes en regardant d'y mettre ceux qui aisément pouvoient supporter la despence aujourd'huy l'un, & demain l'autre & ainsi mettoient par ordre la nappe chacun son jour à toute la compagnie, là où quelquefois ilz inuitoient & faisoient honneur aux gentilzhommes estrangers, quand il y en arrivoit, & pareillement à des citoyens, ilz se vestoient aussi d'une forte au moins une fois l'an, & s'en alloient les plus nobles ensemble à cheval par la ville, où quelquefois faisoient quelque tournois ou autre fait d'armes : mesmement és jours des principales festes de l'annee. Entre lesquelles compagnies y en avoit une de messire Bette Brunelesqui, en laquelle messire Bette & ceux de sa compagnie avoient fort tasché d'y tirer Guido filz de messire Caualcant de Caualcanti, & non sans cause : car outre ce qu'il estoit des meilleurs dialecticiens que le monde soustint, & parfait Philosophe naturel (desquelles choses la compagnie ne se soucioit gueres) si estoit il aussi tresgentil & fort honneste gentilhomme bien parlant, & toute chose qu'il vouloit faire, & qui appartenoit à gentilhomme, il la favoit mieux faire que nul autre, & avec tout cecy il estoit tresriche, & si favoit faire honneur à quiconques il pensoit en son entendement le meriter, autant que langue le sauroit exprimer : mais jamais messire Bette n'avoit tant sceu faire de l'avoir tiré en leur compagnie : pensant luy & ses compagnons que cecy avint, de ce que messire Guido speculant quelquefois, devenoit fort retiré d'avec les hommes, & pource qu'il tenoit quelque peu de l'opinion des Epicuriens, le menu peuple disoit que toutes ses speculations n'estoient seulement que pour chercher si on pourroit trouver que Dieu ne fust point. Or avint un jour que partant messire Guido de l'Eglise sainés Michel d'horté, & s'en venant par le cours des Adimari jusques à saint lehan, qui estoit quasi son chemin ordinaire, estant lors autour l'Eglise saint Iean, ces grandes sepultures de marbre, qui sont aujourd'huy à sainte Reparee, & plusieurs autres, & luy entre les colonnes de porfire qui y sont, & ses sepultures, & la porte de faint lean qui lors estoit fermee, messire Bette traversa à cheval avec sa compagnie la place de fainte Reparee, voyant messire Guido parmy ces sepultures, & dit : Allons le harfeller. Parquoy donnans des esperons aux cheuaux, comme s'ilz

l'eussent voulu assaillir, furent quasi premier sur luy qu'il s'en aperceust : & luy commencerent à dire, Guido, tu refuses d'estre de nostre compagnie, mais quoy ? quand tu auras trouvé que Dieu n'est point, qu'auras tu fait ? Ausquelz Guido se voyant enuironné d'eux, soudainement leur dit : Messieurs, vous me pouvez faire en vostre maison ce qu'il vous plaist. Et ayant mis la main sur une de ces sepultures qui estoient grandes, print son fault, & se jetta de l'autre part, comme celuy qui estoit fort agile. Et quand il se fut defuelopé d'eux, il s'en alla. Ceux-cy demourerent tous estonnez, se regardant l'un l'autre, & commencerent à dire qu'il estoit sans entendement, & que ce qu'il avoit respondu ne venoit point à propos : car ilz n'avoient non plus à faire là où ilz estoient que tous les autres citoyens, ne messire Guido moins que piece d'eux. Ausquels messire Bette dist : C'est vous autres qui este sans entendement, si uous ne l'avez entendu il nous a honnestement & en peu de parolles, dit la plus grande injure du monde : par ce que si vous y regardez bien, ces sepultures sont les maisons des morts, pource qu'on y met les morts, & y demourent, lesquelles il dit que c'est nostre maison, pour nous faire cognoistre que nous & les autres hommes idiots, & non lettrez, sommes pis que morts, à comparaison de luy, & des autres hommes favans, & par ainsi estans icy entre ces sepultures, nous sommes en nostre maison. Alors chacun entendit ce que messire Guido avoit voulu dire, & en eurent honte, ne jamais plus ne l'agasserent, & tindrent de la en avant messire Bette pour subtil & entendu cheualier.

NOUVELLE DIXIESME

*Pour monstrier de quelz abus on use souvent sous
le manteau de religion.*

*Frere Oignon promet à certains paysans, de leur
monstrier la plume de L'ange Gabriel, au lieu de
laquelle trouvant des charbons, il leur dist, que
c'estoit de ceux dont saint Laurens fut rosti.*



VAND chacun de la compagnie fut eschapé de dire sa nouvelle, cognoissant Dioneo, que c'estoit à luy à dire la sienne sans attendre trop solennel commandement, apres qu'il eut imposé silence à ceux qui louoient le mot qu'on avoit ouy de messire Guido commença ainsi : Honnestes Dames, combien que par mon privilege il me soit permis de parler de ce qui plus me viendra à gré, si n'entend-ie toutesfois, de me vouloir separer de ceste matiere, dont vous toutes avez fort bien parlé à propos. Mais fuyuant voz brisees, je delibere de vous monstrier combien cautelement & avec un soudain rempart, un des religieux de saint Antoine, euita une honte que deux jeunes hommes luy avoient preparee : & ne vous devra ennuyer de ce que pour bien vous dire la nouvelle complete, je seray un peu long, si vous regardez au soleil qui est encor au milieu du ciel.

Certalde, comme paradvventure vous pouvez avoir entendu, est un village de la vau d'Elfe, assis en nostre domaine de Florence : lequel encor qu'il soit petit, il a pourtant esté autrefois habité de gentilzhommes, & gens aysez : là où un des religieux de S. Antoine nommé frere Oignon, avoit de long temps accoustumé d'aller, pour recueillir les aumosnes, que les sots leurs faisoient tous les ans une fois : tant pource qu'il trouvoit bonne pasture, qu'aussi pource qu'il y estoit volontiers veu : plus paradvadventure pour le nom qu'il portoit, que pour autre grande devotion : d'autant que ce terroir produit les meilleurs oignons de toute la Toscane. Ce frere Oignon estoit de petite stature, rousseau, un visage allegre, & le meilleur coquin du monde : & outre ce (encor qu'il n'eust aucun sçavoir) il estoit si parfait & prompt parleur, que qui l'eust cogneu, non seulement l'eust il estimé un grand rhetoricien : mais eust dit qu'il estoit luy mesmes Ciceron, ou bien Quintilien : & si estoit compere de tous ceux du païs, ou amy, ou bien voulu. Lequel suiuant sa coustume y alla au mois d'Aoust une fois entre les autres. Et un dimenche matin estans toutes les bonnes gens d'autour, hommes & femmes venus à la messe, à la principale eglise, il s'avança quand il veit qu'il en estoit temps, & dist : Messieurs & dames, vostre coustume est, comme vous sçavez d'envoyer tous les ans aux pauvres du baron monsieur S. Antoine de voz blez & avoynes : les uns peu, & les autres beaucoup, chacun selon son pouvoir & sa devotion : à fin que le benoist S. Antoine soit garde de voz bœufs, asnes, pourceaux, & de voz brebis : & outre ce, vous avez accoustumé de payer, mesmement ceux qui sont escritz en nostre confrairie ce peu de devoir qu'on paye une seule fois l'an. Pour lesquelles choses recueillir, je suis envoyé par mon superieur : c'est à sçavoir monsieur l'Abbé : & par ainsi avec la benediction de Dieu, vous viendrez apres midy quand vous orrez sonner les cloches icy, hors de l'Eglise, là où à la mode accoustumee je vous feray la predication & baiserez la croix : & d'avantage pource que je vous cognoy tous tresdevots du baron monsieur S. Antoine je vous monstraray de grace speciale une tresfaincte & belle relique, laquelle moymesme ay jadis aportee de la terre fainte d'outre mer, savoir est, une des plumes de l'ange Gabriel : laquelle demoura en la chambre de la vierge

Marie, quand il luy vint faire l'annonciation en Nazareth. Et cecy dit, il se teut & s'en retourna ouir la messe. Or ainsi qu'il disoit toutes ces belles choses, il y avoit entre plusieurs autres qui estoient à l'Eglise, deux bons compagnons cauts & fins l'un nommé lean de Bragoniere, & l'autre Blaise Piffin : lesquelz apres qu'ilz eurent ry entr'eux de la relique de frere Oignon (encor qu'ilz fussent bien fort ses amis & de sa compagnie) delibererent entr'eux mesmes de luy bailler quelque trousse de ceste plume : & ayant sceu que frere Oignon disnoit ce matin là au chasteau avec quelque sien amy, si tost qu'il fut à table, ilz descendirent incontinent en la rue, & s'en allerent au logis où frere Oignon estoit descendu, en deliberation que Blaise amuseroit le garçon serviteur du beau pere, & que lean cercheroit ceste plume parmi les besongnes de frere Oignon : pour voir quelle elle estoit, & pour la luy oster : à fin d'entendre par après, ce qu'il en diroit au peuple. Ce garçon, lequel aucuns appelloient Gucchio Balena & aucuns autres Gucchio Imbrate, & quelques uns Gucchio Pourceau, estoit si mauuais garçon, qu'il n'est pas à croire qu'un peintre qui se nommoit Lipotopo en fist jamais un tel : duquel frere Oignon avoit accoustumé souventesfois faire des contes, & dire entre ses compagnons : Mon garçon a en soy neuf choses telles que si Salomon, Aristote, ou Seneque en eussent eu seulement l'une d'icelles, elle eust eu la puissance de troubler toute leur vertu, tout leur sens & toute leur sainteté : pensez donc quel homme il doit estre, puis qu'il en a neuf, & qu'en luy n'y a vertu, sens, ne aucune sainteté. Et quand on demandoit quelquesfois à frere Oignon, quelles estoient ces neuf choses, luy qui les avoit mises en rime respondit : le les vous diray.

Il est lent, souillart & menteur,
Paresseux, mesdissant trompeur,
Sans soin, sans esprit, sans valeur

Sans ce qu'outre ce que je vous en dy, il a quelques aulres tromperies avecques ceux cy qui se taisent pour le mieux, & ce dont il faut plus rire de luy, est qu'il veut prendre femme par tout où il se trouve, & maison à

louage : & pource qu'il a la barbe grande, noire, & bien grasse, il cuide estre si beau & agreable, qu'il pense que toutes les femmes qui le voyent deuiennent amoureuses de luy : & qui le laisseroit faire il laisseroit tomber sa ceinture pour courir apres elles : bien est vray qu'il me sert de beaucoup : car personne ne parle jamais à moy en si grand secret que ce soit, qu'il n'en vueille ouir sa part : & s'il avient que quelqu'un me demande quelque chose, il a si grand peur que je ne fache respondre, que soudainement il respondra le premier, ouy ou non, comme il juge qu'il soit convenable. Or laissant frere Oignon cest habille varlet à son logis, il luy commanda qu'il gardast bien que personne ne touchast à ses besongnes, & mesmement à ses besaces, par ce que les choses sacrees estoient dedans : mais Gucchio Imbrate qui estoit plus amoureux d'estre en cuisine que les rossignols ne sont d'estre sur les vertes branches : & mesmement quand il favoit qu'il y avoit quelque chambriere, luy ayant veu en celle de l'hoste, une grosse garce grace, racourcie, & mal saicte, qui avoit deux tetasses ressemblans deux panniens à porter siens, avec une face qui sembloit qu'elle fust des Baronchi, toute suante, pleine de gresse & enfumee, il descendit en celle cuisine (ne plus ne moins que fait l'autour sur la charongne) laissant la chambre de frere Oignon ouverte, & toutes ses choses à l'abandon : encor que ce fust au mois d'Aoust (qu'il fait grand chaut) toutesfois il se meit à seoir aupres du feu, & commença à entrer en propos avec ceste-cy qui se nommoit Nutte : & luy dire qu'il estoit gentilhomme par procureur, & qu'il avoit des escus plus de milanteneuf, sans ceux qu'il avoit à payer autrui, qui estoient avant plus que moins, & qu'il favoit tant dire. & faire de choses que merueilles, & sans regarder à un sien capuchon, sur lequel y avoit tant de graisse, qu'on en eust bien assaisonné la chaudiere du haut pas : & à une sienne iaquette toute rompuë, & rapetasee, & autour du col & dessouz les esselles tant esmaillee de sueur avec plus de taches & de plus diverses couleurs, que ne furent jamais les draps de soye de Tartarie ou des Indes, & les soulliers tous rompus, & ses chausses dessirees, luy dist (comme si quasi il eust esté le fire de Castillon) qu'il la vouloit habiller tout de neuf, & la tirer de la captiuité de servir & de demourer avec autrui : pareillement (sans avoir grands heritages) la reduire en esperance de

meilleure fortune : & plusieurs autres choses qu'il luy dist, lesquelles encores qu'il les vomist fort asseccionnément, toutesfois elles converties en fumée (comme faisoient la grande partie de ses entreprises) tournerent à la fin à néant. Voyant doncques les deux jeunes compaignons, Guccio Pourceau occupé autour de Nutte, ilz en furent trescontens : parce que leur peine estoit demy achevee : & ne trouvant aucune contradiction, quand ilz furent entrez dans la chambre de frere Oignon, d'autant qu'elle estoit ouverte, la premiere chose qui leur vint entre mains, en cherchant, ce fut la besace où estoit la plume voyant laquelle ouverte, ilz trouverent un petit coffre en un grand enuelpement de taffetas, dedans lequel (quand ilz l'eurent ouuert) ilz trouverent une plume de la queue d'un perroquet, laquelle ilz jugerent devoir estre celle qu'il avoit promis monstrer à ceux de Certalde : & certes il le pouvoit en ce temps là aysément faire accroire : car encores n'estoient passees jusques en Toscane, sinon bien peu des lasciuitez d'Egypte, comme elles ont fait depuis en grande abondance, à la ruine de toute l'Italie. Et combien qu'elles fussent lors un peu congneues de quelques uns, si est-ce que les habitans de celle contree n'en sçavoient presque rien, ains y durant encores la pure simplicité des Anciens, non seulement ilz n'avoient point veu de perroquetz : mais la plus grand'part des habitans n'en avoient jamais ouy parler : contentez que furent doncques les deux jeunes hommes d'avoir trouvé la plume, ilz la prindrent : & pour non laisser le coffre vuide, eux voyant des charbons en l'un des coings de la chambre, ilz l'en emplirent, puis l'ayant refermé & tout raccoustré comme ilz l'avoient trouvé, s'en vindrent avec la plume les plus ayses du monde, sans avoir esté apperceuz de personne, & commencerent à attendre que devroit dire frere Oignon, quand il trouveroit des charbons au lieu de la plume. Les hommes & les femmes simples qui estoient à l'Eglise, oyant qu'ilz devoient voir la plume de l'Ange Gabriel, apres que la Messe fut dicte, s'en retournerent à leurs maisons, & l'ayant dict l'un voisin à l'autre, & l'une commere à l'autre, incontinent que chacun eut disné, tant d'hommes & tant de femmes coururent au Chasteau, qu'à peine y pouvoient ilz entrer : attendans en grande devotion de voir ceste plume. Quand frere Oignon eut bien disné, puis apres reposé son vin, il se leva un peu apres

midy : sçachant la multitude grande de paysans qui estoient venuz pour voir la plume, il envoya dire à Gucchio Imbrate qu'il vint là hault avecques les clochettes, & qu'il apportast ses besaces, lequel apres qu'il se fut defueloppé (non sans grande peine) de la cuisine & de Nutte la chambriere, y alla avec les choses qu'on demandoit, là où eslans arrivé, parce que le trop d'eau qu'il avoit beu, luy avoit fait devenir le ventre gros il s'en alla par le commandement de frere Oignon sur la porte de l'Eglise, où il commença à sonner fort ses clochettes. Et quand tout le peuple fut assemblé frere Oignon (sans s'estre apperceu qu'on eust rien touché à ses besongnes) commença sa predication, & dist mille choses pour servir à son propos : & quand il vint à vouloir monstrier la plume de l'Ange Gabriel, ayant premierement faict en grande devotion la confession, il fit allumer deux torches, & en defueloppant tout doucement le taffetas (s'estant premierement osté le capuchon de la teste) il tira le petit coffret & l'ouvrit, apres avoir premierement dict quelques paroles à la louange & recommandation de l'Ange Gabriel & de sa relique, & le voyant plein de charbons, il ne soupçonna pas que son varlet eust faict cela, car il sçavoit bien qu'il n'avoit pas l'esprit pour ce faire, & si ne le maudit point d'avoir mal gardé qu'autrui l'eust fait : mais maugreant en soy-mesmes de luy avoir baillé ses choses à garder, le cognoissant comme il faisoit paresseux, desobeissant, nonchalant, & sans entendement, il haussa sans point rougir le visage, & les mains au Ciel, & dist, si haut qu'il fut ouy de tous. 0 Dieu louee soit tousjours ta puissance, & apres ayant refermé le coffre, se retournavers le peuple & dist : Messieurs & Dames vous devez sçavoir que quand j'estoye encores fort jeune, je fus envoyé par mon superieur en ces quartiers où le Soleil apparoist, & me fut donné charge avec expres commandement, que je cherchasse tant que je trouvasse les privileges du Porchelaine, lesquels encor qu'ilz ne coustassent rien à séeller, sont trop plus utiles à autrui qu'à nous : au moyen dequoy m'estant mis en chemin partant de Venise, & m'en allant par le bourg des Grecz, & de là cheuauchant par le royaume de Garbe, & par Baldacque, j'arrivay en Parion, d'où non sans grande fois, j'arrivay apres quelque temps en Sardaigne : mais pourquoy vous vois-ie deviser de tous les pays que j'ay

cherchez, j'aborday apres que j'euz passé le bras de saint George en Truffie & en Bouffie, qui sont pays fort habitez, & avec grand peuple : & de là je m'en vins en la terre de mensonge, où je trouvay beaucoup de freres de nostre religion & de plusieurs autres : lesquelz alloient tous fuyans la peine & le malayse, pour l'amour de Dieu, se soucians peu des peines & travaux d'autrui, s'ilz voyoient qui luy en vint profit, ne despendans autre argent en ce pays sinon monnoye sans coin, & de là je passay en terre de la Brusse là où les hommes & les femmes vont à galloches par dessus les montaignes, revestans les pourceaux de leurs boyaux mesmes, & un peu par delà je trouvay des gens qui portoient le pain dedans les bastons, & le vin dedans les sacs, au partir d'avec lesquelz j'arrivay aux montaignes de Bachus là où toutes les eaux courent en bas, & en brief de temps je m'y sourray si avant que je me trouvay en Indie Pastenade, là où je vous iure par l'habit que je porte sur mon dos, que je vis voller les serpettes, choses incroyables à qui ne l'auroit veu : mais de cela ne me laissera point mentir Maso del Saggio grand marchand, que je trouvtrouuay en ce pays là cassant des noix, & vendant les coquilles en destail, toutesfois moy ne pouvant trouver ce que j'alloye cherchant, par ce qu'il fault aller par eau de ce lieu jusques là, j'arrivay en m'en revenant en ces terres fainctes, là où l'an de l'Esté le pain frais y vaut quatre deniers, & le chault on l'y donne pour neant : Et là où je trouvay le venerable pere Messire ne me blasmez s'il vous plaist, tresdigne patriarche de Ierusalem : lequel pour la reverence de l'habit que j'ay tousjours porté du baron monsieur saint Antoine, voulut que je visse toutes les fainctes Reliques qu'il avoit en sa garde, dont il y en avoit tant que si je vous les vouloye toutes conter, je n'en viendroye à bout en plusieurs lieux : mais toutesfois pour ne vous laisser desconforter, je vous en diray quelques unes. Il me monstra premierement du doigt du sainés Esprit aussi fain & aussi entier qu'il fut jamais, & le museau du Seraphin qui apparut à sainés François, & un des ongles du Cherubin, & une des costes du Verbum caro, boute toy aux fenestres & des habillemens de la sainte soy catholique, & quelques rayons de l'Estoille qui apparut aux trois Roys en Orient, & une fiolle de la sueur de saint Michel, quand il combatit le

Diabie, & la maschouere de la mort du Lazare & plusieurs autres. Et pource que je luy donnay liberalement le double des plaines de Montmoreau en vulgaire, & de quelques chapitres de cheurerie, lesquelz il avoit longuement cherchez, il me fit participant de ses fainctes Reliques, & me donna une des dentz de sainte Croix, & en une petite fiole quelque peu du son des cloches du temple de Salomon, & la plume de l'Ange Gabriel, dont je vous ay desia parlé avecques une des galoches de saint Guerard de grand ville, que je donnay n'y a pas longtems à Florence Guerard de Bousy qui luy porte une tresgrande devotion, & si me donna encor des charbons, avec lesquelz fut rosti le bien-heureux martir monsieur saint Laurens, lesquelles choses rapportay toutes deça devotement avecques moy. Il est vray que mon superieur n'a jamais soussert que je les aye monstrees, jusques à tant qu'il a esté devement certifié si c'estoient elles ou non : mais maintenant que par certains miracles qu'elles ont faict, & par lettres qu'il a receu du patriarche, il en a esté bien certifié, il m'a donné permission de les monstrier, & ne m'en voulant fier à autrui, je les porte tousjours avecques moy. Vray est que je porte la plume de l'Ange Gabriel, afin que elle ne se gaste, en une petite boiste, & les charbons avec lesquelz fut rosty sainés Laurens, en une autre qui luy ressemble tant que plusieurs fois il m'advient de prendre l'une pour l'autre, comme il m'est presentement advenu : parce que pensant avoir la boiste où estoit la plume, j'ay apporté celle où sont les charbons, que je ne pense point avoir esté faite, ains me semble estre certain que ç'a esté de la volonté de Dieu & que luy mesmes m'a mis entre mains celle des charbons : me souvenant tout à ceste heure que la feste sainés Laurens est d'icy à deux jours : & par ainsi voulant nostre Seigneur que en vous monstrans par moy les charbons avec lesquelz sainés Laurens fut rosty, la bonne devodeuotion que vous devez avoir à luy, se reclame en voz cœurs, il m'a faict prendre, non pas la plume que je devoie icy apporter, mais les benoistz charbons estaintz de l'abondante humeur de ce saint corps, & par ainsi mes enfans bien-heureux, ostez voz bonnetz, & vous approchez icy devotement pour les voir : mais je veux bien que vous sçachiez premierement que quiconque est marqué de ces charbons en figne de Croix, il peut vivre certain toute celle annee, que feu ne le touchera qu'il ne le

fente. Et apres qu'il eut ainsi parlé en chantant une louange de saint Laurens, il ouvrit la boiste, & monstra les charbons, lesquelz apres que la folle multitude eut quelque temps regardé reueremment & avec grande admiration, tous avec une tresgrande presse s'approcherent de frere Oygnon, en donnant meilleures offrandes qu'ilz n'avoient accoutumé, le priant chacun qu'il les en marquait. Parquoy frere Oygnon ayant prins en sa main ces charbons, commença à faire sur leurs robbes de toile blanche & sur leurs iacquettes & voylles des femmes, les plus grandes croix qu'il estoit possible, affermant qu'autant qu'ilz diminuoyent à faire ces croix, autant croissoient ilz puis apres en la boiste, ainsi qu'il avoit esprouvé par plusieurs fois. Et en telle maniere ayant croisé non sans tresgrand profit tous les Certaldois, il se mocqua par son soudain advis, de ceux qui s'estoient cuydez mocquer de luy, en luy ostant la plume, lesquelz ayans esté à sa predication, & ouy la nouvelle eschappatoire qu'il avoit trouuee, & avec quelles parolles il l'avoit dicte, avoient tant ry que les maschoueres leur cuyderent tomber. Et apres que le peuple fut party, lefdictz Brogoniere & Pessin s'en allerent vers frere Oygnon à qui avec la plus grande chere du monde, ilz descouvrirent ce qu'ilz avoient fait, & luy rendirent sa plume, laquelle l'annee enfuyuant ne luy valut moins que luy avoient valu ce jour les charbons. Ceste nouvelle donna egallement à toute la compagnie un tresgrand plaisir & soulas, & fut fort ry par tout de frere Oygnon, & mesmement de son pelerinage, & des Reliques qu'il avoit aussi bien veu comme apportees, puis voyant la Royne qu'elle estoit achevee, elle se leva debout : & ayant osté la couronne de dessus sa teste, la mit en riant sur celle de Dioneo, disant : Il est temps Dioneo que tu espreuves quelque peu, quelle charge c'est que d'avoir femmes à gouverner & guider : pource fois Roy, & nous gouverne, de forte qu'à la fin nous ayons à nous contenter de ton gouvernement. Lequel ayant prins la couronne respondit en riant : Vous en pouvez avoir veu plusieurs fois (ie dy des Roys d'efchetz) trop plus precieux que je ne suis : & pour certain si vous me vouliez obeir comme un vray Roy veut & doit estre obey, je vous seroye jouyr de la chose sans laquelle pour certain jamais bonne chere n'est accomplie : mais laissons à part ces parolles, je gouverneray comme je sçauray. Et aynt faict appel eller

le maistre d'hoitel comme on avoit accoustumé pour venir parler à luy, il luy commanda par ordre ce qu'il auroit à faire, tant que son gouuernement dureroit, & après il dist : Honnestes Dames, on a deussé desia en tant de diverses manieres de l'industrie humaine, & des accidens divers que si Licisque ne fust tantost venue icy, qui avec ses parolles m'a trouvé matiere pour nostre devis demain, je doute que j'eusses longuement songé à trouver un thesme pour deviser. Elle comme vous avez ouy, dist qu'elle n'avoit voisine qui fust allee pucelle à son mary, & dist encor plus qu'elle sçavoit bien combien & quelles tromperies les mariees faisoient à leurs maris : mais laissant à part la premiere partie qui est œuvre d'enfans, je pense que la feconde doit estre plaisante à deviser, & par ainsi je veux que demain on parle (puis que Licisque nous en a donné occasion) des tromperies que les femmes ont jadis faict par amour, ou par leur faluation, à leurs marys : soit qu'ilz s'en soient apperceuz ou non. Le parler d'une telle matiere sembloit à aucunes des Dames qu'il fust mal seant à elles, & le prioit qu'il changeast de propos, auxquelles il respondit : Mes Dames, je congnois aussi bien que vous, ce que je vous ay enchargé, & à le changer ne me peut esmouvoir ce que vous voulez alleguer, considerant que le temps est tel, que se gardans seulement les hommes & les femmes de faire aucune chose deshonneste, il leur est loisible de parler & deviser de tout ce qu'on veut. Or ne sçavez vous pas qu'au moyen de la malice du temps où nous sommes, les juges ont abandonné leurs sieges, les loix tant divines qu'humaines se taisent, & est donnee ample licence à un chacun d'y conseruer sa vie. Parquoy si vostre honnesteté s'eslargist quelque peu en parler & deviser, non pas pour suyure jamais ne faire aucune chose deshonneste, mais pour donner plaisir & recreation à vous & à autrui, je ne voy point avec quel argument, au moins qui ayt quelque raison, qu'aucun vous en puisse reprendre à l'advenir : davantage vostre compagnie qui a esté tres-honneste depuis le premier jour qu'elle est assemblee jusques à present, ne me semble point avoir esté maculee pour chose qu'on y ayt dicte, ny ne se maculera avec l'ayde de Dieu, outre plus qui est celuy qui ne congnoisse vostre honnesteté, laquelle non seulement les propos & devis ne pourroient faire defuoyer du droit chemin, mais ne aussi la terreur de la mort : Et à vous dire

la verité, qui sçauroit que vous ne voulussiez deviser quelques fois de ces follies, il soupçonneroit que vous fussiez en cecy coupables, & que cela vous gardast d'en oser parler. Et d'autre part considerez quel bel honneur vous me feriez, qui ayant esté obeissant à toutes, & maintenant m'ayant faict vostre Roy, vous me voulussiez mettre la loy au poing, & ne deviser point de la matiere que j'auroye proposee. Laissez doncques, mes Dames, ce soupçon, plus cuisant à ceux qui sont pleins de mauuaises pensees, qu'à vous autres, & que chacune en la bonne heure pense de dire la plus belle. Quand les Dames eurent ouy cecy, elles dirent qu'ainsi fist comme il luy plairoit, parquoy le Roy donna congé à chacune de faire ce qu'il voudroit jusques à l'heure de souper. Et pource que le Soleil estoit encores fort hault d'autant que les nouvelles qu'on avoit dist avoient esté contees, Dioneo se mit à jouer aux tables avec les autres deux jeunes hommes, & madame Elisse ayant tiré à part les autres Dames leur dict, Depuis le temps que nous avons esté icy, j'ay tousjours eu desir de vous mener en un lieu fort pres d'icy, où je pense que piece de vous autres n'a jamais esté, & se nomme la vallee des Dames, & encor n'ay-ie veu une heure propice pour vous y mener, sinon maintenant, tant est encor le Soleil hault & par ainsi s'il vous plaist d'y venir, je m'asseure quand vous y serez que vous serez trescontentes d'y avoir esté, Les Dames respondirent qu'elles estoient toutes prestes d'y aller, & ayans a appellé une de leurs chambrieres se mirent en chemin sans en sonner mot à piece des hommes, & n'eurent cheminé gueres plus de demie lieuë qu'elles n'arriverent en la vallee des Dames, dedans laquelle elles entrèrent par une voye fort estroicte de l'un des costez, par où couroit un ruisseau tres-clair, & veirent ladiste vallee tant belle & si plaisante, mesmement en ce temps là qu'il faisoit grand chault qu'il n'est pas possible au monde d'en deviser une pareille. Et selon que l'une d'icelles Dames m'a depuis conté la plaine qui estoit en la vallee estoit aussi ronde comme si elle eust esté faicte par compas, combien qu'elle ressembblast artifice de nature, & non de main d'homme, & avoit de circuit un peu plus d'un quart de lieuë enuironnee de six petites montaignes non point trop hautes : au dessus de chacune desquelles on voyoit un palays faict quasi à la mode d'un petit Chasteau, le couftau desquelles montaignes

descendoit vers la plaine en diminuant de degré en degré, comme nous voyons venir és Theatres du haut d'iceux, les degrez jusques au plus bas successiuellement par ordre tousjours en estroicissant leur cercle : & estoient ces coustaux, ceux que le Soleil de midy regardoit tout pleins de vignes, d'Oliviers, d'Amandiers, de Cerisiers & de Figuiers, & de plusieurs autres manieres d'arbres portans fruict, sans qu'il y eust un poulce de terre perdu, les autres montaignes que la Bise fraploit estoient toutes couvertes de petitiz bois, de cheneaux, de fresnes, & d'autres arbres verds & droictz, le plus qu'il estoit possible. La plaine apres sans y avoir autre entree que celle par où les Dames avoient passé, estoit pleine de Sapins, de Cypres, de Lauriers & de quelques Pins si bien mis en ordre comme si quelque grand ouvrier en matiere de planter les eust plantez, & avec ce, peu ou point de Soleil, lors qu'il estoit haut, ne pouvoit entrer jusques au sons, lequel sons estoit un pré d'herbe tresmenue &. plein de petites fleurettes vermeilles, & plusieurs autres : & outre tout ce que dessus, ce qui donnoit non moindre plaisir qu'autre chose, estoit un petit ruisseau, lequel d'une des vallees qui devoit deux de celles petites montaignes, tomboit en bas à grandz faultz qu'il faisoit en descendant par une veine de ladicte vallee qui estoit de roche vive : & en tombant faisoit un bruit fort delectable à ouyr : & en ialissant sembloit de loing argent vif qui reiallist de quelque chose pressee ou espraincte, & ainsi comme il arrivoit au bas en la petite plaine, il estoit là recueilly en un beau petit canal courant bien fort jusques au milieu de la plaine, où se faisoit un petit lac comme vous voyez quelque fois en forme de vivier les Citoyens de nostre Cité, dedans leurs vergiers & jardins quand ilz ont la commodité. Ce petit lac n'estoit point plus prosond qu'est la hauteur d'un homme jusques à l'estomach, & sans avoir en soy aucune mesure, monstroît que le sons estoit d'un gravier fort menu, lequel aucun qui par fortune n'eust eu autre chose à faire eust peu aysément conter & n'y voyoit pas seulement le sons de l'eau qui le vouloit regarder : mais aussi on y voyoit tant de poisson courir çà & là, qu'outre le plaisir c'estoit chose admirable, & n'estoit point fermé d'autre rive que du pré mesme, qui le rendoit d'autant plus beau à l'entour comme plus il se sentoit de l'humidité. Et l'eau qui furabondoit ce petit lac apres qu'il estoit

plein, estoit receue par un autre petit canal, par lequel en sortant hors de la petite vallee, elle s'en couroit aux parties plus basses du lieu. Quand doncques les Dames furent arrivees en ce beau lieu, & qu'elles l'eurent regardé par tout & fort loué, elles se delibererent pour le grand chault qu'il faisoit, en voyant devant elles le petit lac, ne soupçonnant aussi d'estre apperceues de se vouloir baigner. Parquoy apres avoir commandé à leur chambriere qu'elle s'allast tenir sur la voye par où Ion entre en ceste vallee, & semblablement qu'elle regardast bien si quelqu'un viendroit pour les en advertir, elles se despouillerent toutes sept, & entrèrent dedans ce petit vivier qui cachoit leurs blancs corps, ne plus ne moins qu'un verre delié, cacheroit une rose vermeille, lesquelles estans dedans & ne se troublant point l'eau pour tout cela, elles commencerent tant qu'elles peurent à courir çà & là apres les poissons pour en prendre avec les mains, lesquelz avoient mal aysément où se cacher. Et après qu'elles eurent demouré quelque peu en tel passetemps, & qu'elles en eurent prins quelques uns, elles sortirent d'iceluy & se revestirent : puis sans pouvoir louer le lieu plus qu'elles l'avoient desia. loué (leur estant advis qu'il estoit temps de s'en retourner au logis) elles se mirent en chemin au beau petit pas, ne parlans d'autre chose que de la beauté du lieu. Et estans arrivees de fort bonne heure au palays, elles trouverent encores les trois jeunes hommes qui jouoyent là où elles les avoient laissez, ausquelz madame Pampinee dist en riant. Nous vous avons aujourd'huy bien trompez. Comment dist Dioneo ? commencez vous premierement à faire qu'à dire ? Sire respondit madame Pampinee, ouy certes : & luy raconta tout au long dont elles venoient, & comment le lieu estoit faict : & combien il estoit loing de là, & ce qu'elles y avoient faict. Le Roy oyant conter la beauté du lieu eut fort grand desir de le voir, & fit soudainement commander qu'on servist à soupper, lequel achevé avec grand plaisir & contentement de tous, les trois gentilzhommes avec leurs serviteurs laisserent les Dames & s'en allerent en ceste vallée, où ayant tout consideré, & n'y ayant piece d'eux jamais esté que celle fois, ilz le louerent pour une des plus belles choses du monde. Et apres qu'ilz se furent baignez & revestuz, ilz s'en retournerent au logis, parce que la nuict approchoit, où ilz trouverent les Dames, qui dançoient

une dance au chant de madame Flammette. Et apres qu'elle fut acheveeachevee ilz entrerent en propos avec elles de la vallee des Dames, dont ilz dirent beaucoup de bien & de louange, au moyen dequoy le Roy faisant appeller le Maistre d'hostel luy commanda que le lendemain le disner y fust prest, & qu'on y portast quelque lict, si quelcun vouloit dormir ou se reposer sur le midy. Apres cecy ayant faict apporter de la clarté, du vin & des confitures, & qu'ilz eurent faict un peu de collation, il commanda que chacun se mist à dancier. Et ayant Pamphile pris par son commandement une dance, le Roy se retourna vers madame Eliffe, & luy dist gracieusement : Ma belle Dame vous m'avez faict aujourd'huy l'honneur de me donner la couronne, & je le vous veux faire ce soir de la chanson, & par ainsi dictes en une telle qu'il vous plaira. A qui madame Elisse en souzriant respondit que volontiers, & avec une douce voix commença ainsi.

Amour si tes griffes j'eschappe,
Croire ne puis
Que jamais autre croc me happe.

l'entray jeunette en tes combats,
Pensant que ce ne fust que paix,
Et mis toutes mes armes bas
Comme aux asseurez faire fais :
Mais toy tyran aspre & mauvais
Me vint depuis
Combattre & jeder souz ta trappe.

Puis moy ainsi prise en tes lacs,
Tu me mis és mains (par malheur)
De celui qui nasquit helas
Pour ma mort pleine de douleur,
Auquel a si peu de douceur
Qu'ouye ne suis
Par plaints & souspirs que je trappe.

Au vent va ce que prie & pleure,
Nul ne m'oyt, nul ne veut m'ouyr :
Dont mon tourment croist à toute heure
De vivre sans pouvoir mourir,

Fais donc pour m'oster tel languir
Ce que ne puis :
Rends le moy pris à ton estappe.

Sinon aumoins vueille moy traire
Des liens nouez d'esperance,
le te prie Seigneur de le faire,
Et lors auray-ie confiance
D'estre encor'belle à mon usance,
Et dueil remis
le prendray blanche & rouge cappe,

Après que ma-dame Elisse eut faict fin à sa chanson avec un souspir fort piteux, encores que tous s'esmerveillassent de telles parolles, si n'y eut-il celuy pourtant qui se peust adviser quelle occasion elle pouvoit avoir de chanter ainsi. Alors le Roy qui estoit en ses gogues fit appeller Tindaro, & luy commanda qu'il tirast sa cornemuse, au son de laquelle il fit dancier plusieurs dances, puis estant desia une bonne partie de la nuict passee, il dict à chacun qu'ilz s'allassent coucher.



SEPTIESME JOURNÉE.

La septieme journee du Decameron, en laquelle on deusse soubz le gouvernement de Dioneo, des tromperies que les femmes ont fait à leurs maris, soit par amour, ou pour eiter quelque mal ou scandale, soit qu'ilz s'en soient apperceuz ou non.



OUTES les Estoiles n'apparoissoient plus du costé du Soleil leuant, fors celle-là que nous appellons l'Estoille du jour, qui luysoit encores parmy la blancheur de la poincte d'iceluy, quand le Maistre d'hostel s'estant levé s'en alla avec tout le bagage en la vallee des Dames, pour y apprester tout ce qui estoit necessaire selon le commandement que luy avoit faict son Seigneur. Apres lequel partement le Roy ne tarda gueres à se lever pour le bruit du cariage qui l'avoit esveillé, & quand il fut levé, fit semblablement lever les Dames & les autres

deux gentilzhommes, & se mirent tous en chemin, ainsi que le Soleil ne faisoit que se lever, durant lequel chemin il leur sembla n'avoir encor si gayement ouy desgoiser les Rossignolz & autres oyseaux comme ilz firent ceste matinee là, de tous lesquelz accompagnez ilz s'en allerent jusques en la vallee des Dames, où il leur sembla qu'ilz furent mieux receuz de plusieurs d'iceux Rossignolz qu'eux-mesmes ne se refjouiffoient d'y estre venuz. Et là ilz enuironnerent toute la dicte vallee, & de rechef recommencerent à la regarder d'un bout à l'autre, laquelle leur sembla d'autant plus belle qu'elle n'avoit faict le jour precedent, comme l'heure de ce jour estoit lors plus conforme à la beauté d'icelle, & apres qu'ilz eurent rompu leur jeusne avecques vins excellens & quelques confitures de massepains : ilz commencerent à chanter, afin que les oyseaux ne les surpassassent en cela, respondant tousjours la vallee avec eux les mesmes notes : mais apres qu'il fut heure de disner, & que les tables furent dressees souz les beaux arbres prochains du petit lac, & qu'on eut couvert, chacun se fait comme il pleut au Roy, voyans pendant qu'ilz disnoient, les poissons nager par le lac à grandes troupes, ce qui leur donnoit quelquefois autant d'occasion de deviser comme de regarder. Mais apres qu'on eut achevé de disner, & que les tables furent levees, eux encore plus joyeux que devant, reommencerent à chanter, & estans en plufieur s lieux de la petite vallee, les lictz dressez tous enuironnez & fermez par l'advis du maistre d'hostel de ces farges qu'on apporte de France, & enuironnez & cloz de pavillons, chacun qui voulut pouvoit avec la licence du Roy aller reposer, & qui ne le vouloit faire, il luy estoit permis de prendre ses autres plaisirs accoustumez à son gré. Mais estant desia venue l'heure qu'ilz se furent tous levez, & qu'il estoit temps de se remettre à deviser & faire des contes, chacun se fait comme le Roy voulut ordonner, sur les tapis qu'on avoit faict estendre sur l'herbe, tout au pres du lieu où ils avoient disné. Et apres le Roy commanda à madame Emilie qu'elle commençast. Elle le fit franchement en sourziant, & dict ainsi.



NOUVELLE PREMIERE

Reprenant la simplicité d'aucuns maris, & monstant la ruse que peuvent avoir quelques femmes.

Iean le Lorrain ouyt de nuict heurter a son huys, parquoy il esveilla sa femme, elle luy faisant accroire que c estoit un esprit, ilz s'en allerent tous deux le coniurer avec une oraison, depuis n'ouvrent heurter



I R E, ce m'eust eslé chose tresagreable que quelque autre que moy eust donné, s'il vous eust pleu, commencement à une si belle matiere comme est celle dont nous devons parler. Mais puis qu'il vous plaist que j'asseure toutes les autres, je le feray volontiers & me parforceray (mes cheres Dames) de dire choses qui vous puisse estre utile à l'advenir : parce que si les autres femmes sont aussi paoureufes comme moy, & mesmement de ces espritz, desquelles toutes nous autres generalement avons paour (combien que je ne sçay sur mon Dieu que c'est, & si ne trouvay encor jamais personne qui le sceust) vous

pourrez en notant bien ma nouvelle apprendre une sainte & bonne oraison, qui sert à les chasser & faire fuir : quand il vous en viendrait quelcun.

Il y eut jadis à Florence en la rue saint Brancasse, un cardeur de laine, nommé Iean le Lorrain, homme plus heureux en son art que fage en autres choses : parce que tenant luy, quelque peu du simple, il estoit souventes fois fait Capitaine de ceux de son mestier, au quartier de sainte Marie nouvelle, & les recevoit en sa maison quand ilz faisoient leurs assemblees : outre ce il avoit plusieurs fois d'autres telz petitz offices, dont il s'estimoit bien estre quelque chose plus que les autres, & cecy luy advenoit, parce qu'il donnoit souventesfois (comme homme aysé qu'il estoit) de bons repas aux beaux peres de sainte Marie nouvelle, lesquelz pource aussi que l'un en tiroit une paire de chaufes, l'autre un habit, & l'autre un capuchon, luy enseignoient souvent tout plein de bonnes oraisons, & luy donnoient la patenostre en vulgaire, & la chanson de saint Alexis, les lamentations saint Bernard, l'hymne de madame Matilde, & plusieurs autres semblables choses, lesquelles il tenoit chèrement & les gardoit toutes soigneusement, pour le salut de son ame. Cestuy-cy avoit une femme tresbelle & desirable, qui se nommoit dame Tesse, fille de Manuccio de la Cucullia, fage & fort bien advisee, laquelle cognoissant la simplicité de son mary, & estant amoureuse de Federic de Neri, Pegolotti (qui estoit beau jeune homme & fraiz) & luy d'elle, donna ordre par le moyen d'une sienne chambriere, que Federic la viendrait voir en un fort beau lieu, que son mary avoit pres Florence, nommé Camerata, où elle se tenoit tout l'Esté, & Iean y venoit quelque fois souper & coucher : puis s'en retournoit le lendemain à sa boutique, & quelquefois y demouroit avec ses compaignons. Federic qui desiroit grandement ceste rencontre, ayant eu assignation de la Dame, y alla un soir, & n'y venant point le mary pour celle nuit il soupa à son aise avec la Dame, & coucha en grand plaisir avec elle, qui luy apprint pendant qu'il la tenoit toute nuict entre ses bras demie douzaine des oraisons de son mary. Mais ne faisant elle son conte, ne Federic pareillement que ceste fois là deust estre la derniere (comme elle avoit esté la premiere) ilz prindrent une ordure & une conclusion ensemble en la maniere que vous orrez : afin qu'il ne fallust que la chambriere l'allast querir à chacune fois. C'est que ledict

Federic prendroit garde tous les jours qu'il yroit ou reviendrait d'un sien lieu, qui estoit un peu plus hault que celui de la Dame, à une vigne qui estoit joignitnant la maison d'elle : & quand il verroit le tais d'une teste d'Asne à la poinste d'un des eschallatz de la vigne, ayant le museau tourné vers Florence, qu'il vint asseurément : & que pour certain il coucheroit ce soir avec elle : & s'il ne trouvoit l'huys ouvert, qu'il heurtast tout bellement trois fois, & elle luy ouvreroit : mais s'il veoit le museau du taiz tourné à l'opposite vers Fiesole, qu'il n'y vint point, parce que ce seroit figne que Iean y seroit. Et faisant en ceste maniere, ilz coucherent plusieurs fois ensemble, mais une fois entre les autres, que Federic avoit assignation de souper avec madame Tesse, qui avoit tresbien faict cuire deux gros chapons, il advint que Iean qui ne devoit point venir, y vint fort tard, dont elle fut fort marrie, & souperent luy & elle ensemble d'un peu de lard qu'elle avoit fait bouillir à part. Et ce pendant elle fit porter par sa chambriere en une serviette blanche, les deux chapons bouillis, & beaucoup d'œufz frais, & un flascon de bon vin, en un sien iardin, où Ion pouvoit aller sans passer par la maison, & où elle avoit quelque fois accoustumé de souper avec Federic, & dist à sa chambriere qu'elle mist tout cela au pied d'un pescher qui estoit aupres d'un preau : mais elle estoit si courroucée de ce que son mary estoit venu, qu'elle oublia de luy dire qu'elle attendist jusques à ce que Federic viendroit, afin de luy dire que Iean estoit venu, & qu'il prinst au jardin tout ce que dessus. Parquoy s'en estans allez elle & Iean coucher, & pareillement la chambriere, Federic ne tarda gueres qu'il ne vinst, & heurta tout bellement une fois à l'huys, qui estoit si prochain de la chambre, que Iean l'ouyt incontinent, & la femme aussi : mais à celle fin que Iean n'eut point de soupçon d'elle, elle fit semblant de dormir, & fejournalant un peu Federic il heurta la feconde fois, dequoy s'efmerueillant fort Iean, il poussa un peu sa femme, & luy dist : Tesse, oys-tu ce que j'oy ? il semble qu'on heurte à nostre huys. Heurter (dist sa femme) nostre-dame Iean mon amy, ne sçais-tu pas que c'est un esprit, dont j'ay eu ces nuictz passees la plus grande peur qu'on eust jamais : voire telle qu'aussi tost que je l'oyoye, je mettoye la teste souz la couverture, ne jamais je n'avoie la hardiesse de la tirer dehors s'il n'estoit jour tout clair.

Va, va, ma femme (dist Jean) n'ayes point de peur, si ce en est un : car quand nous nous sommes mis au lict, j'ay dict le *Te lucis & Intemerata*, & tant d'autres bonnes oraisons, & outre ce, j'ay semblablement faict le figne de la Croix à tous les coings du lict, au nom du Pere, du Filz, & du Saint-Esprit, tellement qu'il ne fault point avoir de peur quelque puissance qu'il ayt, qu'il nous puisse nuire. La femme afin que Federic ne prinst paraventure quelque autre soupçon, & ne se courrouçast contre elle delibera en effect de se lever, & le luy faire entendre que Jean y estoit, & dist ainsi à son mary : Vrayement tu en és bien à tout tes parolles : quant est de moy je ne me tiendray jamais fermement asseuree, si nous ne le coniuurons puis que tu és céans. Jean dist : Et comment se coniuire-il ? Dist la femme, je le sçay tresbien coniuurer : car l'autre jour quand j'allay gagner les pardons à Fiefolle, une de ces recluses, qui est (mon amy Jean) la plus sainte chose (& j'en appelle Dieu à tesmoing) me voyant ainsi paoureuxse des espritz, m'enseigna une bonne & sainte oraison : & dist qu'elle l'avoit esprouuee plusieurs fois avant qu'elle fust recluse, dont tousjours elle s'en est bien trouuee : mais Dieu sçache si jamais j'eusse eu la hardiesse de l'aller esprouver seule, toutesfois maintenant que tu és ceans, je veux que nous l'allions coniuurer. Jean dist qu'il en estoit content : & s'estans levez, s'en vindrent tout bellement à l'huis, auquel estoit encores dehors Federic, qui desia soupçonnoit en attendant. Et quand ilz furent arrivez à l'huis la femme dist à Jean : Tu cracheras maintenant quand je te diray. Bien, dist Jean : & la femme commença son oraison, & dist : Esprit, esprit, qui vas ainsi de nuict, tu és icy venu la queue droite, & avec la queue droite t'en retourneras, va t'en au jardin, au pied du gros pescher, tu trouveras deux gras chapons, & cent œufz de ma geline, metz le nez au flascon, & t'en va sans faire mal, n'a moy, n'a Jean mon mary. Et cecy dict, elle dist à son mary : Crache Jean, & Jean cracha. Et Federic qui estoit dehors, & oyait cecy, estant desia sorty de ialoufie, avoit avec toute sa melancolie si grande volonté de rire, qu'il creuoit, & disoit tout bellement, quand Jean crachait Les dents puisses tu cracher. La femme apres qu'elle eut ainsi coniuéré trois fois l'esprit, s'en retourna au lict avec son mary. Federic qui s'attendoit de souper avec elle,

& n'ayant encor soupé, & ayant bien entendu les parolles de l'oraison, s'en alla au jardin, & quand il eut trouvé au pied du pescher les deux chappons, le vin, & les œufz, il les emporta chez soy, & soupa à son bel ayse. Et plusieurs fois apres se retournant avecque s'amy, ilz rirent bien fort ensemble de cest enchantement. Il est bien vray qu'aucuns dient que la Dame avoit bien tourné le museau du test de l'Asne vers Fiezole : mais un paysan en passant par la vigne l'avoit heurté d'un baston, & l'avoit faict tourner plusieurs tours, & à la fin il estoit demouré tourné vers Florence : & par ainsi Federic cuydant estre appelé, estoit venu. Aussi dit Ion que la Dame avoit faict l'oraison en ceste maniere : Esprit, esprit, va t'en en la bonne heure, car ce n'est pas moy qui ay tourné la teste de l'Asne, ains a esté quelque autre, que Dieu le mette en mal-an, & je suis icy avec Jean mon mary. Parquoy il s'en alla sans coucher, & sans souper : mais une mienne voisine qui est femme fort vieille, me dist que l'une & l'autre furent veritables, selon qu'elle avoit ouy dire quand elle estoit petite fille, mais que le dernier n'estoit pas advenu à Iean le Lorrain, ains à un qui se nomma Jean de Nelle, qui demouroit à la porte Saint-Pierre, non moins suffisant laveur de poix, qu'estoit Jean le Lorrain, & par ainsi mes cheres Dames, il est à vostre choix de prendre celle des deux oraisons qui plus vous plaira : & toutes deux si voulez : car elles ont tresgrande vertu à semblables choses, comme vous avez ouy par experience. Apprenez les doncques parce qu'elles vous pourront paradventure servir quelque fois.



NOUVELLE DEUXIESME.

Qui monstre quelles deffaictes peuvent avoir ceux qui sont surprins en amours, selon qu'eux & les furpreneurs sont advisez.

Peronnelle cacha vu sien amy par amour, en un grand vaisseau de terre, & voyant retourner son mary au logis, qui disoit l'avoir vendu, elle luy dist qu'elle l'avoit aussi vendu à un homme qui estoit dedans pour voir s'il estoit entier ; par quoy après qu'il en fut sorty, ilz le firent racler au mary, & puis l'amy l'emporta en sa mai son



A nouvelle de madame Emilie fut escoutee avec tresgrande risee, & l'oraison fut louee de tous pour bonne & sainte, laquelle estant achevee, le Roy commanda à Phi-Iustrate qu'il luyuilt, lequel commença ainsi : Mes trescheres Dames, les tromperies que les hommes vous sont, & mesmement les marys, sont si grandes, que quand il advient aucunesfois que quelqu'une en faict aucunes à son mary, vous ne deuriez pas seulement estre contentes que cela fust advenu, ou de le

sçavoir par après, ou bien l'ouyr dire à quelqu'un, mais vous le deuriez aller publier par tout, afin que les hommes congneussent que s'ilz ont de l'entendement, que les femmes en ont aussi comme eux : ce qui ne vous peut tourner sinon à profit, parce que quand quelqu'un sçait qu'un autre sçait comme luy, il n'entreprend pas si legerement de le tromper. Qui doute doncques que si ce que nous dirons aujourd'huy sur ceste matiere estoit par cy après sceu par les hommes, ce ne leur fust tresgrande occasion de se chastier de vous tromper si outrageusement, congnoissans que vous sçauriez aussi bien tromper comme eux, si vous vouliez ? Mon intention est doncques de vous dire ce qu'une jeune femme (combien qu'elle fust de fort basse condition) fit à son mary quasi en un moment pour se fauver.

Il n'y a pas encor long temps qu'à Naples un pauvre homme print a femme une belle & jeune fille, nommee Peronnelle, lesquelz en gagnant escharcemenL leur vie, luy avec son mestier de maçon, & elle filant sa quenouille, s'entretenoient le mieux qu'ilz pouvoient. Or advint qu'un jeune homme, voyant un jour ceste Peronnelle, & luy plaisant fort, il en devint amoureux, & la sollicita tant, en une façon, ou en autre, qu'il s'apprivoifa d'elle, & pour pouvoir estre ensemble, ilz prindrent entr'eux cest ordre, sçavoir est que se levant le mary d'elle tous les matins de bonne heure pour aller travailler, ou pour trouver de la besongne, il falloit que le jeune homme fust en quelque lieu qu'il le veist sortir dehors, & que aussi tost qu'il seroit sorty, qu'il entrast en la maison, qui estoit en une rue fort solitaire, nommee Auorio. Et ainsi le firent plusieurs fois : mais il advint un matin entre les autres, qu'après que le bon homme fut sorty dehors, & l'amy qui se nommoit leannet Striguario, entré dedans sa maison, se jouant avec Peronnelle, peu de temps apres le mary qui n'avoit accoustumé de retourner de tout le jour, s'en retourna à la maison, & trouvant l'huys fermé subitement heurta, & apres avoir heurté, il commença à dire en soy-mesmes : Mon Dieu je te remercie, car encor que tu m'ayes faict pauvre aumoins tu m'as faict ceste grace d'avoir rencontré une bonne & honneste jeune fille pour femme, voyez comme elle a tost fermé son huis quand je suis sorty, à fin que personne n'y peust entrer, qui luy fist facherie. Peronnelle ayant ouy son mary, qu'elle cogneut à sa façon de heurter dist :

Helas mon amy lehannet, je suis morte : car voicy mon mari que Dieu maudie, de ce qu'il est retourné, & ne say que cecy veut dire : car ne revient jamais à telle heure que maintenant, paraventure qu'il vous a veu quand vous estes entré, mais pour l'amour de Dieu (comment qu'il en doive aller) entrez en ce grand vaisseau de terre que vous voyez là, &. je luy iray ouvrir, & verrons ce qu'il voudra dire d'estre si tost revenu ce matin au logis. lehannet entra soudainement dedans le tonneau, & Peronnelle courant à l'huis alla ouvrir à son mary, auquel avec un mauvais visage elle dist : Que veut dire cecy que tu retournes si toit ce matin à la maison ? à ce qu'il me semble, tu ne veux faire rien d'aujourd'huy : puis que je te voy retourner avec tes outils en la main, & si tu veux faire ainsi, dequoy vivrons nous ? dequoy aurons-nous du pain ? penses tu que je souffre que tu m'engaiges ma cotte & mes autres pauvres habillemens ? moy qui ne say jour & nuict que filler, tant que la chair m'est toute tombee des ongles, pour avoir seulement autant d'huile qu'il faut pour faire luire nostre croiset ? mary, mary, il n'y a voisine icy à l'entour qui ne se moque de moy, & qui ne s'esbahise de tant de peine comme est celle que j'endure, & tu t'en reviens à la maison avec les mains pendantes, là où tu deurois estre à la besongne : & cecy dit commença à plourer, & à dire de rechef : Helas pauvre & malheureuse que je suis, en malheure nasquis je bien, & en malaventure je vins ceans, où j'eusse peu avoir un jeune homme tant honneste garçon, & je ne le vouluz point pour prendre cestuy-cy, qui ne pense point qu'elle femme il a espousee : les autres se donnent du bon temps avec leurs amis par amours, & n'y en a pas une qui n'en ait, l'une deux, & l'autre trois, & triomphent & monstrent à leurs maris la Lune au lieu du Soleil, & moy miserable pource que je suis bonne, & qui ne pense point à telles follies, je souffre mal, & malaventure. le ne sçay pourquoy je ne prens de ces amoureux comme sont les autres. le vueil bien que tu l'entendes a bon escient mon mari, que si je vouloye faire mal, je trouveroye bien avec qui : car il en est de bien gorriers qui m'ayment & promettent amitié, & m'ont envoyé dire & offrir beaucoup d'argent, & des habillemens ou des bagues si j'en vueil : mais mon cœur ne le peut sonffrir, parce que je ne suis point fille d'une femme qui ait fait tel

mestier, & maintenant tu t'en retournes quand tu deurois estre à travailler. A qui le mary dist : Pour Dieu ma femme ne te melancolie point tu dois croire que je congnoy bien qui tu es, & outre ce je m'en suis encor mieux apperceu ce matin, il est vray que je suis parti de bonne heure pour aller travailler, & il appert bien que tu ne sçais pas (comme je ne sçavoye moymesmes) qu'il est aujourd'hui la feste de sainés Galleri qui est chomable, parquoy je m'en suis retourné à ceste heure à la maison : mais neantmoins j'ay donné ordre, & trouvé moyen que nous aurons du pain pour plus d'un mois : car j'ay vendu à ceste homme de bien que tu vois icy avec moy, nostre grand vaisseau de terre, qui nous a desia tant de temps (comme tu fais) tenu la maison empeschee, & m'en donne huit fols. Alors Peronnelle dist : Tu me fais encor plus enrager toy qui es homme & vas deçà & delà, & qui deurois savoir que c'est que du monde n'as vendu ce tonneau que huit fols, lequel moy qui ne suis qu'une pauvre femme n'ayant esté quasi jamais hors de l'huis, voyant l'empeschement qu'il nous faisoit en la maison l'ay bien vendu dix à un homme de bien, lequel ainsi que tu retournois est entré ceans pour voir s'il est entier. Quand le mary ouy cecy, il fut plus que content, & dist à celui qui estoit venu pour l'avoir : Bon homme va t'en donc en la bonne heure, tu vois que ma femme l'a vendu à un autre dix, où tu ne m'en voulois bailler que huict, Le bon homme dit, en la bonne heure & s'en va. Lors Peronnelle dist à son mari : Vien t'en ça haut, puisque tu es ceans, & faites vostre marché ensemble. lehannet qui avoit les oreilles ouvertes pour ouyr si en aucune chose il a besoin de craindre ou de se pourvoir, ayant ouy les parolles de Peronnelle se jetta soudainement hors du tonneau & quasi comme s'il n'eust rien entendu du retour du mary, commença à dire : Où est tu bonne femme ? Auquel le mary (qui desia venoit) dist, me voicy, que demandes tu ? lehannet luy dist. Qui és tu ? le demandoye la femme avec qui j'ay fait le marché de ce tonneau : Dist le bon homme : Frere mon amy, marchande assurement avec moy, car je suis son mary. Lors lehannet dist : Le vaisseau me semble bon & entier, mais vous diriez que vous avez tenu de l'ordure dedans, il est tout barbouillé de je ne say quelle chose si seiche, que je ne le puis oster avec les ongles, & parainfi je ne le voudroye point prendre si premierement je ne le

voyoye net. A cela ne tiendra (dit Peronnelle) que le marché ne soit fait. Mon mary le nettoiera tout. Ouy dea dist le mary. Et ayant posé à terre ses oustils, & s'estant despouillé en chemise, il se fit allumer une chandelle, & bailler une ratissoire, puis quand il fut dedans il commença à racler, & Peronnelle (comme si quasi elle eust voulu voir ce qu'il faisoit) ayant mis la teste par la gueulle du tonneau qui n'estoit gueres grande, d'avantage l'un des bras avec toute l'espaule, commença à dire, racle bien icy, & icy & encores là, voys tu bien qu'il en est encores demouré icy un morceau ? Et ce pendant qu'elle estoit en ceste maniere, & qu'elle enseignoit, & monstroît à son mary de fourbir & faire net le vaisseau, lehannet, lequel n'avoit entierement accomply son desir celle matinee quand le mary revint, & voyant qu'il ne le pouvoit faire comme il le desiroit, s'opiniastra de l'achever comme il pourroit : parquoy s'estant aproché d'elle qui tenoit la gueulle du tonneau toute bouchée il executa son desir plein de jeunesse en la maniere des cheuaux sauvages eschauffez en amours faillent par les grandes campagnes les iuments de Parthe, lequel desir print fin au mesme instant, quasi que le vaisseau fut raclé, luy descouplé, elle la teste sortie du vaisseau, & le mary sorty dehors. Au moyen dequoy Peronnelle dist à lehannet : Tien bon homme ceste chandelle, & regarde s'il est net à ton gré, lehannet ayant regardé dedans, dist qu'il estoit bien. & se tenoit content, & luy ayant baillé dix fols, le fit porter en son logis.



NOUVELLE TROISIEME

Pour advertir qui a femme, de ne laisser hanter chez luy prestres ne moynes, quelques comperes qu'ilz foient & pour cause.

Frere Regnaut estans couché avec sa commere, y fut trouvé par le mary d'elle : auquel ilz firent accroire qu'il enchantoit les vers à son filllot



HILOSTRATE ne sceut parler si couvertement des iumens de Parthe, que les Dames (qui estoient toutes de bon entendement) n'en rissent faisant toutesfois semblant de rire d'autre chose. Mais apres que le Roy cogneut que la nouvelle estoit achevee, il commanda à Ma-dame Elisse qu'elle dist la sienne, laquelle deliberee d'obeyr commença ainsi : Plaisantes Dames, l'enchantement de l'esprit de ma-dame Emilie m'a remis en memoire une nouvelle d'un autre enchantement, lequel combien qui ne soit aussi beau comme fut cestui-là, je le conteray toutesfois presentement, par ce que je n'en say point d'autre qui vienne à nostre propos.

Vous devez sçavoir qu'il y eut à Siene un jeune homme de fort bonne grace, & d'honneste maison qui se nommoit Regnaut, lequel aymant grandement une sienne voysine, fort belle femme, mariee à un riche homme, & esperant que s'il avoit moyen de parler à elle sans soupçon, qu'il en auroit tout ce qu'il defireroit, toutesfois ne s'en voyant aucun, & estans la femme enceinte il delibera de vouloir estre son compere. Parquoy s'estant accointé du mary, il le luy dist par le plus honneste moyen, dont il se sceut aviser, & ainsi fut fait. Estant donques Regnaut devenu compere de ma-dame Agnes & ayant quelque permission plus coulouree de pouvoir parler à elle s'estant alleuré par ce moyen il luy fait entendre de bouche, ce que long temps au paravant elle avoit cogneu de son intention par les gestes de ses yeux, mais cela luy servit de peu combien qu'il ne despleust aucunement à la dame de l'avoir escouté. Or advint peu de temps apres (qui qu'en fut l'occasion) Regnaut se rendit religieux, & bonne ou mauvaise qu'il eust trouvé la pasture de la religion, il perseuera en icelle, & combien que durant quelque temps apres qu'il se rendit religieux, il eust abandonné l'amitié qu'il souloit porter à sa commere & certaines autres siennes vanitez, toutesfois par succession de temps il les reprint, sans pour tout cela laisser l'habit, & commença à prendre plaisir de se montrer, & vestir de bons habillemens & d'estre en toutes ces choses mignon & propre & à composer chansons, sonnetz, ballades & à chanter avec tout plain d'autres choses semblables, mais qu'est-ce que je dy de nostre frere Regnaut de qui nous parlons ? Qui sont les autres qui ne sont aussi comme luy ? Helas (vituperé de ce pauvre monde perdu) ilz n'ont point de honte d'estre gras de apparoir vermeils & coulourez au visage, de monstrier qu'ilz sont delicats & pleins de douceur & humilité en habillemens & en toutes leurs choses, & marchent non pas comme columbes : mais la creste levee comme cocqs qui s'enflent le iabot, & qui pis est, laissans à part qu'ils ont leurs chambres fournies de petites boites pleines de conserues, de parfuns excellens, & d'autres pleines de diverses compositions avec des fiolles d'eaux & huilles artificiels, ensembles des barrillets de maluoifie & de vin Grec, & autres vins tresprecieux, tellement qu'elles ne ressemblent pas (à ceux qui les voient) chambres de religieux, ains plustost boutiques

d'espiciers ou de parfumeurs, ilz n'ont point de honte que chacun sçache qu'ilz sont gouteux & pensent qu'on ne cognoisse pas, que force jeusnes, grosses viandes, & peu, & vivre sobrement, font devenir les personnes maigres deliez & plus sains, & si toutesfois quelqu'uns en sont malades, au moins n'est-ce pas de gouttes, ausquelles on a accoustumé d'ordonner pour medecine la chasteté, & toute autre chose appartenante à la vie d'un religieux modeste. Ilz cuident aussi que personne ne congnoisse que outre le peu manger, les longues vieilles, le prier & discipliner, ne doyve rendre les hommes passes & affligez, & qu'on ne sçache bien que sainés Dominique & sainés François se sont bien vestuz sans avoir trois habits pour un, non pas taincts en laine, ne d'autres fins draps excellens : mais fait de grosse laine & de couleur naturelle pour chasser le froit seulement, & non pas pour apparostre, ausquelles choses nostre Seigneur vueille pourvoir comme il est besoin pour les ames des gens simples qui les nourrissent. Ainsi doncques retournant frere Regnaut en ses premiers appetits, il commença a visiter sa commere fort souvent & luy estant cruëe la hardiesse : il commença avec plus grande instance qu'il n'avoit fait au commencement, à la solliciter de faire ce qu'il desiroit. La bonne dame se voyant ainsi fort pressee, & luy semblant frere Regnaut paraventure plus beau qu'il ne faisoit au paravanavant, estant un jour fort importunee de luy, elle usa des propres termes, qu'usent toutes celles qui ont volonté de faire ce qu'on leur demande, & dist : Comment frere Regnaut, les beaux peres sont-ilz telles choses ? A qui frere Regnaut respondit : Ma-dame, quand j'auray osté cest habit de dessus mon doz (qui m'est chose aysee à faire) je vous ressembleray un homme fait comme les autres, & non point religieux. La dame feit la petite bouche, comme si elle vouloit rire, & dist : He Dieu malheureuse que je suis, vous esses mon compere, comment ce feroit cecy ? Ce seroit un trop grand mal, & ay plusieurs fois ouy dire que c'est trop grand peché, & pour certain si ce n'estoit cela je seroye tout ce que vous voudriez. A qui frere Regnaut dist : Vous estes une sotte, si vous laissez à le faire pour cela, je ne dy pas que ce ne soit peché : mais nostre Seigneur en pardonne bien de plus grand à qui se repent. Mais dites moy, qui est le plus prochain parent de vostre filz ou moy qui l'ay tenu sur les

sonts de baptesme, ou vostre mary qui l'ha engendré ? La dame respondit que c'estoit son mary. Et vous dites vray dist le beupere, & toutesfois vostre mary ne couche il pas avec vous ? Ouy dist la Dame. Ainsi doncques moy qui ne suis pas de si pres à vostre filz comme est vostre mary, je puis aussi bien coucher avecques vous comme il fait. La dame qui n'estoit point logicienne, & à qui il falloit peu de chose, pour la jetter hors des gonds, creut ou fit semblant de croire que le beupere disoit verité, & respondit : Qui est-ce (compere) qui sçauroit respondre à voz saintes parolles ? Et apres cela elle se condescendit (nonobstant le compere) à faire ses plaisirs : combien que ce ne fut pour une fois seulement, mais soubz la couverture du comperage ayant plus de commodité pource que le soupçon en estoit moindre, se retrouverent plusieurs & diverses fois ensemble. Neantmoins il advint une fois entre les autres que estant frere Regnaut venu à la maison de sa commere, & voyant qu'il n'y avoit lors personne qu'une petite chambriere de la dame, fort belle & plaisante, il envoya son compagnon avec elle au plancher des pigeons pour leur enseigner la patenostre, & luy & la dame qui tenoit son petit garçon par la main, entrèrent en la chambre, ou s'estans enfermez, ilz commencerent à passer le temps sur un petit lict sur lequel Ion s'asseoit, & estans en ceste maniere, la fortune voulut que le mary retourna, qui sans estre ouy de personne fut incontinent a l'huis de la chambre, & heurta & appella sa femme. Laquelle oyant cecy dist : Helas je suis morte, voicy mon mary : maintenant s'apperceura il de l'occasion de nostre accointance. Frere Regnaut estoit despouillé, c'est à dire en iacquette, sans son habit, & sans son capuchon, lequel oyant cecy, dist : Vous dites vray ma commere : l'lelas si je estoye seulement vestu, nous trouverions quelque excuse : mais si vous luy ouvrez & il me trouve ainsi, nous n'en sçaurions point trouver. La dame fut pourueüe soudainement de ce qu'elle devoit dire, & luy dist : Or vous vestez, & quand vous serez vestu prenez vostre filioli entre vos bras, & escoutez bien ce que je diray, afin que vos parolles s'accordent apres avec les miennes, & laissez moy faire. Le bon homme de mary n'avoit quasi achevé de heurter que sa femme respondit, je vay à vous moy amy, & s'estant levee s'en alla avec un bon visage, à l'huis de la chambre,

qu'elle ouvrit & dist : Mon mary je vous vueil bien avertir que frere Regnaut nostre compere est icy venu, & Dieu l'a envoyé ceans : car pour certain s'il ne fust venu, nous avions aujourd'huy perdu nostre petit filz. Quand le sot de mary ouit cecy, il s'efuanouit & dist : comment Helas ? mon mari dist la dame, il luy est venu au commencement un soudain efuanouiffement, dont je cuidoye qu'il fust mort, & ne sçavoye que me faire ne que me dire, sinon que frere Regnaut nostre compere est survenu en cest instant & l'ayant pris entre ses bras m'a dit : Commere ce sont vers qu'il a au corps, qui s'aprochent du cœur & le tueroient tresbien, qui n'y remedieroit, mais n'ayez peur : car je les enchanteray de forte qu'ilz mourront tous, & avant que je parte d'icy, vous verrez vostre enfant aussi fain que vous le vistes jamais. Et pource que vous faisiez icy besoin pour dire certaines oraisons, & que la chambriere ne vous a sceu trouver, il les a fait dire à son compagnon, au plus haut lieu de sa maison, & luy & moy sommes entrez ceans, parce que personne du monde fors la mere de l'enfant, ne peut estre present à un tel mistere, si nous y sommes enfermez, afin que ame ne nous empeschait, encor l'a il entre ses bras, & pense qu'il n'attend autre chose, sinon que son compagnon ayt achevé de dire les oraisons, & lors tout fera fait, parce que l'enfant est desia tout revenu en soy. Le cornu de mary, croyant ces choses-cy, en eut les yeux de l'entendement tellement bouschez, avecques l'affection qu'il avoit à l'enfant qu'il ne pensa point à la tromperie, que sa femme luy avoit faite : mais ayant jetté un grand soupir dist : le le vueil aller veoir. N'y va point (dist la dame) car tu gaiterois tout ce qui a esté fait, demeure un peu je vueil voir si tu y peux encores aller & puis je t'appelleray. Frere Regnaut qui avoit tout ouy, & s'estoit reveitu à son bel ayse, avoit prins l'enfant entre ses bras, & quand il eut préparé les choses à son gré, il appella, Hau commere, n'ay-ie pas ouy le compere ? Le benest de mary respondit, Ouy monsieur. Alors dist frere Regnaut : Venez ça, lors le bon sot y alla : auquel le beau pere dist. Tenez vostre filz fain par la grace de Dieu, là où je pensois tout à ceste heure, que vous ne le verriez vif à vespres. Vous donnerez ordre de faire mestre une statue de cire de sa grandeur, à la louange de Dieu devant l'image de monsieur sainés Ambrois par les merites duquel nostre

Seigneur vous en a fait ceste grace. L'enfant voyant son pere courut incontinent à luy, & luy fit feste comme sont petits enfans. Lequel l'ayant prins entre ses bras, plorant ne plus ne moins que qui l'eust tiré de la fosse, commença à le baiser, & à rendre grace à son compere, qui luy avoit gueri. Le compaignon de frere Regnaut qui avoit enseigné, non seulement une patenostre : mais paradvantage plus de quatre, à la chambriere & luy avoit donné une petite bourse de fil blanc que luy avoit donné une nonnain, l'ayant fait sa devoute, estoit venu tout bellement, quand il ouyt appeller le mary, en la chambre de sa femme, à un lieu par où il pouvoit entierement veoir & ouyr ce qu'on y faisoit, & voyant que tout estoit en bon termes, s'en vint en bas & quand il fut entré en la chambre il dist : Frere Regnaut, j'ay dit toute les quatre oraisons dont vous m'avez donné charge. A qui frere Regnaut dist : Mon frere mon amy tu as bonne alaine, & as bien fait, de moy quand mon compere est arrivé je n'en avoye encor dit que deux : mais nostre Seigneur tant pour ta peine que pour la mienne, nous a fait ceste grace, que l'enfant est guery. Le cocu de mary fait apporter du vin & du meilleur, avec force confitures, & traita le compere & son compaignon, de ce dont ilz avoient plus grand besoin que d'autre chose : puis les ayans conduits jusques hors sa maison, leur dist à Dieu, & sans aucune intermission ayant fait faire l'image de cire l'envoya attacher avec les autres devant la figure de monsieur sainés Ambrois : mais non pas celui de Milan.



NOTES

CINQUIESME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIERE.

Boccace n'imité pas toujours nos anciens conteurs, et beaucoup de ses contes peuvent être comparés, non pas à ceux des trouvères et des troubadours, mais bien aux fictions d'auteurs anciens tels que Lucien et Petrone. Or parmi les contes de Boccace qu'on peut comparer aux contes de Lucien et de Petrone, on n'en rencontre point de meilleur ni de mieux écrit que l'histoire de Chymon. L'idée première semble sortie de la vingtième idylle de Théocrite ou de la dixième lettre d'Eschine, où on lit que l'Athénien Chymon enleva Callirione, fille du fleuve Scamandre.

En 1499 Béroald publia cette nouvelle, traduite en latin. Elle a servi de thème à plusieurs pièces du théâtre italien, espagnol, anglais et allemand.

NOUVELLE DEUXIESME.

1 – 84. – *Qu'il y a aupres de la Sicile une petite Isle qu'on appelle Lipare.* – La plus grande des îles de l'archipel Lipari, situé dans la mer Tyrrhénienne au nord de la Sicile. Elle a environ vingt-quatre kilomètres de circonférence. Lipari, la capitale, très puissante dans l'antiquité, fut tour à tour asservie par Denys-le-Tyran, par Carthage. et par Rome. Prise en 1340 par Robert 1er, roi de Naples, puis détruite en 1544 par Barberousse (Kair-Eddyn), elle fut bientôt rebâtie.

2-85. – *Le menerent d Tunes.* – Tunes ou Tunesienne, aujourd'hui Tunis, célèbre dans l'antiquité par la bataille qu'y perdit Régulus contre Xantippe. L'importance de cette cité date de la destruction de Carthage. Les Normands, toujours hardis et entreprenants, voulurent y établir des comptoirs, mais Abd-el-Moumen les en chassa en 1159. A l'époque de Boccace, Tunes appartenait donc aux Arabes. Saint Louis prit cette ville comme but de la dernière croisade, et y mourut de la peste en 1270.

3-86. – *D'une ville appelee Suse.* – Sousse ou mieux Sousa, à cent dix kilomètres S.E. de Tunes,

4 – 87. – *Dist qu'elle estoit de Trapani.* – Ancienne Drepanum, en Sicile, à quatre-vingts kilomètres O. de Palerme. D'après la Fable, son nom lui vient de ce que Saturne, chassé du ciel, y laissa tomber sa faux, en grec drepanon. Pendant la première guerre punique, ce fut, avec Lilybée, la dernière ville que Carthage garda en Sicile.

5-89. – *Roi de Tunes qui se nommoit Mariabdile,* – Ce Mariabdile est-il un souverain fictif ou véritable ? Question difficile à résoudre, les

documents faisant défaut sur les souverains résidant à Tunes. L'Art de vérifier les dates, lui-même, ne donne aucune indication à ce sujet.

NOUVELLE TROISIÈME

1 – 97- – *Ursins*. – Les Ursins, ou Orsini, constituaient une famille très ancienne dans les États de l'Église et rivale des Colonna, tant par ses richesses que par ses influences politiques. Elle était guelfe, soutenait la cause des papes et l'indépendance italienne.

Le premier Orsino connu est Jordano Orsino, qui, après avoir rendu de grands services à la Cour de Rome, en qualité de général, fut fait cardinal en 1145 et envoyé près de l'empereur Conrad, comme légat, en 1152. L'année suivante, son neveu devint préfet de Rome, et, en 1277, sous le nom de Nicolas III, un Jean Gaëtan Orsino devint pape. Ce pontife, en répandant les bienfaits autour de lui, accrut la puissance de sa famille dans de grandes proportions. Lorsqu'il mourut, deux ans après son élection, des troubles éclatèrent dans Rome. Ses parents voulaient lui donner un successeur favorable à leur parti. Mais une faction, ayant à sa tête Charles d'Anjou, roi de Sicile, et Richard Annibaldi, s'éleva contre eux. Les débats ne durèrent pas moins de six mois. Les ennemis des Ursins l'emportèrent enfin, et firent élire un ancien chanoine et trésorier de l'église Saint-Martin de Tours, le cardinal français Simon, né à Mont-Pincé en Brie, et qui, en souvenir sans doute de son ancienne paroisse, prit le nom de Martin IV. Boccace fait probablement ici allusion à ces troubles qui agitérent Viterbe et Rome pendant la vacance du Saint-Siège.

NOUVELLE QUATRIÈME.

1– 107. – *La Romaine* – La Romagne, ancienne province des États de l'Église, ayant Ravenne pour chef-lieu. En 12-11, Le comte de Romagne fut

conféré à deux comtes de Hohenloher par Frédéric II. En 1275, après la chute des Hohenstau en la maison de la Polenta s'appropriä le domaine.

2 – 107. – *Messire Litio de Valbonne*. – Ce conte parait être basé sur une anecdote racontée par un commentateur de Dante, Laudino. D'après s son dire, en effet, un gentilhomme de la famille de Valbonne trouva une de ses filles couchée avec un amoureux, dont il fit son gendre avant de le laisser sortir de chez lui.

NOUVELLE CINQUIESME.

1-116. – *lan*. – Jano, à 11 kilomètres S.E. de Pesaro.

2 – 116. – *Fayence* – Il s'agit de Faenza, à 27 kilomètres S.O. de Ravenne et 1 : 011 de F Fayence, à 19 kilomètres N.E. de Draguignan, et premier endroit de France où l'on ait fabriqué la faïence Les Allemands la ravagèrent au x II^e s siècle. Boccace fait évidemment allusion il ces désordres.

NOUVELLE SI SIXESME.

T -126 – *Vsquie*. – Aujourd'hui Ischia, à l'entrée du golfe de Naples, l'ancienne *Ænaria insula* sous laquelle la Fable nous montre Typhée enseveli après avoir cté foudroyé

2 – 126. – *Procida*. – Ile entre Ischia et le continent.

3-127. – *Federic de de Sicile* – Frédéric I^{er} d'Arag on, d'abord chargé du gouvernement de la, Sicile par son frère Jacques, lorsque celui-ci, en 1291, alla prendre possess on du royaume d'Aragon. Quand facques eut traité de la Sicile avec les Français, déjà maîtres de Naples, Frédéric refusa de la livrer. et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296.

4 – 27. – *Depuis la Mine ue iu u à la Scalee Calabre.* – Depuis Miners no que l'on a cru longtemps être l'ancienne Cannes, jusqu'à Scalea construite sur emplacement de la Talao des Sybaritetes.

6 – 131. – *Roger Do ria* – La famille des Doria remonte aux premiers temps de l'histoire de la république de Gênes. Quelques-uns de ses membres furent effectivement au service des rois de Sicile.

6 – 132. *S'il n'estoit pas Jean de Procide* — C'est le neveu de Jean de Procida qui en f ; : : , >.2 sonna les fameuses vêpres siciliennes. Voir la note 2 de la nouvelle sixiesme, de la devxiesme journée I, tome I, page

NOUVELLE SEPTIESME.

I — 146. — *La Iazze.* — Ancienne ville de l'Anatolie, sur les confins de la Syrie.



Achevé d'imprimer

Le trente octobre mil huit cent quatre-vingt-deux

PAR

CHARLES UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzéviros)

imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé d'eau-forte.

- | | |
|--|--------|
| HAMILTON, Mémoires de Grammont, avec une notice et des notes par MOTHEAU. 1 volume. | 5 fr. |
| HORACE, traduction de LÉCONTE DE LÉSLÉ avec le texte latin. 2 vol. | 10 fr. |
| HEPTAMÉRON DES NOUVELLES de Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre. Texte des Manuscrits avec notes, variantes et glossaire par F. DILLAYE. Notice par A. FRANCE. 3 vol. Chaque volume | 5 fr. |
| LE SAGE. <i>Histoire de Gil Blas de Santillane</i> , avec notice et notes par A. POULET-MALASSIS. 4 volumes. Chaque volume | 5 fr. |
| 16 Eaux-fortes dessinées par HENRI PILLÉ et gravées par LOUIS MONZIÉS, pour illustrer <i>Gil Blas</i> . Prix | 25 fr. |
| LE SAGE. <i>Le Diable boiteux</i> , avec notice par A. FRANCE. 2 vol. | 10 fr. |
| 9 Eaux-fortes pour illustrer <i>Le Diable boiteux</i> , dessinées par H. PILLÉ et gravées par L. MONZIÉS. Prix | 15 fr. |
| LE SAGE. <i>Théâtre</i> , avec notice et notes par F. DILLAYE. 1 vol. | 5 fr. |
| RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume | 5 fr. |
| 13 Eaux-fortes d'après GRAVELOT, pour illustrer les Œuvres de Racine. Prix | 15 fr. |
| SCARRON. <i>Le Roman comique</i> , avec notice par A. FRANCE. 2 vol. | 10 fr. |
| SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 17 vol. Chaque volume | 5 fr. |
| VOLTAIRE — <i>Romans</i> avec une préface et des notes par F. DILLAYE. 3 vol. Chaque vol. | 5 fr. |
| 21 Eaux-fortes d'après MONNEY et MARILLIER, gravées par MONZIÉS, pour illustrer les <i>Romans de Voltaire</i> . Prix | 25 fr. |

PARIS. — UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 33



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Décaméron de Jean Bocace,
traduict d'italien en françoys
par maistre Antoine Le Maçon,
avec notice, notes et glossaire
par Frédéric Dillaye***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6576891s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
 1. NOUVELLE SIXIESME.
 2. NOUVELLE SEPTIESME
 3. NOUVELLE HUICTIESME
 4. NOUVELLE NEUFVIESME.
 5. NOUVELLE DIXIESME
2. CINQUIESME JOURNÉE.
 1. NOUVELLE PREMIERE
 2. NOUVELLE DEUXIESME.
 3. NOUVELLE TROISIESME.
 4. NOUVELLE QUATRIESME
 5. NOUVELLE CINQUIESME.
 6. NOUVELLE SIXIESME.
 7. NOUVELLE SEPTIESME.
 8. NOUVELLE HUICTIESME
 9. NOUVELLE NEUFVIESME
 10. NOUVELLE DIXIESME.
3. SIXIESME JOURNÉE.
 1. NOUVELLE PREMIERE.
 2. NOUVELLE DEUXIESME.
 3. NOUVELLE TROISIESME.
 4. NOUVELLE QUATRIESME
 5. NOUVELLE CINQUIESME.
 6. NOUVELLE SIXIESME.
 7. NOUVELLE SEPTIESME.
 8. NOUVELLE HUICTIESME
 9. NOUVELLE NEUFVIESME
 10. NOUVELLE DIXIESME
4. SEPTIESME JOURNÉE.

1. NOUVELLE PREMIERE
2. NOUVELLE DEUXIESME.
3. NOUVELLE TROISIESME
5. NOTES
 1. CINQUIESME JOURNÉE.
 1. NOUVELLE PREMIERE.
 2. NOUVELLE DEUXIESME.
 3. NOUVELLE TROISIESME
 4. NOUVELLE QUATRIESME.
 5. NOUVELLE CINQUIESME.
 6. NOUVELLE SIXIESME.
 7. NOUVELLE SEPTIESME.
6. À propos de cette édition numérique